

COLLECTION DES CLASSIQUES POPULAIRES

LA ROCHEFOUCAULD

COLLECTION DES CLASSIQUES POPULAIRES

LA ROCHEFOUCAULD



La Rochefoucauld.

(*Reproduction du Musée de Versailles*).

COLLECTION DES CLASSIQUES POPULAIRES

LA ROCHEFOUCAULD

PAR

FÉLIX HÉMON

INSPECTEUR DE L'ACADÉMIE DE PARIS

Ce volume contient deux reproductions



PARIS

LECÈNE, OUDIN ET Cie, ÉDITEURS

15, RUE DE CLUNY, 15.

1896

AVERTISSEMENT

Ce livre est une préface. Je devais publier d'abord une étude plus approfondie sur la Rochefoucauld et son temps. Le temps et l'homme, je croyais les connaître; mais les auteurs classiques, s'ils ouvrent toute grande leur œuvre à qui sait lire, livrent plus difficilement les secrets de leur vie. Une partie de la vie de la Rochefoucauld est en pleine lumière, l'autre demeurera toujours peut-être dans la pénombre. L'homme d'action, qui ne se croit le droit de le juger? L'homme de pensée, qui l'a pénétré? Les réquisitoires de Victor Cousin et les formules des philosophes optimistes tranchent la difficulté sans la résoudre. Sur l'origine des Maximes, *sur leur portée philosophique et religieuse, je ne puis faire ici la lumière comme je le voudrais, trop heureux si je dispose le lecteur à ne pas se contenter d'hypothèses spécieuses ou d'arrêts dogmatiques.*

Réduire les Maximes *aux proportions d'un jeu de société, c'est en méconnaître le caractère évidemment original; c'est oublier aussi qu'avant d'écrire des* Maximes, *la Rochefoucauld avait écrit des* Mémoires.

Ces Mémoires, *je leur restitue dans l'œuvre totale la place qu'ils y doivent tenir. Lorsque je cite sans indiquer la source, ce sont les* Mémoires *que je cite. J'en rapproche à chaque page les* Maximes, *imprimées d'ordinaire en italique, tâchant de faire en sorte que la pratique et la théorie s'éclairent l'une par l'autre. C'est un travail non de marqueterie, mais de comparaison et de démonstration, qui n'a d'ailleurs rien de mathématique, car je ne me prive pas du plaisir de mettre la Rochefoucauld en contradiction avec lui-même. Mais si, prise dans son ensemble, la morale amère est le fruit naturel d'une amère expérience, le jugement final est simplifié. Un livre d'histoire peut être triste; mais s'indigner contre l'historien est puéril. C'est un livre d'histoire morale que les* Maximes, *et le seul tort de l'observateur, c'est d'avoir transformé ses observations particulières en axiomes.*

La première partie de cette étude montre comment, longtemps avant d'écrire les Maximes, *la Rochefoucauld les porte en lui, comment l'homme d'action et l'historien expliquent d'avance le moraliste. La seconde partie prouvera, je l'espère, que si l'influence intime d'une M*[me] *de la Fayette a pu atténuer l'âpreté première des* Maximes, *dans leur accent et dans leur fond, l'influence mondaine d'une M*[me] *de Sablé n'en a pu modifier que la forme. Ainsi envisagées comme l'œuvre très personnelle d'un homme*

d'action à la fois et d'un homme de société, *les* Maximes *apparaissent dans la troisième partie sous leur vrai jour.*

Je mets cet essai sous la protection d'une mémoire vénérée, celle d'Ernest Bersot. Ce stoïcien sans raideur préférait les moralistes qui se font une haute idée de la nature humaine, mais ne se sentait pas obligé de jeter l'anathème à ceux que leur vie ou leur nature a inclinés vers le pessimisme. Il n'était point amer, mais il était clairvoyant. Je me souviens qu'il m'entretint longuement des Maximes *au lendemain d'une opération cruelle qui avait laissé intactes sa liberté d'esprit et sa sérénité. Longtemps après, dans une lettre d'août* 1878, *il me demandait pourquoi, « aimant les portraits vrais », je n'essayerais pas d'esquisser celui de la Rochefoucauld. Un peu tardivement, j'obéis à son affectueuse invitation. On comprendra pourquoi j'évoque ici son souvenir : si les affirmations des* Maximes *peuvent être réfutées, ce n'est pas, je le crains, par des affirmations contraires, c'est par l'exemple des sages qui ont usé leurs forces dans l'accomplissement de quelque œuvre désintéressée.*

LA ROCHEFOUCAULD

PREMIÈRE PARTIE

L'HOMME D'ACTION ET L'HISTORIEN

CHAPITRE PREMIER

Mmes DE HAUTEFORT ET DE CHEVREUSE. — LA GALANTERIE CHEVALERESQUE.

I

François, prince de Marcillac, aîné d'une famille de sept garçons et sept filles, naquit à Paris, le 15 septembre 1613, de François V, comte de la Rochefoucauld, créé duc et pair, en 1622, par Louis XIII, et de Gabrielle de Liancourt. C'était le vingt et unième descendant de Foucauld, seigneur de la Roche sous le roi Robert. Si l'aîné de la famille portait toujours le nom de François, c'est que François Ier de la Rochefoucauld avait été le parrain d'un autre François Ier, futur roi de France. « Il y a trois cents ans, écrira Marcillac, que les rois n'ont

point dédaigné de nous traiter de parents. » Mme de Sénecé, surintendante de la maison de la reine, qui appartenait à cette famille, éprouvait, selon Mme de Motteville, une joie extrême rien qu'à prononcer le nom de la Rochefoucauld. La sœur du cardinal de la Rochefoucauld allait plus loin : elle disait au duc, son neveu, que la maison de la Rochefoucauld existait plus de trois cents ans avant Adam ; quant au déluge, elle se refusait à l'admettre. Les plus modestes ne remontaient que jusqu'à la fée Mélusine. Longtemps après, Saint-Simon nous parle encore de l'orgueil des la Rochefoucauld et de ce « ver rongeur de princerie » qui passait des pères aux fils. Mais cet ambitieux orgueil est un ressort singulièrement puissant pour le caractère. *Les grands noms,* dira l'auteur des *Maximes, abaissent, au lieu d'élever, ceux qui ne les savent pas soutenir.* De très bonne heure il se montra résolu à porter fièrement le sien.

Il paraît certain que son éducation fut négligée. « M. de la Rochefoucauld n'avait pas étudié », c'est Segrais qui l'affirme, et Segrais l'a bien connu. Mme de Maintenon lui trouvait beaucoup d'esprit, mais peu de savoir. Peut-être en faut-il moins accuser la science du maître, Julien Collardeau, avocat et procureur du roi à Fontenay, que la nature de l'élève, et l'idée très incomplète que ses nobles parents se faisaient de

l'éducation : *L'éducation que l'on donne d'ordinaire aux jeunes gens est un second amour-propre qu'on leur inspire.* Mais il n'avait pas besoin, en vérité, qu'on lui inspirât cet orgueil, lui chez qui brillait cette fierté naturelle qu'il a définie *l'éclat et la déclaration de l'orgueil.* — *Il y a une élévation qui ne dépend point de la fortune : c'est un certain air qui nous distingue, et qui semble nous destiner aux grandes choses.* Au témoignage de Retz lui-même, la Rochefoucauld avait cet air-là.

Dès seize ans, il est mestre de camp du régiment d'Auvergne à l'armée d'Italie qui va délivrer Casal. Certes, il sait être jeune. *Il faut que les jeunes gens qui entrent dans le monde soient honteux ou étourdis: un air capable et composé se tourne d'ordinaire en impertinence.* Mais à travers la fougue et l'inexpérience de la jeunesse il laissait déjà deviner des qualités réfléchies, que le temps devait mûrir. Quand, après sa première campagne, il revient à la cour, au milieu des plaisirs et des intrigues qui s'y entre-croisent, il reste maître de lui-même et jette sur ce qui l'entoure un regard scrutateur. Il avait trop de finesse pour ne pas sentir combien Richelieu était supérieur à ses adversaires. Il savait que « tout ce qui n'était pas dévoué à ses volontés était exposé à sa haine ». Mais, engagé dans le parti des mécontents, fils d'un

père compromis dans la révolte de Montmorency et momentanément exilé à Blois, il mettait son honneur à courir au-devant du péril. « Tous les grands du royaume, qui se voyaient abattus, croyaient avoir passé de la liberté à la servitude. J'avais été nourri dans ces sentiments. » Ainsi, on lui avait appris à détester Richelieu moins pour sa tyrannie que pour l'usage qu'il en avait fait contre les grands : *On blâme l'injustice non pas pour l'aversion que l'on a pour elle, mais pour le préjudice qu'on en reçoit.*

C'est à la reine que Marcillac porta ses vœux. Le meilleur titre d'Anne d'Autriche au dévouement d'un homme de cœur, c'est qu'elle était délaissée. Plus ses défenseurs étaient rares, plus il était glorieux d'en faire partie, plus aussi il était facile de tenir entre eux le premier rang. Mêla-t-il au sentiment chevaleresque un calcul égoïste ? L'auteur des *Maximes* nous a lui-même appris à chercher au fond de l'acte en apparence le plus désintéressé l'arrière-pensée personnelle. Mais il est jeune, ardent, adversaire du cardinal, et son ennemi est ennemi de la reine. Il n'en fallut pas davantage pour former entre elle et lui une alliance sincère. La galanterie l'y retint autant que l'honneur : « J'étais dans une grande liaison d'amitié avec Mlle de Hautefort, qui était fort jeune et d'une beauté surprenante ; elle avait beaucoup de vertu et de fidélité

pour ses amis... Elle me parlait de tous ses intérêts et de tous ses sentiments avec une confiance entière, bien que je fusse fort jeune, et elle obligea la reine à me dire toutes choses sans réserve. » Ajoutez que Marie de Hautefort, à en croire Mme de Motteville, était naturellement moqueuse. Entre eux régnait une parfaite communauté de goûts, de sympathies et de haines.

Il faut n'accueillir qu'avec réserve l'anecdote romanesque qui nous montre Marcillac, à la veille d'une bataille, préoccupé d'un seul souvenir et hanté par une seule image au point de choisir pour confident et pour dépositaire de sa pensée suprême le marquis de Hautefort, frère de la future maréchale de Schomberg. Cela sent trop son *Astrée*. Il est vrai qu'il serait piquant de commencer par l'*Astrée*, quand on doit finir par les *Maximes*.

Une occasion s'offrit bientôt à lui d'occuper son ardeur impatiente. L'armée des maréchaux de Châtillon et de Brézé allait rejoindre dans les Pays-Bas celle du prince d'Orange. Marcillac y entra comme volontaire, et prit une part brillante à la victoire d'Avein. Mais, au retour de cette campagne, tous les volontaires eurent ordre de quitter la cour. Ils n'avaient d'autre crime, selon lui, que d'avoir parlé trop librement. Peut-être s'attribue-t-il une importance imaginaire quand il s'accuse de leur avoir porté

malheur et quand il assure que le roi l'éloigna pour « faire dépit à la reine et à Mlle de Hautefort ». Mais quand, l'année suivante, — l'année du *Cid*, — les Espagnols menacent Paris, on le retrouve à son poste, en face de l'ennemi.

Selon quelques biographes, réduit à partager l'exil de son père à Blois, il s'y maria à vingt-trois ans. Mais nous avons l'acte authentique et la date précise de ce mariage : 20 janvier 1628. Il avait donc quinze ans seulement lorsqu'il épousa Andrée de Vivonne de la Châtaigneraye, unique héritière d'un favori d'Henri IV, grand fauconnier de France. Nous savons peu de chose d'elle : plus heureuse que son mari, elle n'eut pas d'histoire, et consacra sa vie paisible à élever une famille de trois filles et de cinq fils. Son mari devait écrire, non sans quelque sécheresse : *Il y a de bons mariages, mais il n'y en a point de délicieux.* Du moins faut-il lui savoir gré d'avoir gardé sur ce sujet un silence délicat. *On sait assez qu'il ne faut guère parler de sa femme.* Cette maxime fut la règle invariable de sa conduite. On voudrait pouvoir attribuer cette discrétion au respect plutôt qu'à l'indifférence, car *une honnête femme est un trésor caché ; celui qui l'a trouvée fait fort bien de ne pas s'en vanter.* Mais l'âme inquiète de Marcillac ne pouvait être retenue dans les liens d'une union assurée. Il y a, dans les *Réflexions diverses*, un

morceau bizarre, intitulé *De l'origine des maladies.* On y lit que « l'ennui du mariage a produit la fièvre quarte ». Il produisit en Marcillac un effet plus surprenant, car il lui fit oublier tous les périls qu'il avait courus. De la vie calme qui s'ouvrait devant lui il le rejeta dans la vie tourmentée où tant de déceptions l'attendaient.

II

Dans le portrait qu'il trace de Mme de Chevreuse au début de ses *Mémoires*, il observe qu'elle a presque toujours porté malheur aux personnes qu'elle a engagées dans ses desseins. « Ses disgrâces, dit-il ailleurs, ont causé les miennes particulières, par un enchaînement d'accidents que je n'ai pu éviter. » Il croyait à la fatalité de certaines destinées : *Il semble que nos actions aient des étoiles heureuses ou malheureuses.* Mme de Chevreuse fut vraiment son mauvais génie.

Reléguée à Tours, elle semblait souffrir la persécution pour la cause de la reine, et de la reine à son amie Marcillac allait et venait, chargé souvent par l'une ou par l'autre de commissions périlleuses. C'est lui qui l'affirme, il est vrai ; mais quoi ! *La jeunesse est une ivresse*

continuelle : c'est la fièvre de la raison. Près de cette incorrigible aventurière, il se sentait bientôt envahi à son tour par l'esprit d'aventure, car *il y a des folies qui se prennent comme les maladies contagieuses.* Plus tard, il connaîtra la prudence, même timorée ; mais alors l'amour de la gloire est tout-puissant sur une âme où l'égoïsme sommeille encore. Il a l'esprit mordant et audacieux, cet esprit incapable de s'interdire une plaisanterie et de reculer devant une entreprise hasardeuse, cet esprit dont il dira, se souvenant de sa jeunesse : *L'esprit nous sert quelquefois à faire hardiment des sottises.*

Lorsqu'en 1637 son père reparut à la cour, il l'y suivit, mais sans que sa fidélité à la reine se démentît un seul moment. *La fidélité qui paraît en la plupart des hommes n'est qu'une invention de l'amour-propre pour attirer la confiance ; c'est un moyen de nous élever au-dessus des autres et de nous rendre dépositaires des choses les plus importantes.* Il y aurait peut-être quelque injustice à faire retomber sur lui la condamnation absolue qu'il porte contre les autres. Mais, sans supposer à son dévouement chevaleresque des motifs trop intéressés, n'eston pas en droit de croire que ce titre de confident de la reine flattait sa vanité, et qu'il se proposait de tout faire pour ne pas s'en montrer indigne ? *Rien ne flatte plus notre orgueil que*

la confiance des grands, parce que nous la regardons comme l'effet de notre mérite. Précisément, Richelieu venait de découvrir les relations qui unissaient la reine et Mme de Chevreuse à l'Espagne, alors en guerre avec la France. Soumise au plus humiliant des interrogatoires, Anne d'Autriche avait été contrainte de signer un formulaire par lequel elle s'engageait à ne plus voir les « entremetteurs » de Mme de Chevreuse. Un coup si imprévu n'abattit point Marcillac. *Nous nous consolons aisément des disgrâces de nos amis, lorsqu'elles servent à signaler notre tendresse pour eux.* La sienne, s'il faut l'en croire, grandit avec le péril : « Dans cette extrémité, abandonnée de tout le monde, manquant de toute sorte de secours, et n'osant se confier qu'à Mlle de Hautefort et à moi, la reine me proposa de les enlever toutes deux et de les emmener à Bruxelles. Quelque difficulté et quelque péril qui me parussent en un tel projet, je puis dire qu'il me donna plus de joie que je n'en avais eu de ma vie ; j'étais dans un âge où on aime à faire des choses extraordinaires et éclatantes... »

On s'est refusé de nos jours à admettre l'idée d'une entreprise aussi folle. Mais il ne faut pas juger ces temps à la lumière de notre raison ni déclarer impossible ce qui nous paraît invraisemblable. Dans cette affaire même

où la reine fut compromise, si elle ne fut pas perdue, elle le dut à la parfaite concordance des aveux de son « domestique » Laporte avec les siens. Or, c'est en perçant plusieurs plafonds des cachots de la Bastille que des prisonniers, instruits de tout par Marie de Hautefort travestie, parvinrent à faire savoir à Laporte ce qu'il devait dire et ce qu'il devait taire. Cette même Bastille, Retz devait essayer de s'en rendre maître au moyen de ces mêmes prisonniers ! Les événements qui suivirent ont assez prouvé que la reine se portait volontiers aux résolutions extrêmes. Pour Marcillac, sa propre expérience lui enseignera qu'*il arrive quelquefois des accidents dans la vie d'où il faut être un peu fou pour se bien tirer.*

Déjà pourtant son côté faible est facile à saisir : c'est l'amour-propre qui l'engagea dans cette affaire, c'est l'intérêt qui l'en fit sortir à temps. Tout d'abord on le voit se mettre à la disposition de la reine qui, malgré sa promesse de rompre toute relation avec Mme de Chevreuse, désire faire savoir à l'exilée ce qui se passe à la cour. Même il a déjà découvert un prétexte au voyage projeté : c'est une maladie de sa femme. Il fallait ce pressant besoin pour l'en faire souvenir. Par malheur, son père n'était pas monté à ce ton héroïque. Il trouvait la fortune injuste à son égard. *La fortune ne paraît jamais si*

injuste qu'à ceux à qui elle ne fait pas de bien. Mais il était de ceux qui, prétendant à tout, ne sauraient arriver à rien. L'exil avait fait d'un conspirateur un courtisan. Par son intermédiaire, son fils fut prévenu qu'on serait exactement informé de ce qu'il ferait, et que, s'il s'obstinait à voir Mme de Chevreuse, il devait renoncer à revenir jamais à la cour. L'embarras de Marcillac fut extrême ; il crut enfin concilier la promesse que lui arracha son père et celle qu'il avait faite à la reine en chargeant un gentilhomme anglais, Craft, d'avoir du dévouement pour lui. Faut-il lui en vouloir beaucoup de cette prudence nécessaire ? Il tenait à sa liberté ; il croyait à sa fortune : pouvait-il de gaieté de cœur sacrifier les promesses d'un avenir prochain à je ne sais quel point d'honneur exagéré, alors que l'honneur véritable ne l'y contraignait pas ? Au reste, les événements ne lui permirent pas de soutenir longtemps ce rôle, nouveau pour lui, de diplomate, et il dut reprendre bientôt, bon gré mal gré, l'attitude d'un héros de roman.

Il avait été convenu que, si les affaires de la la reine prenaient la voie de l'apaisement, un livre d'heures relié en vert serait envoyé à Tours ; si, au contraire, la reliure en était rouge, Mme de Chevreuse serait avertie de pourvoir à sa sûreté. Une confusion

des couleurs et de leur signification effraya l'exilée, qui n'avait pas l'habitude des longues réflexions. Aussitôt, elle se déguise en homme, monte à cheval, et, accompagnée de deux serviteurs seulement, se dirige en toute hâte vers la frontière d'Espagne. En un jour, elle fit le trajet de Tours à Ruffec, d'où le château de Verteuil, séjour de Marcillac, n'est éloigné que d'une demi-lieue. Elle lui emprunta son carrosse, et, comme témoignage de reconnaissance, lui fit remettre en dépôt une parure de pierreries d'une valeur de plus de deux cent mille écus, en le priant de la garder en souvenir d'elle, si elle venait à mourir.

Un émissaire de Richelieu, le président Viguier, avait en vain essayé d'arrêter dans sa fuite la dépositaire des secrets de la reine. Il ne fut pas plus heureux près de Marcillac, qui, d'ailleurs, ne pouvait rien lui apprendre qu'il ne sût déjà. Mandé à Paris, le chevalier de Mme de Chevreuse fut interrogé par Richelieu lui-même. A sa grande surprise, le cardinal lui parla « avec beaucoup de civilité », mais ne put s'empêcher de terminer par des menaces. C'était une maladresse : la bonté l'eût trouvé désarmé ; les menaces raffermirent son courage. Dès le lendemain, M. de Tremblay, gouverneur de la Bastille, recevait l'ordre d'y « bien loger » Marcillac. Il en sortit au bout de huit jours ;

mais ce peu de temps qu'il y demeura, nous n'avons pas de peine à l'en croire, augmenta encore la haine naturelle qu'il avait pour la domination du cardinal. Sans doute il exagère l'intrépidité de l'attitude qu'il garda en face de Richelieu, dans la visite de remerciement qu'il dut lui faire à Rueil. Pourtant la reconnaissance bruyante de Mme de Chevreuse, les éloges qu'Anne d'Autriche lui fit transmettre en secret, les marques d'estime dont le combla Mlle de Hautefort, l'admiration mêlée d'envie qu'inspirait à beaucoup son titre de « martyr » de la reine, tout indique qu'en cette affaire il sembla jouer le beau rôle. Sans parler de son obstination naturelle, il n'était pas assez maladroit pour sacrifier, par une bassesse inutile, la douceur « d'une certaine approbation que le monde donne assez facilement aux malheureux, quand leur conduite n'est pas honteuse ». — *On se console souvent d'être malheureux par un certain plaisir qu'on trouve à le paraître.*

C'est ce plaisir orgueilleux qui le soutint pendant un exil de deux ans dans ses terres. L'honnête Petitot observe que, pour la première fois, son esprit inquiet se montra sensible aux douceurs de la famille et de la campagne. « J'étais jeune ; la santé du roi et celle du cardinal s'affaiblissaient, et je devais tout attendre d'un changement. J'étais heureux dans ma famille ; j'avais

à souhait tous les plaisirs de la campagne ; les provinces voisines étaient remplies d'exilés, et le rapport de nos fortunes et de nos espérances rendait notre commerce agréable. » N'admire-t-on pas cette façon de comprendre les charmes de la vie rurale ? Ce que Marcillac y voit de meilleur, c'est qu'il peut impunément y médire de Richelieu. S'il survit à l'ennui du présent, c'est qu'il croit déjà presque toucher de la main cet avenir qui souvent lui a échappé, qui lui échappera souvent encore. *L'espérance, toute trompeuse qu'elle est, sert du moins à nous mener à la fin de la vie par un chemin agréable.*

Cette inaction finit par lui peser : il demanda et obtint la permission de servir sous les ordres du maréchal de la Meilleraye, son protecteur. Aux combats de Saint-Nicolas et de Saint-Venant, il fit remarquer sa bravoure à la tête des volontaires de la noblesse. Richelieu se connaissait en hommes ; il crut Marcillac assez puni par l'oisiveté qu'il lui avait imposée, et lui fit offrir le grade de maréchal de camp. Mais des persécutions communes avaient créé entre lui et la reine une sorte de lien moral : « La reine m'empêcha d'accepter cet avantage, et elle désira instamment que je ne reçusse point de grâce du cardinal qui me pût ôter la liberté d'être contre lui quand elle se trouverait en état de paraître ouvertement son ennemie. Cette

marque de la confiance de la reine me fit renoncer avec plaisir à tout ce que la fortune me présentait. » Il ne se doutait pas que, plus il multipliait ses services, plus la reconnaissance semblerait lourde à celle qu'il servait : *Presque tout le monde prend plaisir à s'acquitter des petites obligations, mais il n'y a quasi personne qui n'ait de l'ingratitude pour les grandes.* C'est donc par l'ordre exprès de la reine qu'il revint à la vie « inutile et languissante » de Verteuil. Il y reçut la visite du malheureux ami de Cinq-Mars, de Thou, chargé près de lui par la reine d'une mission de confiance. Selon toutes les apparences, il ne refusa pas son concours aux nouveaux conspirateurs. Si la brusque découverte du complot le dégagea de sa promesse, du moins il fournit à Montrésor compromis une barque et des marins qui le firent passer en Angleterre.

Après tant de « rechutes », il avait raison de craindre la colère de Richelieu, qui revenait à Paris, victorieux des ennemis de la France et de ses propres ennemis. Mais presque aussitôt la mort de Richelieu lui rouvrait l'avenir.

III

Il faut de plus grandes vertus pour soutenir la bonne fortune que la mauvaise. Si la Rochefoucauld l'écrit, c'est qu'il en fit l'épreuve. Qui sait quelles ambitions enflèrent son cœur quand la reine, libre enfin, prit possession de la Régence ? Dans *l'Apologie du prince de Marcillac*, œuvre hâtive et passionnée, mais d'autant plus sincère, on voit, mieux que dans les *Mémoires*, quelle haute idée il se faisait de son rôle nouveau : « Lorsque la reine se vit en état de penser sérieusement à la Régence, il y avait dix ans qu'elle me tenait particulièrement pour son serviteur, et six ou sept qu'on me nommait tout particulièrement son martyr. Ma fortune et ma liberté n'avaient pas été les seules victimes que j'avais offertes pour son intérêt et pour son repos, et l'horreur des supplices les plus effroyables ne m'avait pas empêché de lui faire aussi bon marché de ma vie, quand elle avait bien voulu confier la sienne au courage, à la fermeté et à la prudence d'un homme de vingt-deux ans. » Il n'est pas le seul à parler ainsi : la fidèle amie d'Anne d'Autriche, Mme de Motteville, exprime plus froidement la surprise que causa le soudain changement de la reine vis-à-vis de Marcillac, que le public croyait « destiné à ce qui pouvait

être de plus grand et de plus éclatant ». Il est facile de démontrer, après coup, que, seul, le ministère de Mazarin était possible ; mais les contemporains sont excusables de n'avoir pas deviné qu'Anne d'Autriche choisirait pour ses conseillers intimes les créatures de son persécuteur.

Dès les premiers jours de la Régence, croyant plaire à la reine, les mécontents d'autrefois s'étaient prononcés avec une netteté qui leur interdisait de revenir sur leurs pas de bonne grâce. Le pénétrant Marcillac avait gardé plus de réserve. Si l'on en croit la Châtre, c'est Mazarin qui fit demander à Marcillac son amitié dans les termes les plus pressants, et c'est la reine qui lui imposa presque une visite à Mazarin. Encore n'aurait-il obéi qu'après avoir déduit à ses amis particuliers les motifs de sa conduite. Une démarche aussi peu spontanée perdait beaucoup de sa valeur ; il prit à tâche d'en affaiblir encore la signification en faisant entendre à Mazarin qu'il obéissait au désir de la reine. Dès lors commença entre eux une guerre sourde où il devait être vaincu : incapable de s'assouplir, il était toujours le même, tandis que son adversaire italien excellait à jouer toutes sortes de personnages. Marcillac, qui se croyait un fin diplomate, ne pardonna point à Mazarin de lutter de finesse avec lui et de le battre avec ses

propres armes. *Ce qui nous donne tant d'aigreur contre ceux qui nous font des finesses, c'est qu'ils croient être plus habiles que nous.*

Une alliée pourtant lui arrivait : Mme de Chevreuse revenait de l'exil, mais trop tôt encore au gré de la reine pour qui elle avait été exilée. Surpris d'une froideur qui ressemblait à de l'hostilité, il plaida la cause de l'ancienne favorite en homme qui avait conscience de plaider en même temps sa propre cause. Ses remontrances, plus libres peut-être, dit-il, qu'il ne convenait, aigrirent l'esprit de la reine ; et déjà il eût pu écrire ces maximes amères où il fait payer à l'humanité l'ingratitude d'Anne d'Autriche : *Les hommes ne sont pas seulement sujets à perdre le souvenir des bienfaits et des injures ; ils haïssent même ceux qui les ont obligés et cessent de haïr ceux qui leur ont fait des outrages. L'application à récompenser le bien et à se venger du mal leur paraît une servitude à laquelle ils ont peine de se soumettre... Il n'est pas si dangereux de faire du mal à la plupart des hommes que de leur faire trop de bien.* Mais peut-être, s'il avait fait une revue sincère de ses impatiences et de ses maladresses, il aurait pu ajouter : *Tel homme est ingrat qui est moins coupable de son ingratitude que celui qui lui a fait du bien.* La reine l'avait chargé d'aller au-devant de Mme de Chevreuse, en appa-

rence pour lui faire honneur, en réalité pour l'instruire du changement qui était survenu à la cour. Aussi bien que ses *Mémoires*, ceux de l'impartial Montglat attestent qu'il lui parla avec la plus entière franchise. Etre sincère, d'ailleurs, en pareille occasion, c'était être habile : *Il est difficile de juger si un procédé net, sincère et honnête est un effet de probité ou d'habileté.*

Au lieu d'attendre du temps le rétablissement de son crédit, Mme de Chevreuse essaya de le reconquérir par un coup d'éclat. C'est en faveur de Marcillac qu'il lui plut de mesurer ce qui lui restait d'influence. Elle demanda pour lui le gouvernement du Havre. Mais la duchesse d'Aiguillon, qui jouissait de ce commandement, était appuyée par la complicité secrète de Mazarin et de la reine, et ses arguments répondaient trop bien à leurs pensées pour venir d'elle seule. Elle faisait observer, dit Mme de Motteville, que celui à qui l'on voulait donner ce gouvernement « avait trop d'esprit, qu'il était capable de desseins ambitieux et pourrait, sur le moindre dégoût, se mettre de quelque parti ». Voilà, au vif, le portrait de Marcillac : il est le plus spirituel des ambitieux. C'est par là précisément qu'il se perdait : *Le vrai moyen d'être trompé, c'est de se croire plus fin que les autres.* Il apprit, à ses dépens, que Mazarin savait « éluder les prétentions de ceux qui lui demandaient des grâces,

en leur en faisant espérer de plus grandes ». Un moment vint pourtant où il comprit qu'on le jouait. Mais il dissimula et ne rompit même pas ouvertement avec Mazarin. On lit dans les carnets de celui-ci pour les années 1643 et 1644 : « Marcillac pèse dans la plus fine balance les visites qu'il doit me faire... Marcillac est plus Important que jamais ; au reste, celui qui a été une fois infecté de ce venin n'en guérit jamais. » La cabale des Importants venait de se former autour du duc de Beaufort. Marcillac, selon la juste remarque de Cousin, était né Important et Frondeur, car il inclinait à la critique, bien plus facile que la pratique en toutes choses. Mais il avait trop de prudence pour compromettre gratuitement un avenir plein de promesses ; il avait trop de finesse pour s'engager trop avant dans des intrigues souvent puériles, jamais exemptes d'un certain ridicule. Esprit indécis, il s'effarouchait de l'audace, parfois coupable, de certaines résolutions. Mais aussi il ressentait vivement certaines violences qui pouvaient sembler des provocations, et le nouvel exil de Mme de Chevreuse le révolta. En vain la reine lui ordonna de rompre tout commerce avec elle ; il se montra résolu à suivre ses « premiers engagements ». Pendant le nouveau séjour que Mme de Chevreuse fit à Tours, alors que tous l'abandonnaient, les rap-

ports de Cangé de la Bretonnière, agent de Mazarin, signalent l'échange fréquent de messages mystérieux entre elle et Marcillac. Dévouement superflu aussi bien que dangereux! L'ingratitude de Mme de Chevreuse fut égale à celle de la reine. Mais ces déconvenues le rendront philosophe, et il s'en consolera vite: *Ce n'est pas un grand malheur d'obliger des ingrats.*

Ainsi, au seuil même de la vie active, il est instruit et désabusé par le spectacle dont il tirera plus tard la triste morale. Il sait quels ressorts font mouvoir l'âme humaine. L'enthousiasme de la première jeunesse s'est éteint, car, jeune, on l'a frappé à la fois dans son amour-propre et dans ses intérêts. Mais, pour assurer sa vengeance, il lui manquait plusieurs des qualités les plus nécessaires. Dans le portrait qu'il trace de lui-même, il nous assure qu'il s'est longtemps étudié ; pourtant, il ne s'est pas toujours bien connu. Avec une humilité qui est une coquetterie de plus, il avoue certaines faiblesses, de celles qui ne déparent pas un caractère: *Nous n'avouons de petits défauts que pour persuader que nous n'en avons pas de grands.* Il en avait un grand, et peut-être il le devinait, quand il écrivait : *Il n'appartient qu'aux grands hommes d'avoir de grands défauts.* Mais, précisément, s'il ne fut pas un grand homme d'Etat, il le doit à ce grand défaut,

dont il a dit, sans songer à lui-même cette fois : *La faiblesse est le seul défaut qu'on ne saurait corriger.* Il lui manquera toujours ce qui fait la force du véritable politique, une volonté ferme, un vrai caractère.

Il s'en faut bien que nous connaissions toutes nos volontés. Il avait, lui, trop de volontés contraires pour les connaître et les réaliser toutes. S'il faut tout dire, il avait trop de finesse pour être un homme d'action. Comme il voyait avec netteté l'avantage et l'inconvénient de tout, il perdait à délibérer le temps d'agir. Sa devise était que *dans les grandes affaires, on doit moins s'appliquer à faire naître des occasions qu'à profiter de celles qui se présentent.* Il attendait donc toujours et toujours hésitait ; s'il se décidait enfin, il était trop tard, et ses lenteurs lui avaient d'avance enlevé le bénéfice de sa décision. Malgré ses rares mérites, il méritera qu'on lui applique ses propres arrêts : *On ne doit pas juger d'un homme par ses grandes qualités, mais par l'usage qu'il en sait faire... Ce n'est pas assez d'avoir de grandes qualités : il faut en avoir l'économie.*

CHAPITRE II

Mme DE LONGUEVILLE. — L'AMOUR ET LA POLITIQUE.

I

La vie active de la Rochefoucauld semble se partager en deux périodes distinctes, l'une chevaleresque, l'autre intéressée. Mais il faut se garder de ces divisions arbitraires, qui ne répondent pas à la réalité des choses, autrement une et variée tout à la fois. Le chevalier de Mme de Chevreuse ne poursuit pas la conquête d'un idéal imaginaire; le chevalier de Mme de Longueville ne sera pas un pur égoïste. Seulement, ici, la vaillance a quelque chose de plus réfléchi. Au chevalier succède le politique; mais chez le chevalier le politique se devine déjà, et, à travers les finesses intéressées du politique, reparaît encore parfois la fierté du chevalier, plus capable, selon l'expression de Nisard, de sacrifier sa vie que de la fixer.

Qui donc l'arrachera aux intrigues obscures et lui donnera l'occasion de se produire au grand jour? Mme de Longueville lui rendit

ce service ; mais est-ce bien un service ? On peut en douter. Songeant peut-être à Mazarin, il a dit : *La gloire des grands hommes se doit toujours mesurer aux moyens dont ils se sont servis pour l'acquérir.* Ne se mesure-t-elle pas aussi à la précision et à la hauteur des vues ? *Quelque éclatante que soit une action, elle ne doit pas passer pour grande lorsqu'elle n'est pas l'effet d'un grand dessein.* A-t-il jamais eu la vue nette du but où il tendait ? Au moins y a-t-il jamais tendu avec une résolution persévérante ? Ne s'est-il pas condamné lui-même, en connaissance de cause, lorsqu'il a écrit, généralisant à tort une pensée vraie de lui en particulier : *Toutes nos qualités sont incertaines et douteuses, en bien comme en mal, et elles sont presque toutes à la merci des occasions ?* Les âmes résolues commandent aux occasions ; les âmes passionnées et faibles aiment mieux s'en prendre aux événements qu'accuser leur propre insuffisance.

Capable de s'engager dans une aventure romanesque, où il n'oublie jamais d'ailleurs son intérêt, Marcillac est-il capable aussi d'un sentiment profond ? Cette inquiète ambition qui le tourmente se peut-elle unir à la passion vraie ? *On passe souvent de l'amour à l'ambition, mais on ne revient guère de l'ambition à l'amour.* Si cette maxime est vraie, il faudrait prendre au

sérieux ce qu'il nous apprend de lui-même : « Moi qui connais tout ce qu'il y a de délicat et de fort dans le sentiment de l'amour, si jamais je viens à aimer, ce sera assurément de cette sorte ; mais, de la façon que je suis, je ne crois pas que cette connaissance que j'ai passe jamais de l'esprit au cœur. » Ce qu'il laisse entrevoir, Mme de Sévigné le précise : « Je ne crois pas que ce qui s'appelle amoureux, il l'ait jamais été ». Et il est certain qu'à prendre le récit même des *Mémoires*, aucune passion ne semble avoir été moins désintéressée dans ses débuts que celle qui le lia bientôt à la sœur de Condé. Il s'y montre surtout préoccupé de l'usage qu'il pourra faire d'une telle liaison. Quand on a lu de telles confessions, on comprend mieux certaines maximes, dont l'ironie cavalière choquait d'abord : *Il en est du véritable amour comme de l'apparition des esprits : tout le monde en parle, mais peu de gens en ont vu. — L'amour prête son nom à une foule de commerces qu'on lui attribue et où il n'a pas plus de part que le doge à ce qui se fait à Venise.* Mais n'abusons pas contre lui de son propre témoignage. Certes, il n'était pas de ces hommes dont il a dit que leur esprit était la dupe de leur cœur. *Un honnête homme,* a-t-il remarqué, *peut être amoureux comme un fou, mais non pas comme un sot.* A qui fera-t-on croire pourtant que la beauté « angélique », la

grâce féminine et l'énergie presque virile de celle qui l'aima l'aient toujours laissé indifférent? Parce que des motifs d'intérêt, qu'on aimerait mieux ne pas rencontrer ici, ont aidé à la naissance de cette passion, est-ce une raison pour que la passion n'ait pas existé? Le supposer, c'est accorder à Marcillac un talent de comédien vraiment extraordinaire: *L'esprit ne saurait jouer longtemps le personnage du cœur*. Il vaut mieux croire qu'il a aimé Mme de Longueville à sa façon, et sans oublier de s'aimer lui-même en elle. Est-il possible qu'il n'ait jamais aimé, celui qui a écrit, dans ce livre où l'amour est nié, des pensées aussi délicates que celle-ci: *La grâce de la nouveauté est à l'amour ce que la fleur est sur les fruits: elle y donne un lustre qui s'efface aisément et ne revient jamais?*

Quant à Mme de Longueville, s'il est inutile de tracer d'elle un portrait vingt fois refait par Cousin, on a le droit d'y ajouter quelques ombres, négligées par lui. Coquette et romanesque, légèrement précieuse, elle était animée par le désir naturel, par le besoin de briller. Elle causait des choses de l'esprit avec délicatesse, mais n'avait reçu qu'une instruction superficielle: les phrases de ses lettres sont enchevêtrées, souvent incorrectes. Si, comme Marcillac, elle essayait de suppléer par sa finesse naturelle à ce qui lui faisait défaut, il faut bien avouer

qu'elle n'y réussissait pas tout à fait. Le fond chez elle était frivole, et trop souvent elle justifiait le mot de Mlle de Montpensier : « Les Bourbons sont gens fort appliqués aux bagatelles, et peu solides ». La gloire toujours croissante de sa famille l'avait trop tôt enivrée. Elle goûtait fort les romans à la mode ; la grandeur théâtrale de leurs héroïnes ne lui semblait pas au-dessus d'elle ; sa vie ne fut qu'un long effort pour y atteindre. Avec ces dispositions naturelles, comment s'étonner qu'elle se soit attachée à Marcillac, fin causeur, flatteur adroit, d'autant plus adroit qu'il savait mieux le faible de chacun, « honnête homme » de fort grand air, à qui d'ailleurs sa conduite passée envers la reine avait fait une réputation de haute chevalerie ? Elle était froide pourtant ; nous avons sur ce point son propre aveu, que Cousin enregistre avec satisfaction. Mais sous un air de langueur elle cachait bien de l'orgueil et de l'ambition, une ambition capable des plus grands desseins, au témoignage de Mme de Motteville. Elle-même, plus tard, jetant un regard sincère sur sa vie, déclare qu'elle était touchée avant tout « de la grandeur et de l'élévation ». — « Sur toute chose, j'aime à m'occuper de moi-même et à en occuper les autres. »

Tout d'abord, médiocrement occupée de son vieux mari, le duc de Longueville, qui s'occu-

pait encore moins d'elle, elle ne songea qu'à gouverner son frère, le grand Condé. « Elle lui insinue des pensées ambitieuses, auxquelles il n'est déjà que trop porté naturellement. » C'est Mazarin qui le dit, et personne n'est mieux informé que Mazarin. Marcillac fait alors partie de cette brillante jeunesse qui se groupait autour du vainqueur de Rocroy, par admiration pour son génie et aussi par espérance de suivre jusqu'au bout sa fortune : *Nous nous persuadons souvent d'aimer les gens plus puissants que nous, et néanmoins c'est l'intérêt seul qui produit notre amitié. Nous ne nous donnons pas à eux pour le bien que nous voulons faire, mais pour celui que nous en voulons recevoir.* En 1646, quand Mme de Longueville se décida enfin à rejoindre son mari, plénipotentiaire à Munster, Marcillac suivit Condé au siège de Mardick; avec une poignée de téméraires, il chargea l'ennemi, qui l'accueillit par une terrible décharge. Blessé, il fut rapporté à Paris sur un brancard, manquant de tout, et trop heureux de recourir, pour se procurer quelque argent, aux ingénieux procédés de son maître d'hôtel Gourville. Désormais, étant admiré, il est sûr d'être aimé : peu de temps après, en 1647, il a, dit-il, « toute la confiance » de Mme de Longueville. Comment en fit-il usage ?

Il ne faut pas chercher dans les *Mémoires*

un récit détaillé des événements qui précédèrent et suivirent la journée des Barricades. La blessure de Marcillac ne s'était que lentement guérie; au printemps de 1648, il était allé chercher le repos dans son gouvernement du Poitou. Peu s'en fallut qu'il n'y trouvât la guerre civile. Du moins, il y rétablit l'ordre, un moment troublé. Qui eût deviné le futur Frondeur dans le gouverneur que Mazarin, par une lettre chaleureuse, félicitait alors d'avoir fait son devoir? Si Mazarin et la reine avaient fait le leur, se serait-il écarté de cette route droite et sûre ? En tout cas, il joua le rôle le plus effacé dans les événements d'où sortit la Fronde. C'est Mme de Longueville qui est au premier plan; si elle le rappelle de la province, c'est pour lui donner un rôle dans le drame dont elle a réglé les péripéties. Est-ce lui qui conduit ou qui est conduit ? Il semble répondre, quand il écrit : *Le pouvoir que les personnes que nous aimons ont sur nous est presque toujours plus grand que celui que nous y avons nous-mêmes. — Il est plus difficile de s'empêcher d'être gouverné que de gouverner les autres.* Mme de Longueville n'attendit pas son retour pour signer à Noisy un pacte d'alliance qui réunissait contre le cardinal, le jeune frère de Condé, Conti, Retz et les chefs du Parlement. Retz témoigne qu'elle entra dans ses projets avec de vrais « emportements de

« joie », tant elle était « enragée contre la cour ». De son côté, Marcillac ne cache pas la joie que lui causèrent ces nouvelles : « Je sentis un grand plaisir de voir qu'en quelque état que la dureté de la reine et la haine du cardinal eussent pu me réduire, il me restait encore des moyens de me venger d'eux ».

Ainsi Mme de Longueville se jeta dans la Fronde par ambition, et Marcillac par désir de vengeance. « Je ne suis pas incapable de me venger », dit-il dans son portrait. Mais il ne sait pas distinguer le désir éphémère de la volonté suivie. Il observe que *nous avons plus de paresse dans l'esprit que dans le corps. — C'est se tromper que de croire qu'il n'y a que les violentes passions, comme l'ambition et l'amour, qui puissent triompher des autres. La paresse, toute languissante qu'elle est, ne laisse pas d'en être souvent la maîtresse. Elle usurpe sur tous les desseins et sur toutes les actions de la vie; elle y détruit et y consume insensiblement les passions et les vertus.* Les contemporains sont d'accord pour lui attribuer cette sorte de paresse. Il était de ces conspirateurs que la nouveauté séduit et enflamme, mais dont l'enthousiasme se refroidit bientôt à l'épreuve de la réalité :

On entreprend assez, mais aucun n'exécute.

Le Cinna de Corneille l'avait déjà remarqué d'autres conjurés, et sa remarque le condamne lui-même. Que sera Marcillac, sinon le Cinna de la Fronde ? D'abord on le verra, pour « servir une maîtresse », exposer résolument sa liberté et sa vie. Puis, le premier enivrement disparu, cette âme, héroïque à la surface, découvrira ses faiblesses cachées ; cet « esprit flottant » maudira plus d'une fois la nécessité qui le lie aux haines de Mme de Longueville. Mais elle, implacable, lui fera honte de ces défaillances :

Qu'il cesse de m'aimer ou suive son devoir !

L'orgueil de la patricienne, mêlé à la vanité de l'héroïne de roman, fera d'elle l'Emilie française. Vaincue, elle gardera la tête haute. Jusqu'au bout elle saura lutter et jusqu'au bout son altière beauté, en lui conquérant des adorateurs, saura lui susciter des partisans :

Si j'ai séduit Cinna, j'en séduirai bien d'autres !

II

Les hommes et les affaires ont leur point de perspective : il y en a qu'il faut voir de près pour les bien juger. Marcillac n'avait donc pu être bien jugé jusqu'alors, car, ignorant la vie active,

il ignorait lui-même ce dont il était capable. *Les occasions nous font connaître aux autres, et encore plus à nous-mêmes.* L'épreuve est décisive, mais ne l'effraye pas ; rien ne lui paraît alors au-dessus de son courage. Plus tard, il écrira : *Il y a peu de choses impossibles d'elles-mêmes ; et l'application pour les faire réussir nous manque plus que les moyens.* Mais, quand il l'écrivait, il avait appris à se connaître lui-même, et peut-être s'apercevait-il trop tard que, si les moyens s'étaient offerts en foule, l'application lui avait fait défaut. Partout on le verra brave, mais irrésolu, moins homme d'action que politique habile. C'est cette habileté même qui le perdit : *Le désir de paraître habile empêche souvent de le devenir.* Il tenait trop à le paraître pour l'être tout à fait. L'ambition de jouer un grand rôle l'a toujours tenté ; mais elle était au-dessus de ses forces.

Quand, la veille des Rois de 1649, la cour quitta secrètement Paris pour Saint-Germain, le moment de décider, il l'avoue, lui parut terrible. Mais tout était d'avance concerté avec Mme de Longueville. C'est elle qui avait donné l'exemple de la résistance en refusant de suivre la cour ; c'est elle qui envoya Marcillac à Saint-Germain pour en ramener Conti et Longueville. Celui-ci suscitait sans cesse de nouveaux obstacles ; moins encore que Marcillac il connais-

sait toutes ses volontés ; il ne savait même pas vouloir : *Comment peut-on répondre de ce que l'on voudra dans l'avenir, puisque l'on ne sait pas précisément ce que l'on veut dans le temps présent?* Enfin, il céda, plus par crainte des mauvais bruits que par conviction sincère. Marcillac se chargea de leur tenir des chevaux prêts à une heure du matin; par un étrange malentendu (un valet qui passait l'avait contraint à se retirer un moment), ils en prirent d'autres et coururent vers Paris, tandis qu'il passait la nuit entière à les attendre. Vers l'aube, il sut enfin leur départ, et put songer à son propre salut. Encore ne rentra-t-il dans Paris qu'après que le président Rocquemont, averti par Gourville, fut venu désarmer la défiance des gardes. Nous sommes loin du récit de Mme de Motteville, où cette fuite nocturne est présentée comme la plus joyeuse des parties de plaisir. Sans doute, il n'est pas incapable d'entraînements passionnés, et même, d'ordinaire, plus ses ambitions étaient déraisonnables, plus il les embrassait avec emportement, car *on ne souhaite jamais ardemment ce qu'on ne souhaite que par raison.* Mais ni l'ambition ni le désir de la vengeance n'allait jusqu'à égarer son esprit, naturellement juste et droit; il sentait de combien de dangers était grosse l'entreprise où l'engageaient la politique et l'amour : prisonnier, il ne doutait pas

qu'on ne lui coupât le cou, et il prenait pour confident, presque pour exécuteur testamentaire, le fidèle Gourville, dont le rire dissipait ces pensées tristes : « Après m'avoir dit beaucoup de belles choses, je lui dis que, s'il voulait faire savoir sûrement les choses dont il me parlait à la personne qu'il m'indiquait, il devait lui écrire, étant bien résolu de ne le point abandonner, si nous étions pris, et que, s'il avait le cou coupé, je serais pendu. »

Le sort en était jeté : une déclaration royale somma les princes et Marcillac de se présenter dans les quinze jours à Saint-Germain, sous peine d'être tenus pour coupables du crime de lèse-majesté ; aucun d'eux n'y fit réponse. « On se préparait à la guerre civile, disent les *Mémoires*, avec d'autant plus de chaleur que c'était une nouveauté. » Il n'était question que du bien de l'Etat. « Cependant, observent déjà Mmes de Nemours et de Motteville, il est certain que l'intérêt particulier y avait beaucoup plus de part que celui des autres... Chacun ne cherchait que son intérêt, et fort peu celui du public. » On jouait la comédie du désintéressement. Dans ce rôle, Marcillac put être sincère en quelque mesure : *Nous sommes si accoutumés à nous déguiser aux autres qu'enfin nous nous déguisons à nous-mêmes.* D'ailleurs Mme de Longueville ne lui permettait pas de respirer. Elle ne paraît pas

s'apercevoir beaucoup de l'absence de son mari, qui, ne pouvant être le premier à Paris, était parti pour son gouvernement de Normandie. Sa chambre de l'hôtel de ville voit briller, au milieu des riches parures des dames, les cuirasses des officiers frondeurs. On s'y livrait à ces interminables conversations sur les affaires publiques dont Mlle de Montpensier a écrit : « Cela tient les esprits alertes et est très bon en guerre civile ». Mais ces conversations cornéliennes étaient interrompues tantôt par le son des violons, tantôt par la fanfare des trompettes. Et Retz lui-même songeait à l'*Astrée*.

Le prince de Conti avait été nommé généralissime des troupes du Parlement. Les généraux étaient les ducs de Beaufort, d'Elbeuf, de Bouillon, et le maréchal de la Motte. Marcillac ne fut que lieutenant-général. Au reste, le roi des Halles effaçait, aux yeux de la foule, tous ses rivaux, et passait pour le seul héros du combat de Vitry-sur-Seine, où Marcillac avait bien eu sa part. Tout ne fut pas grotesque dans les escarmouches livrées aux soldats aguerris de Condé par les soldats improvisés du Parlement. A la tête de neuf cents chevaux, le 19 février 1649, Marcillac était sorti de Paris pour soutenir Noirmoutiers, qui escortait un grand convoi venant de la Brie. Ils marchèrent une partie de la nuit, non sans difficulté, car le

sol était couvert de neige. Vers le matin, un corps de l'armée royale, commandé par le comte de Grancey, barra le passage à la fois à Noirmoutiers et à Marcillac. Noirmoutiers réussit à passer avec le convoi; mais la cavalerie de Marcillac se vit, près de Brie-Comte-Robert, aux prises avec celle du comte de Grancey, soutenue par deux régiments d'infanterie. Il essaya de se dégager par une charge impétueuse que blâme le sage Olivier Lefèvre-d'Ormesson, mais dont Retz n'est pas loin d'admirer l'audace imprudente. Par malheur, le temps des brillants combats de cavalerie était passé : l'infanterie de Grancey accueillit les cavaliers frondeurs par une terrible décharge, qui jeta la panique dans leurs rangs. En vain Marcillac, qui avait eu son cheval tué sous lui, essaye de les rallier. Presque seul, à pied, l'épée à la main, refusant de demander quartier, il se défend contre le comte de Hohenlohe, qu'il démonte; mais il perd son épée dans le corps du cheval de son adversaire, et il tombe, atteint à la gorge d'un coup tiré à bout portant. Tout un escadron de cavalerie passe sur lui; le tumulte de la mêlée seul le sauve des mains de six soldats qui allaient le tuer et se disputaient déjà sa dépouille. Enfin il peut se relever, prend son épée et son cheval à un cavalier désarçonné, et rentre ainsi dans Paris, laissant aux mains de l'en-

nemi son capitaine des gardes, Bercenay, et son beau-frère, le marquis de Sillery.

Vaillant à ce point, comment se fait-il que l'auteur des *Maximes* affecte de dédaigner la vaillance ? *L'amour de la gloire, la crainte de la honte, le désir de faire fortune, le désir de rendre notre vie commode et agréable et l'envie d'abaisser les autres, sont souvent les causes de cette valeur, si célèbre parmi les hommes.* Dans d'autres maximes, plus absolues encore, il s'attache à décomposer les éléments contradictoires dont est fait ce qu'on appelle le courage, à faire dans l'héroïsme la part même de la poltronnerie. Est-ce bien le combattant de Brie-Comte-Robert qui a écrit : *On ne veut point perdre la vie, et on veut acquérir de la gloire, ce qui fait que les braves ont plus d'adresse et d'esprit pour éviter la mort que les gens de chicane n'en ont pour conserver leur bien ?* Pourquoi rabaisse-t-il, comme à dessein, une vertu qu'aucun des contemporains ne lui refuse ? Il ne la mépriserait pas avec tant d'ostentation si elle n'était pas éclatante en lui. Mais le courage qu'il admire, qu'il envie, c'est celui qu'il n'a pas ; c'est cette ferme intrépidité de l'âme qu'il oppose et préfère à la bravoure de tempérament : *L'intrépidité est une force extraordinaire de l'âme, qui l'élève au-dessus des troubles, des désordres et des émotions*

que la vue des grands périls pourrait exciter en elle, et c'est par cette force que les héros se maintiennent en un état paisible et conservent l'usage libre de leur raison dans les accidents les plus surprenants et les plus terribles. Cette intrépidité calme, il ne la connut point; la blessure reçue à Brie-Comte-Robert suffit à faire du frondeur ardent un négociateur désabusé. Mieux que personne il sentait le prix de l'égalité d'âme; mais il n'avait pas assez de constance dans le caractère pour suivre lui-même le conseil qu'il donne aux autres : *Il faut gouverner la fortune comme la santé, en jouir quand elle est bonne, prendre patience quand elle est mauvaise, et ne faire jamais de grands remèdes sans un extrême besoin.*

C'est la cour qui prit l'initiative des négociations. Un terrible exemple venait d'ouvrir les yeux d'Anne d'Autriche : la tête de Charles Ier était tombée à Londres; sa veuve, restée à Paris, y manquait de tout. Gaston d'Orléans envoya Flamarens complimenter sa sœur, et Flamarens, chargé d'une mission plus secrète, vit Marcillac, qu'il trouva au lit, incommodé de sa blessure, dit Retz, et très fatigué de la guerre civile, où il déclarait n'être entré que malgré lui. Il y avait une part de vérité dans cette confession, puisque les engagements pris en son nom par Mme de Longueville l'avaient compromis

dans la Fronde avant qu'il les pût connaître ; mais il oublie avec quel plaisir il apprit et ratifia ce qui s'était fait sans lui. *Le caprice de notre humeur est encore plus bizarre que celui de la fortune.* Cette excuse serait trop indulgente, et l'humeur capricieuse de Marcillac n'est pas la seule coupable. Mais il ne faut pas non plus le rendre seul responsable de tout, alors que tant d'autres, autour de lui, ménageaient leurs intérêts en vue d'une paix prochaine.

Il y a des héros, écrit-il, *en bien comme en mal.* Lui-même ne fut jamais un héros, pas plus en mal qu'en bien. Doué d'une rare clairvoyance, plus que personne il souffrait d'être le jouet de ces fluctuations continuelles ; mais c'est en vain qu'il s'efforçait de vaincre cette invincible médiocrité du caractère. Sa prétendue trahison ne fut donc qu'une défaillance, et, d'ailleurs, *on fait plus souvent des trahisons par faiblesse que par un dessein formé de trahir.* Compris dans l'amnistie, il n'eut pas les honneurs qu'on réclamait pour lui, mais on lui paya ses appointements du gouvernement de Poitou, et on l'indemnisa des dépenses considérables qu'il avait dû faire. Tout le monde voulait la paix, et tout le monde en fut mécontent. On s'en prit aux négociateurs du médiocre résultat des négociations, on accusa leur désintéressement : *Ce qui fait que l'on est souvent mécontent*

de ceux qui négocient, c'est qu'ils abandonnent presque toujours l'intérêt de leurs amis pour l'intérêt du succès de la négociation, qui devient le leur, par l'honneur d'avoir réussi à ce qu'ils avaient entrepris. Marcillac a-t-il le droit de se plaindre d'insinuations inévitables et trop justifiées? En subissant, en préparant la paix, il n'était pas plus sincère que tant d'autres. Il ne pardonnait et n'oubliait rien lorsqu'il laissait tomber sa main dans celle de Mazarin.

Aussi se défiera-t-on de lui dans les deux camps : aux yeux des Frondeurs, il ne sera jamais qu'un courtisan honteux; aux yeux de la cour, qu'un frondeur mal déguisé. Dès les premiers jours qui suivirent la paix, il s'était, dit Retz, aliéné ses anciens amis par des railleries dont il n'était pas le maître. Nous touchons ici à l'un des côtés les plus originaux de ce caractère. On dirait que Marcillac ne s'est engagé dans la Fronde que pour y trouver une riche matière à ses observations et à ses critiques. Au lieu de se jeter à corps perdu dans l'action, il regarde agir les autres et se regarde agir lui-même. Cette faculté de se dédoubler est précieuse chez le moraliste, mais elle condamne à l'impuissance l'homme d'action. Beaufort avait moins de finesse et plus d'autorité. C'est à lui sans doute que s'applique cette maxime : *Il suffit quelquefois d'être grossier pour n'être pas*

trompé par un habile homme. Cette sorte de grossièreté, que Marcillac dédaignait fort, eût mieux valu pour lui assurer une influence durable sur les siens que l'habileté raffinée dont il se piquait. On n'aime pas, quand on s'emporte, être toujours suivi par un regard ironique, ni accueilli, au sortir de la mêlée, par une raillerie, d'autant plus blessante qu'elle est plus fine. La finesse est une arme à deux tranchants, et blesse plus d'une fois celui qui croit en être protégé. C'est pour lui-même que Marcillac a été cruel quand il a écrit : *L'usage ordinaire de la finesse est la marque d'un petit esprit, et il arrive presque toujours que celui qui s'en sert pour se couvrir en un endroit se découvre en un autre*. De là sa fausse situation entre les deux partis. Quand on embrasse une cause, il faut s'y dévouer sans réserve : la juger, c'est déjà la trahir.

III

Cette première épreuve avait mis dans tout leur jour les lacunes et les contradictions de son caractère : on le craignait, mais on ne l'aimait point. L'intérêt pourtant, ce « maître de la cour » (le mot est de Mme de Motteville et pourrait être de la Rochefoucauld), contraignait

la reine et Mazarin à dissimuler leurs sentiments. La reine, il est vrai, l'accueillit avec quelque froideur ; plus habile, Mazarin s'attribua généreusement tous les torts. Cette souplesse italienne dut faire sourire le grand seigneur qui s'était autrefois égayé, avec les parlementaires, d'entendre Mazarin prononcer « l'arrêt d'oignon », au lieu de « l'arrêt d'union »; il dut oublier sa propre humiliation en murmurant : *L'accent du pays où l'on est né demeure dans l'esprit et dans le cœur comme dans le langage.*

Mais plus que lui on craignait Mme de Longueville, dont il reconnaît lui-même que le désintéressement et la fermeté avaient accru la considération, sans songer qu'il explique en même temps pourquoi la sienne a diminué. Ne la faisons pas cependant trop détachée pour elle-même des choses de la terre. « Elle ne travaillait que pour avoir du crédit », si l'on en croit Mme de Motteville, qui accuse ses desseins déréglés d'avoir causé tous les maux qui suivirent. Du moins, il est certain que cette vaincue, dès le lendemain de sa défaite, ressaisit son influence toute-puissante sur Condé vainqueur, et qu'elle en usa, non pour le rapprocher des Frondeurs (dont Marcillac et elle se séparaient de plus en plus), mais pour l'éloigner de la cour. Quelles furent les conséquences de ce revire-

ment de Condé, on le sait, et Marcillac le prévoyait, lui qui conseillait aux princes de ne jamais se trouver réunis au Conseil. Il n'a garde d'oublier dans ses *Mémoires* cette marque de clairvoyance, car *la pénétration a un air de deviner qui flatte plus notre vanité que toutes les autres qualités de l'esprit*. Mais on ne l'écouta pas, et les princes furent arrêtés le 18 janvier 1650.

On fit à Marcillac lui-même l'honneur de songer à lui ; mais, aussitôt l'arrestation connue, il avait couru chez Mme de Longueville, résolu, dit Lenet, « d'abandonner toutes choses et de risquer la ruine de sa maison pour suivre sa fortune ». Après s'être cachés dans la maison de la Palatine, au faubourg Saint-Germain, ils prirent, à la nuit tombante, le chemin de la Normandie, accompagnés d'une soixantaine de cavaliers. Quand, à travers mille péripéties romanesques, Mme de Longueville gagna la Hollande, puis la place de Stenay, protégée par l'épée de Turenne, Marcillac, qui l'avait quittée sur son ordre, alla dans le Poitou, son gouvernement et son pays, pour le soulever. En de telles circonstances, il ne fut pas assez sensible peut-être à la mort de son père, qui le faisait duc de la Rochefoucauld. Saisissant le prétexte des funérailles qui se célébraient à Verteuil, il y réunit un grand nombre de gentilshommes, ses

voisins et ses amis, et tous les hommes qui étaient en état de porter les armes sur ses terres. Il leur déclara son intention de se jeter dans Saumur, place forte dont le commandant était dévoué aux princes, et leur demanda de l'y suivre ; mais il se gardait bien de leur laisser entrevoir une guerre ouverte contre les troupes du roi ; on eût dit un ami réclamant de ses amis un service personnel qui ne les engageait pas. Cette tactique était plus habile que loyale : *La sincérité est une ouverture de cœur. On la trouve en fort peu de gens, et celle que l'on voit d'ordinaire n'est qu'une fine dissimulation pour attirer la confiance des autres.* Plusieurs refusèrent ; d'autres se retirèrent plus tard, quand le danger de l'entreprise leur apparut. Mais, sans parler de ces défections, quel fonds pouvait-on faire sur un corps improvisé, composé en grande partie de valets de ferme ? Avant qu'il eût dépassé Lusignan, on apprit que Saumur avait été occupé par les forces royales. La Rochefoucauld put accuser, à tort, de trahison l'officier qui commandait dans cette place ; surtout, il put accuser la fortune : *Il faudrait pouvoir répondre de sa fortune pour pouvoir répondre de ce que l'on fera.* Mais le hasard n'est pas la seule, ni même la principale cause de cet échec attendu.

Réduit à battre en retraite et à licencier ses

troupes, il correspondit plus activement que jamais, d'une part avec Mme de Longueville, enfermée dans la place de Stenay; de l'autre, avec la princesse de Condé, enfermée dans son château de Montrond. Mme de Longueville rivalisait avec lui d'énergie ; elle vendait sa vaisselle d'argent et ses pierreries pour subvenir aux frais de la guerre. D'un bout à l'autre de la France ils s'écrivaient des billets rapides, où respirent l'exaltation de la lutte et le mépris du danger. A cette société de la Fronde, où s'agitent les ambitions les plus vulgaires, ils donnent le rare et trop court spectacle de l'émulation dans le dévouement. Gagnée par cette contagion de l'intrépidité, la princesse de Condé quitta Montrond pour Bordeaux. Les ducs de Bouillon et de la Rochefoucauld allèrent à sa rencontre au delà de Mauriac. On se reposa huit jours à Turenne, où, dans les dîners, on portait la santé du prince de Condé, chapeau bas et l'épée nue, où l'on vidait allègrement par deux ou trois fois de grands gobelets à l'allemande. C'est par un chemin semé de fleurs qu'on entra dans Bordeaux. Une récente victoire venait de faire disparaître les dernières hésitations des Bordelais : rencontré par les ducs entre Clermont et Montclard, villages du Périgord, le chevalier de la Valette avait fui, laissant cent soixante de ses soldats sur le champ de

bataille, et le reste prisonnier, abandonnant même ses bagages, et sa cassette, où l'on trouva l'ordre d'arrêter les ducs et la princesse. Les ducs furent donc reçus dans Bordeaux, mais après la princesse, non sans difficulté et sans lenteurs.

L'irrésolution et l'inexpérience de la milice bourgeoise qu'ils commandaient n'étaient pas le péril le plus redoutable pour leur parti : comment l'unité peut-elle être établie entre les soldats, quand la discorde règne entre les chefs ? Le caractère du duc de Bouillon était indépendant à l'excès. Son orgueil n'admettait pas de partage ; il aimait mieux accuser celui de la Rochefoucauld que reconnaître le sien : *Si nous n'avions point d'orgueil, nous ne nous plaindrions pas de celui des autres.* Il ne lui pardonnait pas d'être plus populaire que lui et plus obéi. Plus souple, la Rochefoucauld mettait plus d'application à entretenir leurs amis de la bourgeoisie, dont il ranimait le zèle par des soupers et des « rafraîchissements ». De sa fenêtre, il portait, aux yeux de la foule, des toasts longuement applaudis. Le plus souvent, Bouillon se taisait : *On fait souvent vanité des passions, même les plus criminelles ; mais l'envie est une passion timide et honteuse que l'on n'ose jamais avouer.* Si *la plus véritable marque d'être né avec de grandes qualités, c'est d'être né sans envie,*

Bouillon était un homme fort médiocre. Son chagrin jaloux éclatait parfois malgré lui, et la Rochefoucauld s'en offensait.

Cependant la cour et l'armée royale s'étaient avancées jusqu'à Libourne. Inquiet, le Parlement de Bordeaux envoyait des députés à la reine ; mais la reine se refusait à négocier avant que les ducs eussent quitté la ville. Comme ceux-ci étaient contraints de parler contre des propositions d'accommodement qui ne leur eussent pas rendu les princes prisonniers, on les accusait de s'opposer à la paix par la considération de leur intérêt particulier. Ils offraient de partir, mais sans grande sincérité, et, sans sincérité aussi, on les suppliait de n'en rien faire. Les nouvelles qui leur arrivaient du dehors étaient tristes : tel jour, la Rochefoucauld apprenait que le maréchal de la Meilleraye avait fait démolir et raser son château de Verteuil ; mais il soutenait ce coup avec une constance digne de lui. « Il semblait, dit Lenet, en avoir de la joie pour inspirer de la fermeté aux Bordelais. On disait encore que ce qui lui en donnait une véritable, était de faire voir à la duchesse de Longueville, qui était toujours à Stenay, qu'il exposait tout pour son service. » Le siège de Bordeaux allait lui fournir l'occasion de montrer qu'il était capable d'un vrai dévouement. Il avait fallu fortifier le faubourg de Saint-Surin, que les bour-

geois s'étaient refusés à raser. Un amas de béton et d'immondices avait presque enterré la porte Digeaux; on tailla en forme de demi-lune le devant de cette hauteur, élevée d'environ six pieds; un parapet, composé de barriques pleines de terre, devait soutenir le premier choc de l'ennemi. Jamais Bordeaux n'eut un aspect plus animé: les dames de la ville portaient la terre aux fortifications dans de petits paniers, et la princesse de Condé leur donnait l'exemple. Aussi galants que braves, les ducs, qui traçaient et conduisaient les travaux, offraient aux dames des fruits et des confitures, et versaient du vin aux ouvriers. D'un groupe à l'autre courait le jeune duc d'Enghien, monté sur un petit cheval. C'était la riante préface d'une résistance héroïque.

Le 5 septembre au matin, toutes les troupes du maréchal de la Meilleraye commencèrent l'attaque. Aussitôt le beffroi sonne, les ducs montent à cheval. Bouillon se poste dans le cimetière; la Rochefoucauld défend les barricades qui commandent l'entrée du faubourg. Cinq ou six attaques successives sont repoussées; mais ce frêle obstacle est bientôt forcé. La Rochefoucauld se replie alors sur la demi-lune, où il se maintient. Pendant plus de douze jours, dit Ramsay, un amas d'ordures tint lieu de fortifications contre onze mille hommes de troupes

réglées. Les ducs couchaient sur la position, se battaient le jour, le soir recevaient la visite des dames. On admirait en eux de véritables héros de roman.

Mais le roman ne peut longtemps usurper la place de la réalité. Bordeaux était las d'une guerre qui l'épuisait ; son Parlement rouvrit les négociations, et la paix fut signée le 29 septembre. Elle permettait aux ducs de se retirer dans leurs maisons, après avoir donné leur parole qu'ils ne porteraient plus les armes contre le service du roi. La Rochefoucauld, qui n'obtenait aucun dédommagement pour Verteuil rasé, pouvait revenir en Poitou et toucher les revenus de son gouvernement, mais sans conserver le titre de gouverneur. Du moins sa bravoure lui conquit, au témoignage de Mme de Motteville, l'estime des deux partis. Il est vrai que *la parfaite valeur est de faire sans témoins ce qu'on serait capable de faire devant le monde.* Peut-être fallait-il à l'amour-propre de La Rochefoucauld un théâtre vaste et retentissant de ses exploits.

IV

Le 2 octobre, les ducs firent leurs visites d'adieu aux principaux magistrats de la ville ; mais, en se quittant, on se promettait bien de se

revoir. Le 3, ils partirent, escortés longtemps, non seulement par la noblesse qui avait servi leur cause, mais par vingt mille hommes du peuple de Bordeaux. Sur le conseil du maréchal de la Meilleraye, ils décidèrent la princesse de Condé à aller se jeter aux genoux de la reine pour implorer la délivrance des princes. Malgré leurs recommandations, la princesse ne put s'empêcher d'être un peu hautaine, et la reine demeura inflexible. Mais Mazarin retint les ducs à dîner, puis les entretint dans sa chambre ; après beaucoup d'éloges sur la belle résistance de Bordeaux, il les accompagna jusqu'au bout de son appartement avec force civilités. La Rochefoucauld pouvait croire tout oublié lorsque, le 4 octobre, avec Bouillon, il montait dans le carrosse de Mazarin et qu'à une observation du cardinal sur cette réunion imprévue d'ennemis la veille encore irréconciliables, il répondait : « Tout arrive en France ». Plus tard, il écrira : *On ne devrait s'étonner que de pouvoir encore s'étonner.*

S'il ne réussit pas à fléchir Mazarin, il réussit à le compromettre. Dans les entretiens qu'ils eurent, il est à croire, comme le dit Mme de Motteville, qu'ils ne parlèrent pas de bagatelles. Le futur moraliste de l'intérêt essaya de prendre par l'intérêt un ministre accessible à ces sortes de considérations pratiques : il lui représenta,

d'un côté, le danger que lui faisait courir l'insatiable ambition de ses alliés, les chefs de la Fronde parisienne ; de l'autre, la gloire qu'il aurait à rétablir Condé après l'avoir ruiné. Plusieurs contemporains signalent dans ces entrevues l'origine des premières défiances de Retz. Quoi qu'il en soit, la défaite de Bordeaux avait servi la gloire du vaincu et accru son influence. *Il n'y a point d'accident malheureux dont les habiles gens ne tirent quelque avantage.* Avant d'en faire l'observation, il en avait fourni la preuve. Retiré d'abord à Verteuil, il fut bientôt appelé à Paris par la Palatine, qui le tint caché dans son hôtel jusqu'au jour où une lettre royale lui permit de se montrer à la cour. Averti par elle du retour de la Rochefoucauld, et, par le bruit public, des conciliabules où se rapprochaient les deux Frondes, Mazarin désira voir seul à seul son plus dangereux adversaire ; la nuit, pour le faire entrer dans son appartement sans être vu, « il descendait seul et sans lumière dans la cour du Palais-Royal, et s'exposait ainsi à ce qu'on aurait pu entreprendre contre lui ». L'audace ne fut pas moindre, ce semble, du côté de la Rochefoucauld, car Mazarin n'était seul qu'en apparence. Cette fois encore, il échoua, mais son échec lui fut moins funeste qu'à Mazarin. Après cinq entrevues, il comprit que Mazarin n'avait qu'un but, pénétrer

ses secrets, qui étaient ceux du parti des princes et de la Fronde. Mazarin, dit Pascal, ne voulait pas être deviné, et la Rochefoucauld s'est souvenu peut-être de ce faible d'un si parfait diplomate, lorsqu'il a dit : *On aime à deviner les autres, mais on n'aime pas à être deviné.* Plus il lisait clairement dans l'esprit du cardinal, moins il lui donnait prise ; et puis *on n'est jamais si aisément trompé que quand on cherche à tromper les autres.*

Ç'a toujours été double plaisir de tromper un trompeur ; la Rochefoucauld eût savouré ce plaisir délicat, si son intérêt ne l'avait porté à se servir de Mazarin plutôt que des Frondeurs. « La voie des Frondeurs, dit Mme de Motteville, ne lui plaisait point, et celle de la cour lui eût été fort agréable. Il s'imaginait avec raison que, remettant la paix et l'union entre Monsieur le Prince et Monsieur le cardinal, il en pourrait recevoir une haute récompense. » Ses vagues prophéties et ses menaces déguisées n'ébranlèrent pas la sécurité ignorante de Mazarin, qui lui parut « presque toujours étonné, irrésolu, affectant de fausses vanités et se servant de petites finesses ». Lui-même n'avait guère le droit d'être sévère pour ces « petites finesses », qu'il ne dédaigna pas toujours. *Les plus habiles affectent toute leur vie de blâmer les finesses, pour s'en servir en quelque*

grande occasion et pour quelque grand intérêt. En cette occasion même, il ne les dédaigna pas ; mais, s'il en voulut à Mazarin d'avoir résisté aux habiletés de sa diplomatie, il s'en serait encore voulu davantage à lui-même de se laisser prendre à celles de Mazarin. *Il s'en faut bien que ceux qui s'attrapent à nos finesses ne nous paraissent aussi ridicules que nous nous le paraissons à nous-mêmes, quand les finesses des autres nous ont attrapés.* Diplomatie et menaces, tout fut inutile. En vain, il prévint Mazarin qu'il était perdu s'il lui laissait descendre l'escalier sans avoir rien conclu ; Mazarin, la lanterne à la main, le conduisit jusqu'en bas et lui dit adieu en riant. Mais, en sortant du Palais-Royal, la Rochefoucauld alla signer chez la Palatine, en vertu des pleins pouvoirs transmis par Condé sur une ardoise, le traité qui réunissait les deux Frondes. Peu après, Mazarin devait quitter furtivement Paris, et la reine, prisonnière dans le Palais-Royal, se voyait forcée de consentir à la délivrance des princes.

C'est la Rochefoucauld, accompagné de la Vrillière, secrétaire d'Etat, et de Comminges, capitaine des gardes, qui fut chargé d'aller ouvrir aux princes les portes de la citadelle du Havre : Mazarin lui-même les avait devancés. A quelques lieues du Havre, la Rochefoucauld rencontra ce joyeux cortège des princes, le

jour même de leur départ, 13 février 1651, treize mois après leur emprisonnement. Le 17, Condé fit son entrée dans Paris « comme un homme qui était plus en état de faire grâce que de la demander ».

Mais Condé, grand capitaine, n'était pas grand politique, et la Rochefoucauld lui-même, avec toute sa philosophie et toute son expérience, fut dupe, aussi bien que Condé, des belles promesses de la cour : *Il est plus aisé d'être sage pour les autres que de l'être pour soi-même.* Au fond de son exil, d'ailleurs, Mazarin gouvernait l'esprit de la reine, et s'appliquait à diviser ses ennemis en leur inspirant une mutuelle défiance. Le mariage du prince de Conti avec Mlle de Chevreuse était une des clauses essentielles du traité qui avait uni les deux Frondes. Ce mariage fut rompu. La Rochefoucauld, qui gardait rancune à Mme de Chevreuse de son ingratitude, put n'être pas étranger à cette rupture ; mais il y avait longtemps, selon l'impartial Montglat, que Condé en cherchait l'occasion. Pour Mme de Longueville, revenue de Stenay, nous savons, par le témoignage des mémoires contemporains, par des lettres de Mazarin et de Mlle de Scudéry, qu'elle y avait une aversion étrange et y faisait le plus grand obstacle dans l'esprit du prince de Conti, son frère, docile à son influence. Exaspérés, Mme de Chevreuse,

Retz et la Palatine renouèrent leur alliance avec la cour ; le vide se fit autour de Condé, tantôt maladroitement hautain, tantôt risiblement effaré. Ce grand capitaine, qui tremblait au bruit de quelques cavaliers passant sous sa fenêtre, crut se dérober à une arrestation nouvelle en s'évadant de Paris, dans la nuit du 5 au 6 juillet 1651, et en se réfugiant dans son château de Saint-Maur, où la Rochefoucauld le rejoignit.

A Saint-Maur, si l'on se préparait à la guerre civile, c'était gaiement. « Tous les divertissements même s'y rencontrèrent pour servir à la politique. » Les bals, les comédies, le jeu, la chasse, la bonne chère y attiraient une société brillante. Mais la Rochefoucauld désirait le maintien de la paix et s'efforçait de le faire désirer à Mme de Longueville. Son inclination, observe Retz, était toujours portée à la négociation. Mais, selon Mme de Nemours, le long temps que Mme de Longueville avait été sans le voir l'avait fort décrédité auprès d'elle, et Montglat affirme que, plus que personne, elle poussait Condé à la guerre. Bientôt découragé, la Rochefoucauld suivit à contre-cœur une politique qui n'était pas la sienne. Sa résolution prise, il la soutint avec fermeté. C'est lui qui écrivit la minute du plein pouvoir remis à Lenet pour traiter avec l'Espagne, et sa signature figure au bas

de cet acte décisif, à côté de celle de Mme de Longueville et de Condé. Celui-ci, longtemps aussi indécis que la Rochefoucauld, ne céda qu'à leurs instances répétées, et ne leur épargna pas les reproches, les injures même, dans ce conseil tenu à Montrond, où, dit Mme de Motteville, ce fut une femme qui opina pour la guerre et l'emporta sur le plus grand capitaine.

V

Dès son arrivée en Guyenne, la Rochefoucauld, qui se retrouvait sur le théâtre de ses anciens exploits, sans oublier qu'il était le diplomate du parti, s'était souvenu avant tout qu'il avait été un vaillant soldat. Soldat, il assiège en vain Cognac, se bat à Tonnay-Charente ; diplomate, il entre en pourparlers avec le Parlement de Bordeaux, que le retour de Mazarin avait rejeté du côté des princes, comme le Parlement de Paris. Jusqu'au bout il mène de front ces deux rôles : s'il prend part à la victoire de Miradoux, il est plus utile encore à Condé lorsque ses exhortations habiles font tomber les barricades élevées par les bourgeois d'Agen. Cette conduite active, et, il faut bien le reconnaître, dévouée, a d'autant plus droit aux éloges que depuis quelque temps déjà, le charme qui rete-

nait la Rochefoucauld dans les rangs de la Fronde s'était brisé. Pendant son voyage de Berry en Guyenne, Mme de Longueville avait trop oublié que *le plus grand miracle de l'amour, c'est de guérir de la coquetterie.* Sa courte intrigue avec le duc de Nemours avait, suivant l'expression de son avocat même, V. Cousin, mérité jusqu'à la calomnie. De son côté, ambitieux autant qu'épris, trop confiant en son mérite, la Rochefoucauld avait trouvé jusque-là tout simple qu'elle lui sacrifiât le duc de Longueville ; jamais encore il ne s'était avisé de soupçonner que lui-même un jour pût être sacrifié à quelque autre : *On se décrie beaucoup plus près de nous par les moindres infidélités qu'on nous fait que par les plus grandes qu'on fait aux autres.* Aucune hypocrisie n'eût réussi à lui voiler la vérité, car *il n'y a point de déguisement qui puisse longtemps cacher l'amour où il est, ni le feindre où il n'est pas.* Mais nous appartient-il d'entrer, plus hardis que la Rochefoucauld, « dans le particulier de beaucoup de choses qui ne se peuvent écrire » ? Il ne pratiquait pas encore la philosophie des *Maximes* : *Les infidélités devraient éteindre l'amour, et il ne faudrait point être jaloux quand on a sujet de l'être : il n'y a que les personnes qui évitent de donner de la jalousie qui soient dignes qu'on en ait pour elles.* Quand Bussy parle de sa « rage » et Mme de

Motteville de ses « angoisses », ils n'inventent rien, sans doute. Plus tard, il réduira en axiomes généraux ses souvenirs et ses rancunes personnelles; plus tard il excusera toutes les faiblesses et toutes les trahisons par une sorte de fatalité de notre nature. *La durée de nos passions ne dépend pas plus de nous que la durée de notre vie. — La persévérance n'est digne ni de blâme ni d'éloge, parce qu'elle n'est que la durée des goûts et des sentiments, qu'on ne s'ôte et qu'on ne se donne point.* Ce sont là de ces préceptes qu'on dément chaque jour dans la pratique. Les systèmes sont peu de chose au regard de celui qui souffre ou qui s'irrite; un cri échappe, sans qu'on y songe, et le système est oublié : *La philosophie triomphe aisément des maux passés et des maux à venir, mais les maux présents triomphent d'elle.*

Désormais, rien ne pourra les rassembler : *Il est impossible d'aimer une seconde fois ce qu'on a véritablement cessé d'aimer.* Lorsque Condé forma le projet de revenir à Paris et s'ouvrit de ses intentions à ses conseillers ordinaires, la Rochefoucauld en exposa les avantages et les inconvénients sans conclure, et demanda seulement la faveur de le suivre ; Mme de Longueville appuya cette idée téméraire avec la plus grande vivacité. Tous deux étaient las de vivre à côté l'un de l'autre, alors que tout les séparait.

Il y avait près de cent vingt lieues à faire à cheval ; aussi Condé ne voulut-il prendre avec lui que sept hommes sûrs : la Rochefoucauld et son jeune fils Marcillac, son capitaine des gardes, Bercenay, et l'indispensable Gourville, en étaient. Le jour des Rameaux, 24 mars 1652, à midi, commença cette étonnante chevauchée dont le point de départ est Agen et dont le terme est Bléneau. On passa d'abord près de Cahusac, terre de la Rochefoucauld, mais on ne put s'y arrêter, parce que des cavaliers des troupes royales y étaient entrés. A une métairie voisine, des officiers de la Rochefoucauld rejoignirent les voyageurs, apportant quelques œufs, du fromage et du vin. Le sévère incognito qu'ils faisaient observer autour d'eux les exposait parfois à de singulières aventures. Ils ne se fussent point, à coup sûr, arrêtés quelques heures chez le gentilhomme périgourdin Bassiniac, s'ils avaient pu prévoir ses indiscrètes médisances, qui mettaient au supplice et la Rochefoucauld et Condé. Mais ils prenaient le parti de rire, et à leur départ, le lendemain, ils riaient encore. Tel jour, la Rochefoucauld ressentait sa première atteinte de goutte, et le fidèle Gourville, pour le soulager, devait lui faire « un gros bas qui se boutonnait par les côtés ». Tel autre jour, le jeune Marcillac, presque à jeun, à demi assoupi, semblait perdre connaissance à cheval, ou tom-

bait dans un marais et manquait de s'y noyer ; il fallait allumer un grand feu et attendre qu'il s'y fût séché. Condé jouait assez mal le rôle de domestique : c'était le plus médiocre maréchal ferrant qui se puisse voir, et le moins adroit des cuisiniers : s'il osait entreprendre la difficile opération de retourner une omelette, il la jetait du premier coup dans le feu. Gourville le grondait fort de sa gaucherie, et l'hôtelier s'étonnait qu'un valet de si belle apparence s'entendît si mal à seller et à brider un cheval. Et que d'alertes, nullement imaginaires ! Ici le prince était reconnu ; là, il n'échappait que par hasard à la poursuite de vingt cavaliers d'élite. Marcillac marchait à cent pas devant lui, la Rochefoucauld à cent pas derrière. Parfois on se perdait de vue, et Condé, que ses amis croyaient pris, était retrouvé occupé à pleurer la mort de la Rochefoucauld.

Enfin il rencontra les avant-postes de l'armée commandée par Beaufort et Nemours, et débuta par un coup de théâtre en surprenant et enlevant, près de Bléneau, les quartiers du maréchal d'Hocquincourt. Au premier rang combattaient la Rochefoucauld et son fils Marcillac, qui ce jour-là n'avait plus besoin d'être soutenu par Gourville, et tuait de deux coups d'épée un officier ennemi. Mais Condé ne sut pas profiter de sa victoire ; peu de jours après, escorté des

mêmes compagnons de sa fortune, il arrivait à Paris, pour s'y perdre dans « cet abîme de négociations dont on n'a jamais vu le fond », où la Rochefoucauld le suivit comme il l'avait suivi sur le champ de bataille. Quelles humiliantes leçons tous deux eussent trouvées dans la lecture de la correspondance de Mazarin ! Il les appelle : les incrédules, les embarrassés, les incertains. La Rochefoucauld, en particulier, recevait ce nom, sans doute ironique, si l'on songe à ses hésitations antérieures : le Rocher ! S'il ne demandait pas, on demandait pour lui le gouvernement de la Saintonge et de l'Angoumois, que Mazarin, d'ailleurs, refusait. Ainsi, au lendemain des actions héroïques, on voit toujours reparaître les mêmes prétentions égoïstes ; à travers tout, le même but est poursuivi, avec une persistance qui prouve l'énergie, sinon du caractère, du moins des ambitions : *Un habile homme doit régler le rang de ses intérêts et les conduire chacun dans son ordre.* La Rochefoucauld, qui se croyait un habile homme, était ambitieux avec méthode.

Le 2 juillet 1652, toutes ces petitesses s'évanouirent. Serré de près par les troupes royales, Condé était acculé à la porte Saint-Antoine, qui ne s'ouvrait pas pour protéger sa retraite. Averti par Flamarens, la Rochefoucauld y court. A peine arrivé, Flamarens tombe mort ; la

Rochefoucauld lui-même a un cheval tué sous lui. Il charge alors, avec Marcillac, Beaufort et Nemours, les mousquetaires qui occupaient la barricade élevée en travers de la rue de Charenton, et il l'enlève. Mais les régiments du Plessis-Praslin et de Douglas avaient pénétré dans les maisons, d'où ils dominaient « depuis les pieds jusques à la tête » les quatre téméraires. C'est à cette barricade que la Rochefoucauld reçut un coup de mousquet dont il resta marqué pour le reste de ses jours. La balle, entrée par le coin de l'œil gauche, sortit un peu au-dessous de l'autre. Aveuglé par le sang qu'il perdait en abondance, le blessé fût tombé aux mains de l'ennemi, si son fils ne l'avait soutenu et ramené, grâce à la charge fougueuse que fit Condé pour sauver ses amis. Mlle de Montpensier a dit quel affreux spectacle s'offrit à elle lorsqu'elle le rencontra dans la rue de la Tixeranderie : « Son fils le tenait par la main, et Gourville par l'autre, car il ne voyait goutte. Il était à cheval, et avait un pourpoint blanc aussi bien que ceux qui le menaient, qui étaient tout couverts de sang comme le sien. Ils se fondaient en larmes ; car, à le voir en cet état, je n'eusse jamais cru qu'il en eût pu échapper. Je m'arrêtai pour parler à lui, mais il ne me répondit pas ; c'était tout ce qu'il pouvait faire que d'entendre. » Mlle de Montpensier se trompe : la Rochefou-

cauld pouvait parler encore; sa seule pensée, il le dit plus tard à Mme de Motteville, fut de faire pitié au peuple par l'horreur de sa blessure, et de l'exhorter à courir au secours de Condé. Il trouva des accents éloquents pour haranguer les bourgeois qui gardaient la porte Saint-Antoine, et Gourville peut, sans trop d'invraisemblance, attribuer le salut de Condé au dévouement de la Rochefoucauld aussi bien qu'à l'audace de Mademoiselle.

En le réduisant quelque temps à l'inaction, cette blessure marqua dans sa vie le terme des folies guerrières ou ambitieuses. Elle lui fit sentir, pour parler comme la bonne Mme de Motteville, que l'aveuglement de l'âme est pire que celui des yeux, ou, pour parler comme les *Maximes*, que *la sagesse est à l'âme ce que la santé est pour le corps*. La sagesse de la Rochefoucauld s'affermit à mesure que sa santé se releva; mais c'est peu à peu que s'accomplit cette révolution morale. Privé de ses meilleurs conseillers, livré à l'influence toute belliqueuse de Mme de Longueville, Condé gagna la Flandre. Faut-il en vouloir à la Rochefoucauld de ne l'y avoir pas suivi? Mais il n'avait jamais incliné que contraint vers les résolutions violentes. Si c'est une défection, il faut avouer qu'elle est assez justifiée par la gravité de la décision devant laquelle Condé n'avait pas reculé. *Il y a*

une inconstance qui vient de la légèreté de l'esprit ou de sa faiblesse, qui lui fait recevoir toutes les opinions d'autrui, et il y en a une qui est excusable, qui vient du dégoût des choses. Son inconstance, à lui, participait des deux à la fois : toujours il avait été faible de caractère ; mais à cette faiblesse naturelle s'ajoutait maintenant une lassitude insurmontable. « Il est impossible, disait-il plus tard, qu'un homme qui a tâté de la guerre civile comme moi veuille s'y remettre. »

Trahison, mot commode, et dont à toutes les époques de crise on fait un étrange abus. Il ne manquait pas de gens à Bordeaux, dans les cours rivales où régnaient Mme de Longueville et Conti, pour jeter de loin cet outrage au blessé. « L'état où je suis, écrivait-il, est assez embarrassant : je cours fortune d'être mis à la Bastille, si je demeure à Paris, et d'être aveugle, si j'en pars. Avec tout cela, je ferai mon devoir jusqu'au bout. » Loin de renier son parti, en effet, il avait accepté fièrement la solidarité de ses revers, et refusé l'amnistie. Aussi la déclaration royale du 13 novembre 1652, après avoir constaté qu'il a rejeté avec mépris et obstination les effets de la clémence royale, le comprend-elle au nombre des criminels de lèse-majesté, perturbateurs du repos public. Enfin, grâce à l'intervention de Valot, médecin du roi,

il obtient de se faire transporter à Bagneux, pour éviter une arrestation imminente. De là il gagne Damvilliers, dont son beau-frère est gouverneur, et il y passe une partie de l'année 1653. Mal rétabli encore, sur les conseils de ses parents et de ses amis, il envoie Gourville à Bruxelles pour prier Condé de le délier de ses engagements, et Condé y consent, mais en louant fort la netteté et la beauté de son procédé, et en lui gardant toute sa confiance. Ce même et infatigable Gourville, de retour à Paris, arrache à Mazarin et à le Tellier un passeport qui permet à son maître d'aller goûter dans ses terres de l'Angoumois un repos trop mérité. La Rochefoucauld ne devait reparaître à la cour qu'en 1659, après une longue retraite, d'où il sortait transfiguré.

CHAPITRE III

LA ROCHEFOUCAULD HISTORIEN ; LES « MÉMOIRES ».

I

Cette première partie de sa vie, la Rochefoucauld s'en est fait lui-même l'historien. Mais est-ce bien d'histoire qu'on peut parler ici ? Il n'a écrit que des mémoires, et, si l'on en croit Chateaubriand, c'est aux mémoires seuls qu'est propre le génie du Français :

> Il réfléchit peu sur l'ensemble des objets, mais il observe curieusement les détails, et son coup d'œil est prompt, sûr et délié. Il faut toujours qu'il soit en scène et il ne peut consentir, même comme historien, à disparaître tout à fait. Les Mémoires lui laissent toute liberté de se livrer à son génie. Là, sans quitter le théâtre, il rapporte ses observations, toujours fines et quelquefois profondes. Il aime à dire : J'étais là... Le roi me dit... Je conseillai, je prévis le bien et le mal. Son amour-propre se satisfait ainsi. De plus, dans ce genre d'histoire, il n'est pas obligé de renoncer à ses passions, dont il se détache avec peine.

Cette périlleuse envie d'occuper de soi la postérité, après les contemporains, la Rochefoucauld en fut tourmenté surtout aux heures fiévreuses de la jeunesse. On peut distinguer deux parties assez nettes dans ses écrits histo-

riques. L'une nous le montre âprement intéressé au succès de ses espérances ambitieuses, naïvement irrité de les voir déçues. Dans l'autre, le plaidoyer personnel prend l'allure plus grave de l'histoire, sans jamais cesser, au fond, d'être un plaidoyer.

C'est à la première manière, à celle où le moi s'épanouit librement, que se rattache l'*Apologie du prince de Marcillac*, le plus ancien écrit connu de la Rochefoucauld, encore tout chaud des premières luttes civiles, si l'on admet qu'il a été composé peu après la déclaration du Parlement contre Mazarin (février 1649). A entendre cet avocat de sa propre cause, tous les torts sont du côté de Mazarin ; pour lui, il n'a été coupable que de crédulité ingénue. L'illusion est naturelle : *Nous n'avons pas le courage de dire, en général, que nous n'avons point de défauts et que nos ennemis n'ont point de bonnes qualités ; mais, en détail, nous ne sommes pas trop éloignés de le croire.* L'habileté même avec laquelle sont groupées les circonstances de la cause nous avertit de nous tenir sur nos gardes. Si l'auteur insiste avec complaisance sur certains points, où il est à son aise, sur certains autres il glisse avec une prudente discrétion, comme s'il espérait être seul à les connaître : *Nous oublions aisément nos fautes, lorsqu'elles ne sont sues que de nous.* Ces lu-

mières dont il parle, « que l'intérêt fait trouver même aux plus stupides », au lieu de l'éclairer, l'ont aveuglé. Dès le début, il ne fait pas difficulté d'avouer que, si Mazarin lui eût voulu du bien, il ne l'eût pas regardé comme un ennemi public. « Mais fallait-il que je me sacrifiasse pour lui parce qu'il n'y avait rien à quoi il n'eût été capable de me sacrifier ?... Il m'a frustré de la récompense due à mes services. » Relisons ici les *Maximes*, et ces colères intéressées n'auront plus de secret pour nous : *La haine pour les favoris n'est autre chose que l'amour de la faveur ; le dépit de ne pas la posséder se console et s'adoucit par le mépris que l'on témoigne de ceux qui la possèdent, et nous leur refusons nos hommages, ne pouvant pas leur ôter ce qui leur attire ceux de tout le monde.* Cela se découvre et se définit quand la défaite est consommée ; mais l'auteur de l'*Apologie* n'a pas perdu tout espoir d'arracher sa victoire au vainqueur ; aussi de quel ton il venge les blessures faites à son amour-propre ! « Dans la profusion la plus générale que l'on ait jamais vue, on me refusa jusqu'à un tabouret, qui n'eût rien coûté, si ce n'est que rien ne coûte tant que de faire justice à un homme à qui on veut donner sujet de faillir. »

L'orgueil déçu égare ici jusqu'à la finesse naturelle de Marcillac. Outre le léger ridicule

qui s'attache à certaines récriminations vaines, il ne sent pas que par la colère, qu'il a définie *la fureur de l'orgueil*, il donne contre lui des armes à son habile adversaire. Mazarin avait cette modération où la Rochefoucauld ne verra que *la langueur et la paresse de l'âme, comme l'ambition et l'activité en est l'ardeur. — On a fait une vertu de la modération pour borner l'ambition des grands hommes, et pour consoler les gens médiocres de leur peu de fortune et de leur peu de mérite.* On ne peut plus spirituellement faire fi d'une qualité dont on sent l'absence. Jamais il ne sut garder la mesure, ni quand il se laissa duper par les caresses de Mazarin, ni quand il s'indigna d'avoir été dupe. Mais qu'importaient au favori tout-puissant ces impuissants orages ? Mazarin n'avait plus à craindre de disgrâce ; pourquoi aurait-il tenu ses promesses d'autrefois ? Ce n'est pas la reine qui les lui eût rappelées : elle-même ne se souvenait pas des siennes.

L'*Apologie* tout entière est comme emportée d'un souffle de passion éloquente. Ce pamphlétaire de trente-six ans, au style déjà si ferme, à la raillerie si incisive, semblait destiné par le tour de son esprit, par la hauteur de ses prétentions aristocratiques, à être le Saint-Simon de la Fronde. Il y a une certaine grandeur, encore qu'un peu tendue, dans cette fierté qui

s'étale et s'impose; mais elle se double ici parfois d'une vanité presque enfantine. Quelle comédie plus gaie que celle qu'il nous donne à ses dépens, lorsqu'il énumère sur un ton mi-plaintif, mi-courroucé, les tromperies dont il a été dupe, lui si fin ? S'il ne voulait pas être trompé, pourquoi s'obstinait-il à se tromper lui-même tout d'abord ? *On ne peut se consoler d'être trompé par ses ennemis et trahi par ses amis, et l'on est souvent satisfait de l'être par soi-même.* N'est-ce pas lui qui veut se tromper quand, « à demi persuadé par le propre mérite de ses actions », c'est lui qui l'avoue, il l'est tout à fait par les assurances banales que lui prodigue Anne d'Autriche, soufflée par Mazarin? A-t-il pu croire qu'elle cessât de s'intéresser aux succès des armées dès qu'il n'y servait plus, et de lire les gazettes, dès qu'elle n'avait plus rien à craindre pour lui ?

Je lui paraissais au-dessus de tout ce qu'il y avait de charges, et de dignités, et on eût dit qu'elle ne souhaitait une extraordinaire puissance que pour m'élever à d'extraordinaires grandeurs... Elle disait à ceux qui gouvernaient qu'il n'y avait rien dont je ne pusse être. Mon zèle et ma générosité étaient les modèles qu'elle leur proposait, et voulant que le cardinal et moi fissions amitié, elle voulut encore que j'en fisse les lois et qu'il s'y soumît, comme à une épreuve infaillible de la pureté de ses intentions.

Mais voici que le ton s'élève : en face du

parvenu Mazarin, dont la France vient à peine d'apprendre le nom, se dresse le prince de Marcillac, appuyé sur son antique noblesse et sur les alliances royales de sa famille. Quelle hauteur de mépris alors ! L'*Apologie* n'est pas seulement une de ces protestations par lesquelles une âme excessive se soulage d'une haine longuement accumulée, c'est un cri de révolte des grands seigneurs contre les favoris. Courbés sous la main de Richelieu, les grands font effort pour se redresser jusqu'à ce qu'un croc-en-jambe à l'italienne les abatte pour jamais. Très sincèrement ils peuvent se croire opprimés, et prendre une attitude de héros méconnus. Alors comme toujours, le rôle de victime avait son orgueilleuse douceur : *Ceux qui croient avoir du mérite se font un honneur d'être malheureux, pour persuader aux autres et à eux-mêmes qu'ils sont dignes d'être en butte à la fortune.*

II

Mais l'*Apologie* n'est-elle qu'un de ces pamphlets de jeunesse, facilement oubliés ou reniés dans l'âge mûr ? N'y faut-il pas voir, au contraire, comme la préface d'une œuvre plus considérable, où le « moi » s'épanouit ? Dans les

Mémoires comme dans l'*Apologie*, la Rochefoucauld n'est-il pas toujours appliqué à mettre en lumière ses mérites, à rejeter dans l'ombre ses défauts? Nous le savons par les *Maximes*, *ce qui fait voir que les hommes connaissent mieux leurs fautes qu'on ne le pense, c'est qu'ils n'ont jamais tort quand on les entend parler de leur conduite : le même amour-propre qui les aveugle d'ordinaire les éclaire alors, et leur donne des vues si justes qu'il leur fait supprimer ou déguiser les moindres choses qui peuvent être condamnées.* Les *Mémoires*, semble-t-il, eussent suffi à nous l'apprendre. A deux reprises, il nous en prévient: il ne prétend pas écrire l'histoire, mais rapporter seulement ce qui le regarde ou ce dont il a été témoin. Dès qu'on envisage tout par rapport à sa conduite, comment résister à la tentation de peindre sa conduite des couleurs les plus favorables? *On n'aurait guère de plaisir si on ne se flattait jamais.*

Et pourtant ici il se flatte rarement. Tout jeune encore, il prenait une part brillante à la victoire d'Avein : « Plusieurs jeunes gens de qualité étaient volontaires dans cette occasion, dit-il; j'étais du nombre. » On a plaisir à rencontrer cette réserve modeste chez celui qui niera la modestie sincère. Sa conduite sous les murs de Mardick, d'où il fut rapporté à Paris sur un brancard, se laisse à peine deviner en cette

ligne brève : « J'y reçus trois coups de mousquet, et je revins ensuite à Paris ». Le récit des batailles du faubourg Saint-Surin à Bordeaux ou du faubourg Saint-Antoine à Paris est sobre jusqu'à la sécheresse. La chevauchée d'Agen à Bléneau, c'était, sans qu'il y mît du sien, une page toute faite de roman autant que d'histoire ; mais, pour en connaître tous les piquants épisodes, il faut lire Gourville. Le père, il est vrai, ne nous laisse pas ignorer les belles actions de son fils ; mais le soldat oublie les siennes.

Il est vrai qu'il envisage tout à un point de vue personnel ; mais l'essence même des *Mémoires* est d'être une histoire personnelle, et leur interdire la passion, ce serait leur défendre de vivre. Combien de mémoires désintéressés compte la littérature française? La Fare souhaitait qu'il y eût en chaque siècle quelques-uns de ces observateurs impartiaux ; mais ce souhait ressemble fort à un regret, car il ne donnait guère l'exemple de la sérénité, cet ennemi de Louvois, critique amer d'un régime qui s'était privé sans peine de ses services. Pour ne prendre que les mémorialistes de la Fronde, si la Châtre nous a transmis ses confidences sur une période d'ailleurs restreinte, c'est que, « créature de la reine », comme la Rochefoucauld, et, comme lui, trahi par elle, il veut nous faire sentir la profondeur de sa décep-

tion en nous révélant la hauteur de ses espérances. Au moins n'essaye-t-il de réhabiliter que la prudence politique des Importants; Montrésor ne craint pas de justifier jusqu'à leurs projets criminels. Chacun est « à quelqu'un » ou à quelque parti. Gourville, « qui était au duc de la Rochefoucauld », parle beaucoup de son maître et beaucoup de lui-même ; la Porte est valet de chambre de la reine; Lenet, intendant de Condé; Omer Talon et Gui Patin sont les organes, l'un des Parlementaires, l'autre des bourgeois frondeurs. Mettons à part, si l'on veut, pour leur calme équité, les Mémoires de Lefèvre d'Ormesson et de Montglat; encore est-il bien sûr qu'ils ne subissent jamais l'influence des préjugés de la magistrature ou de l'aristocratie?

Galamment, Marmontel fait exception pour les femmes: elles seules sauraient s'attacher à un objet qui n'est pas elles, mais qui devient tout pour elles dans le moment où elles écrivent. Mais, elle-même, la bonne et loyale Mme de Motteville, toute dévouée à la reine, écrit souvent un plaidoyer plus qu'une histoire. Au contraire, c'est un réquisitoire passionné contre Mme de Longueville et la Rochefoucauld que nous a laissé la fille de M. de Longueville, Mme de Nemours. Pour Mlle de Montpensier, elle est incapable de se passionner pour personne, hor-

mis pour elle-même et Lauzun. Passions viriles et passions féminines se valent, celles-ci peut-être un peu plus généreuses, toutes également suspectes à qui poursuit la vérité historique, mais, aussi bien que sources d'erreur, sources de vie. Au reste, si tous ces mémoires doivent être lus avec précaution, tous témoignent d'une confiance, presque naïve chez les moins naïfs, dans la justice de la postérité. Et certes, pour beaucoup, cette confiance a été trompée; mais elle honore ceux mêmes qu'elle a déçus : *C'est être véritablement honnête homme que de vouloir être toujours exposé à la vue des honnêtes gens.*

Il semble donc que la Rochefoucauld n'ait pas eu tort, au sein du silencieux oubli auquel on le condamnait, de prendre cette revanche, qui en valait une autre : *Il n'y a que ceux qui sont méprisables qui craignent d'être méprisés.* Pourquoi l'aurait-il craint? il était de ceux que l'on blâme, non de ceux que l'on méprise. D'ailleurs, il savait que *nous gagnerions plus de nous laisser voir tels que nous sommes que d'essayer de passer pour ce que nous ne sommes pas*, et son intérêt même lui commandait d'être sincère. On pense bien que cette sincérité n'est pas celle d'Alceste. Il y a un art de ne pas tout dire en laissant tout deviner, et d'être incomplet sans être faux. La Rochefoucauld ne dit pas tout, et, en plus d'une occasion, il ne dit même pas tout ce qu'il

devrait dire. Lisez le récit d'une émeute populaire à Bordeaux : l'historien avoue discrètement que les ducs « ne furent pas fâchés qu'on eût besoin d'eux en cette rencontre », mais qu'ils se firent longtemps prier, soit par crainte de paraître avoir causé la sédition, s'ils l'apaisaient trop aisément, soit plutôt parce qu'il ne leur déplaisait pas d'abandonner longtemps le Parlement à ses frayeurs ; puis, quand ils virent le moment venu d'intervenir avec utilité, ils sont accourus à l'instant précis où la foule se disposait à incendier le Palais, ont apaisé l'orage, et obtenu du Parlement tous les arrêts qu'ils ont voulu. Mais plus qu'eux encore, la princesse de Condé avait contribué à désarmer les séditieux. D'où vient que la Rochefoucauld oublie de le dire? *C'est se donner part aux belles actions que de les louer de bon cœur.* Trop rarement les *Mémoires* mettent en pratique cette maxime.

Si pourtant il ne loue pas toujours assez les autres, il ne se loue pas lui-même autant qu'on le croirait, et même, çà et là, il se montre à nous sous un jour assez peu favorable, soit involontairement, soit par ce calcul adroit qui nous fait avouer nos défauts *pour réparer par notre sincérité le tort qu'ils nous font dans l'esprit des autres.* Mais n'y cherchons pas tant de calcul, en vérité, et voyons-y moins un auteur qui compose qu'un gentilhomme qui expose, toujours avec rapidité,

souvent avec froideur, et qui a horreur de la banalité, soit dans le développement des faits, qu'il suffit de marquer en passant d'un trait précis, soit dans l'expression des sentiments, qu'on gâte en y appuyant. Voici l'oraison funèbre, tout attique, d'un frère:

Ils laissèrent le chevalier de la Rochefoucauld à l'extrémité, et il mourut le même jour qu'ils partirent de Montrond. Il fut regretté, avec quelque justice, de ceux qui le connaissaient; car, outre qu'il avait toutes les qualités nécessaires à un homme de sa condition, il se trouvera peu de personnes de son âge qui aient donné autant de preuves que lui de conduite, de fidélité et de désintéressement dans des rencontres aussi importantes et aussi hasardeuses que celles où il s'est trouvé.

Sur un seul point on peut dire, non pas qu'il essaye de nous tromper, mais qu'il se trompe tout le premier: il s'est cru un grand politique. *Nous nous faisons souvent honneur*, dit-il, *des défauts opposés à ceux que nous avons: quand nous sommes faibles, nous nous vantons d'être opiniâtres.* Dans les *Mémoires* aussi la Rochefoucauld se fait honneur des qualités qu'il n'a pas, et veut paraître fin diplomate quand il est dupe, résolu quand il met lui-même en lumière sa perpétuelle irrésolution. Sans doute il avait certaines des qualités qui font le diplomate; mais il laissait trop voir qu'il le savait, et *c'est une grande habileté que de savoir cacher son habileté.* Il manquait de

ces principes clairs et suivis, qui, à défaut de règles morales, sont la lumière et le soutien des politiques; il en manquait si bien qu'il n'en sentait même pas l'absence. Jamais il n'éprouva le besoin de se tracer un plan et de le suivre. Pour son malheur, dit-il, il est l'ami des Importants, « sans approuver leur conduite ». Il les méprise et il les suit, non par scrupule de fidélité chevaleresque, mais par fausse honte : « Je voulais éviter la critique des Importants ». Plus tard, ami de la paix, il est réduit à préparer la guerre, et il s'écrie : « Tous ont éprouvé à la fin que personne n'a bien connu ses véritables intérêts ». C'est ainsi que, toujours et partout, il voit nettement le bien, et n'a pas la force ou le droit de s'y attacher.

III

En certaines circonstances, où la politique et la morale se confondent, cette inconsistance de sentiments blesse notre délicatesse moderne. Manque-t-il de sens moral ? L'assassinat politique lui répugne, et lorsque, sous les murs de Corbie, la vie de Richelieu est menacée, le silence que les conjurés gardent vis-à-vis de Marcillac, peu suspect de sympathie pour le cardinal, est un hommage rendu à son carac-

tère. Une telle entreprise pourtant l'étonne plutôt qu'elle ne l'indigne : ce qui le frappe, c'est que Richelieu ait été assez imprudent pour se livrer à ses ennemis, et ses ennemis assez maladroits pour l'épargner. A Bordeaux, lui-même, en représailles de l'exécution d'un officier frondeur par la cour, juge nécessaire de faire pendre un officier du roi, Canolles, fait prisonnier dans l'île de Saint-Georges, et ne peut s'empêcher de plaindre « ce pauvre gentilhomme, qui n'avait d'autre crime que son malheur », mais conclut, avec une sécheresse cruelle : « Cette action étonna la cour, et redonna une nouvelle valeur aux Bordelais ». En traçant son portrait, il a soin de nous en prévenir : « Je suis peu sensible à la pitié ». Peu ami des violences, malgré tout, en particulier de celles qui partent d'en bas, il flétrit la faction démagogique de l'Ormée, qui tyrannisa longtemps Bordeaux; mais il n'est pas loin d'excuser le massacre de l'hôtel de ville de Paris, cette dernière convulsion de la Fronde expirante.

Il s'en faut bien que nous connaissions tout ce que nos passions nous font faire. On le voit dans le récit de cette séance du Parlement (21 juillet 1651), où Retz osa braver Condé en face, pendant que leurs partisans, dans la grande salle du Palais, se mesuraient du regard, et n'attendaient qu'un signal pour mettre l'épée

à la main. Cédant aux adjurations du premier président, la Rochefoucauld sortit pour faire retirer ses amis, et Retz, par une forfanterie assez déplacée chez un prêtre, suivit son exemple. Avec sa fatuité ordinaire, celui-ci avait cru que sa seule présence apaiserait tout; l'effet de son apparition fut tout opposé; en un moment toutes les épées sortirent du fourreau. Ce résultat inattendu effraya le général improvisé; il voulut rentrer par le parquet des huissiers: c'était là que l'attendait son ennemi.

Je me sentis le cou pris entre les deux battants de la porte, que M. de la Rochefoucauld avait fermée sur moi, en criant à messieurs de Coligny et de Ricousse de me tuer. Le premier se contenta de ne le pas croire; le second lui dit qu'il n'en avait point d'ordre de monsieur le Prince.

Choisy, à qui Retz a conté cette aventure au conclave, en admettant le fond du récit, observe que le coadjuteur exagérait souvent ce qu'il racontait. Il convient de n'accepter sans réserve ni le récit de Retz, encore tout frémissant d'un tel souvenir, ni celui de la Rochefoucauld, où l'on sent l'embarras d'un plaidoyer tardif.

En arrivant à la porte de la salle par où il était sorti, il trouva que le duc de la Rochefoucauld s'en était rendu le maître. Il essaya de l'ouvrir avec effort; mais, comme elle ne s'ouvrait que par la moitié, et que le duc de la Rochefoucauld la tenait, il la referma; en sorte, dans le

temps que le coadjuteur rentrait, qu'il l'arrêta, ayant la tête passée du côté du parquet des huissiers, et le corps dans la grande salle. On pouvait croire que cette occasion tenterait le duc de la Rochefoucauld, après tout ce qui s'était passé entre eux, et que les raisons générales et particulières le pousseraient à perdre son plus mortel ennemi. Outre la satisfaction de s'en venger en vengeant monsieur le Prince des paroles audacieuses qu'on venait de dire contre lui, le duc de la Rochefoucauld trouvait juste aussi que la vie du coadjuteur répondît de l'événement du désordre qu'il avait ému, et duquel le succès aurait sans doute été terrible. Mais, considérant qu'on ne se battait point dans la salle, et que, de ceux qui étaient amis du coadjuteur dans le parquet des huissiers, pas un ne mettait l'épée à la main pour le défendre, il n'eut pas le même prétexte pour l'attaquer qu'il aurait eu si le combat eût été commencé en quelque endroit. Les gens mêmes de monsieur le Prince, qui étaient près du duc de la Rochefoucauld, ne sentaient pas de quel poids était le service qu'ils pouvaient rendre à leur maître. Et enfin l'un, pour ne vouloir pas faire une action qui eût paru cruelle, et les autres pour être irrésolus dans une grande affaire, donnèrent temps à Champlatreux, fils du premier président, d'arriver, avec ordre de la grand'-chambre de dégager le coadjuteur ; ce qu'il fit, et ainsi il le retira du plus grand péril où il se fût jamais trouvé. Le duc de la Rochefoucauld, le voyant entre les mains de Champlatreux, retourna dans la grand'chambre prendre sa place, et le coadjuteur y arriva dans le même temps avec le trouble qu'un péril tel que celui qu'il venait d'éviter lui devait causer.

Le récit trahit la vieille rancune, toujours vivace : ce que la Rochefoucauld semble le plus regretter, c'est qu'aucun prétexte ne lui ait été donné pour se défaire de Retz. Il prit

tout au moins un plaisir cruel à prolonger la frayeur de son ennemi, et il avoue que sur la moindre provocation de ses partisans, il l'eût frappé. Mais le témoignage désintéressé de Mme de Motteville nous avertit que les contemporains étaient indulgents pour ces procédés équivoques : « L'action du duc de la Rochefoucauld, dit-elle, fut un peu dure, mais excusable en des temps comme cela, et à l'égard d'un ennemi aussi dangereux qu'était le coadjuteur ». Cette aventure tragi-comique fut suivie d'une scène violente en pleine salle des séances du Parlement. Tout pâle encore du péril qu'il avait couru, Retz accusa la Rochefoucauld d'avoir voulu l'assassiner, et s'attira cette réponse, plus vraisemblable que le froid discours analysé dans les *Mémoires* du duc : « Traître, je me soucie peu de ce que tu deviennes ! » — « Je lui repartis ces propres mots : « Tout beau, notre ami la Franchise (nous lui avions donné ce quolibet dans notre parti), vous êtes un poltron (je mentais, car il est assurément fort brave), et je suis un prêtre : le duel nous est défendu. » Le duc de Brissac, beau-frère de Retz, menaça la Rochefoucauld de coups de bâton ; la Rochefoucauld le menaça de coups d'éperon ; il fallut se jeter entre eux. Selon quelques auteurs, la Rochefoucauld leur cria, en se séparant d'eux : « Je voudrais vous avoir étranglés ! » Plus tard, apaisé, l'auteur des

Maximes a distingué deux sortes de colères, *une légère et quasi innocente, qui vient de l'ardeur de la complexion, et une autre très criminelle, qui est; à proprement parler, la fureur de l'orgueil.* En cette occasion, l'on peut craindre que sa colère n'ait pas été de l'espèce la plus innocente.

Dans cette lutte de passions et d'intérêts, où donc est la patrie ? Personne ne semble avoir une idée précise des devoirs d'un Français envers la France. L'étranger est accueilli, sollicité, comme un allié utile, à qui l'on reproche seulement d'être avare d'argent et d'hommes : « Fuensaldagne répondit selon la coutume ordinaire des Espagnols, et promettant en général beaucoup plus qu'on ne lui pouvait raisonnablement demander. » On souriait, entre soi, de cette emphatique parcimonie des Espagnols, mais on leur tendait la main. Ces négociations coupables avec l'étranger, la Rochefoucauld y a pris part, et il les raconte avec indifférence. Sans doute il signale, sans y insister, la « faute » de Turenne, et, par deux fois, déplore que Condé se soit précipité tête baissée dans la guerre civile « pour son malheur et celui de la France ». Mais n'est-ce pas du même Condé qu'il a écrit cette phrase : « Il eut la joie de voir au milieu de la France une armée d'Espagne, qu'il avait si longtemps attendue » ? Presque tou-

jours, la Rochefoucauld esquive ces questions délicates ; une fois seulement il les aborde, et c'est pour s'y dérober encore. En 1651, Marsin, commandant de l'armée de Catalogne, vint joindre ses troupes à celles de Condé révolté. « Beaucoup de gens, écrit la Rochefoucauld, ont blâmé cette action comme une trahison ; pour moi, je n'entreprendrai point ni de la condamner ni de la défendre. » Il la défend pourtant, et rappelle que Marsin, devant tout à Condé, ne pouvait séparer ses intérêts de ceux du prince.

Ainsi l'on peut dire que l'action du comte de Marsin a deux faces bien différentes : ceux qui le regarderont comme abandonnant une province que le roi lui avait confiée, le trouveront infidèle ; ceux qui feront réflexion sur les pressantes et presque indispensables obligations qu'il avait à Monsieur le Prince, le trouveront un honnête homme. Peu de gens de bon sens oseront dire qu'il est coupable, et peu aussi oseront le déclarer innocent ; ceux enfin qui lui sont contraires et ceux qui lui sont favorables s'accorderont à le plaindre de s'être vu réduit à la nécessité inévitable de manquer à l'un ou à l'autre de ces devoirs.

A ses yeux donc ces devoirs opposés sont égaux. Il est vrai que Marsin, né à Liège, n'est qu'à demi français ; mais la Rochefoucauld raisonne comme s'il l'était tout à fait, et l'on sent que pour lui tout se réduit à une question de personnes ou de circonstances. En pouvait-

il être autrement ? La confusion des idées morales était telle que toute notion distincte du bien et du mal semblait s'être évanouie. Pour les uns, la guerre n'était qu'un moyen d'assouvir leur ambition ou leur vengeance ; pour les autres, c'était un métier lucratif. On venait de voir le duc de Lorraine se vendre tour à tour aux deux partis. Dans son camp, situé aux portes de Paris, il avait reçu la visite de Condé, de la Rochefoucauld, de Gaston d'Orléans ; il les avait retenus à dîner et les avait enivrés. Peu de jours après, il traitait avec la cour, et reprenait la route de son pays, un peu plus déshonoré, mais un peu plus riche. La colère fut grande, non le mépris. Si même on en croit les *Mémoires*, Condé ne put se défendre d'une certaine admiration pour ce savoir-faire et d'une certaine envie pour cette existence aventureuse.

Ce n'est pas le lieu de porter un jugement sur la Fronde ; mais il faut distinguer entre la Fronde parlementaire et la Fronde des princes. Dans la Fronde parlementaire tout ne fut peut-être pas factice ni puéril. La Fronde des princes, au contraire, c'est le conflit des intérêts les plus positifs et les plus mesquins. A la vérité, les frondeurs affectent un grand souci du « public », et prononcent déjà ce mot dont la fortune sera plus tard si retentissante : la « nation ». Mais qu'auraient-ils substitué à la toute-puissance

des favoris qu'ils accusent, sinon celle de favoris nouveaux, résolus à défaire tout ce qu'avaient fait Richelieu et Mazarin? C'est la Rochefoucauld qui l'avoue, tous leurs efforts tendaient à relever « l'ancienne forme de gouvernement que le cardinal de Richelieu avait commencé de détruire ». Un jour, comme pour donner un corps à tant de volontés incohérentes, ils jettent au vent cette formule qui, en d'autres circonstances, trouvera de l'écho : convocation des Etats généraux de France. Mais le Parlement était hostile aux vues des ordres privilégiés, et quant au tiers, on négligea de lui demander son avis. La reine n'eut qu'à temporiser pour faire avorter cette tentative dont les résultats étaient au moins incertains. *Il y a des affaires et des maladies que les remèdes aigrissent en certains temps, et la grande habileté consiste à connaître quand il est dangereux d'en user.* La Rochefoucauld n'y songeait pas quand il voyait dans la convocation des Etats « le plus assuré et le plus innocent remède qu'on pût apporter pour remettre l'Etat sur ses anciens fondements ». Guy Joly dit pourtant que c'est Mme de Longueville et la Rochefoucauld qui détournèrent Condé de cette entreprise, en lui remontrant qu'un pareil expédient mettrait les affaires « dans une confusion générale, où les princes du sang pourraient bien ne pas trouver leur

compte. » C'était parler en homme qui savait combien son parti faisait étroite la part des principes, large celle des convoitises.

Enfin ils laissèrent à la reine son titre et son pouvoir, sans rien faire de solide pour leurs avantages. Ceux qui considéraient leur conduite et jugeaient alors selon les vues ordinaires, remarquaient qu'il leur était arrivé ce qui arrive souvent en de semblables rencontres, même aux plus grands hommes qui ont fait la guerre à leurs souverains, qui est de n'avoir pas su se prévaloir de certains moments favorables et décisifs.

Ils n'avaient « rien fait de solide pour leurs avantages », tout l'esprit de la Fronde des princes tient en ce mot. On sourit donc des regrets qu'inspire à l'historien l'échec d'un projet qui eût « procuré le bien public », et l'on ne peut s'empêcher de se souvenir que tout ce qu'il reproche aux Frondeurs, c'est de n'avoir pas connu « leurs véritables intérêts ». Imaginez ces hommes soumettant aux Etats généraux leurs égoïstes revendications ou leurs querelles minuscules. *Il doit y avoir une certaine proportion entre les actions et les desseins, si on en veut tirer tous les effets qu'elles peuvent produire.* A quoi bon entreprendre de grandes choses, si l'on n'a pas de grandes vues pour les soutenir?

IV

Médiocre politique, la Rochefoucauld serait un médiocre historien si, par bonheur, il n'était un excellent moraliste. Il y a peu d'historiens dignes de ce nom qui ne soient moralistes en quelque mesure. S'il ne fallait se défier des formules, on dirait que les *Mémoires* sont un livre de morale, comme les *Maximes* sont un livre d'histoire. Ils abondent en maximes toutes faites.

On est souvent obligé de continuer de sang-froid ce qu'on a commencé de colère. — Dans les grandes affaires, les retardements sont d'ordinaire très considérables. — Le caprice dispose presque toujours de la fidélité des amants. — On n'est jamais si facile à être surpris que quand on songe trop à tromper les autres.

Cette dernière réflexion même, très légèrement modifiée, a passé dans les *Maximes*. Telle autre, qui n'est d'abord qu'une épigramme dirigée contre un des chefs de la Fronde, est généralisée ensuite et revêt la forme sentencieuse.

Le duc de Beaufort se servait utilement de cette distinction et de ses autres avantages pour établir sa faveur par l'opinion qu'il affectait de donner qu'elle était déjà tout établie (*Mémoires*). — Pour s'établir dans le monde, on fait tout ce que l'on peut pour y paraître établi (*Maximes*).

S'il est une idée familière à l'auteur des *Maximes*, c'est que le hasard, aussi bien que l'intérêt, est le maître du monde. Dans les *Mémoires* on lisait déjà : « La fortune règle les événements plus souvent que la conduite des hommes... Les moindres circonstances ont d'ordinaire trop de part aux plus importantes affaires. » Et par combien de preuves l'expérience avait fortifié en lui cette croyance presque superstitieuse en la toute-puissance du hasard ! Pour n'en citer qu'un exemple, n'est-ce pas une risible méprise qui précipita Condé dans la guerre civile ? Dans la nuit du 5 au 6 juillet 1651, des soldats s'étaient réunis à la porte Saint-Germain, non loin de l'hôtel de Condé, pour faire entrer du vin dans Paris sans payer les droits. Condé se crut menacé, et, suivi de quelques gens à peine, courut se réfugier dans son château de Saint-Maur. Encore n'y arriva-t-il qu'après de longs détours, causés par une méprise non moins surprenante, et l'on put voir le grand capitaine fuir à toute bride devant une troupe de coquetiers, qui apportaient à Paris leurs œufs et leurs volailles.

Avec quelle impitoyable pénétration l'historien-moraliste analyse les motifs qui ont réuni dans une même pensée belliqueuse tant de personnages mal faits pour s'entendre ! L'orgueil de Condé ne pouvait souffrir qu'on lui

résistât ; Mme de Longueville ne voulait point retourner près de son mari ; Conti voyait dans la guerre un moyen d'échapper à l'état ecclésiastique ; Nemours était jaloux de Condé, qu'il désirait éloigner de Mme de Châtillon. Quant à la Rochefoucauld, s'il hésitait, c'est que deux mobiles le sollicitaient en sens contraire : la guerre lui conservait Mme de Longueville, la paix affermissait son crédit. D'où viennent les tergiversations du maréchal de la Motte-Houdancourt ? De ce que, « par un sentiment ordinaire à ceux qui ont fait eux-mêmes leur fortune, il craignait de la hasarder ». Qu'on ne se hâte point d'admirer la résistance de la noblesse dans Cognac ; la Rochefoucauld sait le secret de cet héroïsme égoïste : « Beaucoup de noblesse s'y retira pour témoigner son zèle au service du roi, et, plus apparemment encore, pour y garder eux-mêmes ce qu'ils y avaient fait porter. » Ne louons pas trop davantage la présence d'esprit de Mademoiselle, qui sauve Condé en faisant tirer sur les troupes royales le canon de la Bastille : Mademoiselle se vengeait de la reine et de Mazarin ; elle arrachait aussi Condé à des influences rivales. C'est que *l'intérêt met en œuvre toutes sortes de vertus et de vices et mérite souvent d'être loué de nos bonnes actions.*

Dans cette société que l'intérêt maitrise, y

a-t-il place pour un sentiment profond et sincère ? La Rochefoucauld avait éprouvé « de quelle infidélité de ses amis on est menacé lorsque la cour y attache des récompenses ». Ce que dure la reconnaissance la plus solennellement engagée, Anne d'Autriche et Mme de Chevreuse s'étaient chargées de le lui apprendre : « Mme de Chevreuse oublia dans son exil aussi facilement tout ce que j'avais fait pour elle que la reine avait oublié mes services, quand elle fut en état de me récompenser ». Mais il se consolait en regardant autour de lui et en observant qu'il n'était pas le seul à se plaindre des ingrats. Qui plus que Condé eut ses courtisans, aux heures éblouissantes ? *On ne trouve guère d'ingrats tant qu'on est en état de faire du bien.* Mais qui, dans la disgrâce, se vit plus abandonné ? « Presque tous les amis des princes, voyant tant de malheurs arrivés en si peu de temps, se contentèrent de les plaindre, sans se mettre en devoir de les secourir. » Hier, le peuple acclamait en lui le héros de Rocroy ; aujourd'hui, la nouvelle de son emprisonnement est saluée par de grands feux de joie ; bientôt, ce même peuple, pour procurer sa liberté, assiégera la reine dans le Palais-Royal, et Condé verra de nouveau affluer « un nombre infini de ces gens incertains qui s'offrent toujours au commencement des partis, et qui les trahissent ou les abandon-

nent selon leurs craintes ou leurs intérêts ». Mazarin lui-même n'est pas plus heureux, et c'est devant les défections de ses créatures que la Rochefoucauld laisse échapper ce cri : « La cour n'a jamais mieux paru ce qu'elle est ».

Les *Mémoires* sont donc la préface nécessaire des *Maximes*. Faute de les avoir lus d'abord, on s'indigne mal à propos de lire telle maxime sur l'amitié ou la reconnaissance. L'indignation tombe lorsque ces maximes apparaissent non comme des affirmations *à priori*, mais comme des conclusions logiques d'une série de faits précis, observés et recueillis avec soin. Bien avant d'écrire les *Mémoires*, il a eu le dessein arrêté d'observer la nature humaine. Au seuil même de la jeunesse, il commence, dit-il, à remarquer avec quelque attention ce qu'il voit. Et que voit-il ? Çà et là, il note, en passant, quelque détail piquant, comme cette comédie de la procession, où Retz, presque étouffé entre deux portes par la Rochefoucauld peu de jours avant, prend une revanche inattendue.

Un jour que Monsieur le Prince sortait du Palais avec le duc de la Rochefoucauld, dans son carrosse et suivi d'une foule innombrable de peuple, il rencontra la procession de Notre-Dame et le coadjuteur revêtu de ses habits pontificaux, marchant après plusieurs châsses et reliques. Monsieur le Prince s'arrêta aussitôt pour rendre un plus grand respect à l'Eglise, et le coadjuteur, continuant son chemin sans s'émouvoir, lorsqu'il fut vis-

à-vis de Monsieur le Prince, lui fit une profonde révérence, et lui donna sa bénédiction, et au duc de la Rochefoucauld aussi. Elle fut reçue de l'un et de l'autre avec toutes les apparences de respect, bien que nul des deux ne souhaitât qu'elle eût l'effet que le coadjuteur pouvait désirer. En même temps, le peuple qui suivait le carrosse de Monsieur le Prince, ému d'une telle rencontre, dit mille injures au coadjuteur, et se préparait à le mettre en pièces, si Monsieur le Prince n'eût fait descendre ses gens pour apaiser le tumulte.

Tout le livre ne peut être sur ce ton ; parfois même le sourire s'efface pour laisser voir la tristesse du philosophe entraîné dans une aventure qu'il désapprouve : « Chacun se repentit d'avoir porté les choses au point où elles étaient et la guerre civile leur parut alors avec ce que ses événements ont d'incertain et d'horrible ». Mais ces accès de mélancolie se dissipent bientôt, et l'ironique observation des ridicules reprend ses droits. Ce moraliste est, par nature, un satirique ; mais chez lui la satire ne se contente point d'amuser l'esprit, elle se plaît à y éveiller les réflexions profondes. On ne le suit point sans profit près du lit de mort de Louis XIII, autour duquel « tous ceux qui avaient souffert sous le cardinal de Richelieu attendaient avec impatience un changement dont chaque particulier espérait de profiter ». De toutes parts, les exilés étaient rappelés et les prisons s'ouvraient : c'est par scrupule de piété et par

peur de la mort que le roi se montrait clément, par intérêt que les ministres l'encourageaient à l'être « pour se faire un mérite vers tant de personnes de qualité et pour en être appuyés dans le changement qu'on prévoyait ». Quelle bonne fortune pour le moraliste qui nous dira de quoi est faite la clémence ! *Cette clémence dont on fait une vertu se pratique tantôt par vanité, quelquefois par paresse, plus souvent par crainte, et presque toujours par tous les trois ensemble.* Avec quelle attention inquiète tous suivent les progrès du mal ! Quelle terreur leur causait l'amélioration la plus légère ! Si Louis XIII allait se rétablir ! S'il faisait « passer pour crime toutes les mesures que l'on prenait sur sa mort ! » A ce sombre tableau qu'on oppose un fin récit où se joue l'esprit gaulois, on verra que la Rochefoucauld sait peindre de couleurs diverses les diverses circonstances de cette grande tragicomédie qu'on appelle la Fronde.

Monsieur le Prince, pour profiter de la bonne disposition des bourgeois, leur donna des officiers, et les fit marcher à Saint-Denis, où il avait appris qu'il y avait une garnison de deux cents Suisses. Ses troupes y arrivèrent à l'entrée de la nuit, et ceux de dedans en ayant pris l'alarme, ils la donnèrent aussi bien chaude aux assiégeants ; car Monsieur le Prince, étant au milieu de trois cents chevaux, composés de tout ce qu'il y avait de personnes de qualité dans le parti, s'en vit abandonné dès qu'on eut tiré trois mousquetades ; et il demeura, lui

septième, le reste s'étant renversé en désordre sur l'infanterie des bourgeois, qui s'ébranla, et qui eût sans doute suivi cet exemple, si Monsieur le Prince et ce qui était demeuré auprès de lui ne les eussent arrêtés, et ne les eussent fait entrer dans Saint-Denis par de vieilles brèches qui n'étaient point défendues. Alors tout ce qui l'avait abandonné le vint retrouver, chacun alléguant une raison particulière pour s'excuser, bien que la honte leur dût être commune... Quoique cette action ne fût pas considérable, elle ne laissa pas de disposer le peuple en faveur de Monsieur le Prince : la plupart des bourgeois se vantaient de l'avoir suivi à Saint-Denis, et ils lui donnaient d'autant plus volontiers des louanges qu'ils en attendaient de lui, en le prenant pour témoin de leur courage dans un péril imaginaire, et où personne n'avait été exposé.

C'est dans ces peintures discrètement moqueuses qu'il excelle ; nul mieux que lui ne sait nous découvrir l'envers des grandes choses. Le siège de Bordeaux est, à coup sûr, la plus belle page de son histoire ; mais quoi ! ces peuples du midi, « bouillants et accoutumés à la révolte », mais inconstants, se sentent pris d'un irrésistible amour pour la paix, quand approchent les vendanges. D'ailleurs, les vendanges passées, ils se promettent bien de recommencer la guerre.

V

La Rochefoucauld, moralement, n'est pas du midi : son humeur, à la fois railleuse et

mélancolique, a toujours un fond sérieux, et presque jamais son ironie n'est exempte d'un arrière-goût d'amertume. Ceux à qui les *Mémoires* sont inconnus pourront s'étonner de la hardiesse de certaines maximes : *Il y a des crimes qui deviennent innocents et même glorieux par leur éclat, leur nombre et leur excès ; de là vient que les voleries publiques sont des habiletés, et que prendre injustement des provinces s'appelle faire des conquêtes. — Il s'en faut bien que l'innocence trouve autant de protection que le crime.* En plus d'un passage, les *Mémoires* ont déjà cette allure belliqueuse des *Maximes* ; mais en beaucoup d'autres, l'auteur des *Mémoires* fait un visible effort pour échapper à la servitude de ses préjugés. Quand meurt Richelieu, son ennemi, sur le « tyran » d'hier il porte déjà le jugement de la postérité.

Quelque joie que dussent recevoir ses ennemis de se voir à couvert de tant de persécutions, la suite a fait connaître que cette perte fut très préjudiciable à l'Etat, et que, puisqu'il en avait osé changer la forme en tant de manières, lui seul la pouvait maintenir utilement, si son administration et sa vie eussent été de plus longue durée. Nul que lui n'avait bien connu jusqu'alors toute la puissance du royaume et ne l'avait su remettre entière entre les mains du souverain. La sévérité de son ministère avait répandu beaucoup de sang, les grands du royaume avaient été abaissés, les peuples avaient été chargés d'impositions ; mais la prise de la Rochelle, la ruine du parti

huguenot, l'abaissement de la maison d'Autriche, tant de grandeur dans ses desseins, tant d'habileté à les exécuter, doivent étouffer les ressentiments particuliers, et donner à sa mémoire les louanges qu'elle a justement méritées.

Louanges désintéressées, et qui, d'avance, démentent la maxime où la sincérité de toute louange est niée : *On n'aime point à louer, et on ne loue jamais personne sans intérêt.* Encore Richelieu est-il un de ces francs adversaires qu'une certaine générosité d'âme commande de respecter après leur mort. Mais l'ingrate Anne d'Autriche, comment son ancien « martyr » la jugera-t-il ? Jamais, sans doute, l'ambitieux déçu ne pardonna au fond de son cœur ; mais le philosophe devenu sage à ses dépens le comprendra plus tard, *il y a une infinité de conduites qui paraissent ridicules et dont les raisons cachées sont très solides.* Ce qui est certain, c'est qu'à peine quelques traits effleurent la mémoire de celle qui eut le mauvais goût de préférer les conseils de Mazarin à ceux de Marcillac. Le portrait qu'il trace d'elle est indulgent : « La reine était aimable de sa personne ; elle avait de la douceur, de la bonté et de la politesse ; elle n'avait rien de faux dans l'humeur ni dans l'esprit ». Notez que la fidèle Motteville dit, au contraire : « Elle avait appris à bien dissimuler du feu roi son mari, qui avait pratiqué cette laide,

mais nécessaire vertu ». Mais en la reine il semble que la Rochefoucauld respecte les souvenirs de sa jeunesse. On ne peut attendre de lui qu'il garde les mêmes ménagements pour *il signor Mazarini*. Et pourtant, dans son ensemble, le portrait qu'il trace de Mazarin est vrai.

Son esprit était grand, laborieux, insinuant et plein d'artifice ; son humeur était souple ; on peut dire même qu'il n'en avait point et que, selon son utilité, il savait feindre toutes sortes de personnages. Il savait éluder les prétentions de ceux qui lui demandaient des grâces, en leur en faisant espérer de plus grandes, et il leur accordait souvent par faiblesse ce qu'il n'avait jamais eu intention de leur donner. *Il avait de petites vues, même dans ses plus grands projets.*

Ce n'est pas un médiocre mérite pour un écrivain, témoin et acteur des événements qu'il raconte, que de pénétrer avec cette sûreté de coup d'œil le fort et le faible de chacun, de trouver d'emblée la formule juste, et de s'y tenir. Peu savent rester ainsi dans la mesure: pour Retz, Mazarin n'est qu'un « vilain cœur », qui « porta le filoutage dans le ministère ». Ce singulier voyage du Havre, où Mazarin, forcé de partir pour l'exil, alla lui-même délivrer les princes, change tout à fait d'aspect selon que c'est Retz ou la Rochefoucauld qui le raconte: d'après Retz, Mazarin, fit « toutes les bassesses

imaginables à Monsieur le Prince, qui le traita avec beaucoup de hauteur » ; d'après la Rochefoucauld, il voulut s'expliquer avec eux sur les motifs de leur arrestation ; il le fit « sans paraître embarrassé et avec assez de fierté » ; Condé le fit asseoir à sa table et dîna gaiement avec lui. L'occasion était belle cependant pour la Rochefoucauld d'humilier Mazarin devant Condé.

Il y a plus de courage encore peut-être à reconnaître les fautes de ses amis, où l'on a sa part de responsabilité, qu'à rendre justice à ses adversaires. On ne saurait mettre en doute le évouement de la Rochefoucauld à la personne et à la cause de Condé. La XIVe de ses *Réflexions diverses* est un bel éloge de Condé, comparé à Turenne, et la fin de ce parallèle est animée d'une émotion contenue. Mais, par le simple récit des faits, les *Mémoires* nous laissent deviner les petits côtés du grand homme. C'est par l'intérêt que le prend Mme de Longueville pour le détacher de la cour, lui montrant que sa famille pouvait être utile à sa grandeur et qu'il avait tort de l'abandonner. Si, après avoir protégé Mazarin de son épée, il prend plaisir à le maltraiter, c'est « pour regagner dans l'esprit du monde ce qu'il y avait perdu par la protection qu'il avait donnée à un homme si généralement haï ». Il entendait faire payer ses services ; on ne lui en contestait pas la récompense : c'est

sur la valeur de cette récompense qu'on n'arrivait pas à s'entendre : *Ce qui fait le mécompte dans la reconnaissance que l'on attend des grâces que l'on a faites, c'est que l'orgueil de celui qui donne et l'orgueil de celui qui reçoit ne peuvent convenir du prix du bienfait.* Condé s'attaquait, d'ailleurs, à un adversaire plus fort que lui : mieux que lui, Mazarin savait jouer la comédie, surtout celle de la frayeur, où il était à moitié sincère. Toujours tremblant, toujours humble, Mazarin savait, avant la Rochefoucauld, que *la plus subtile de toutes les finesses est de savoir bien feindre de tomber dans les pièges que l'on nous tend.* Et c'est ainsi que Condé, endormi dans une aveugle sécurité, prêta lui-même la main à l'exécution des projets du cardinal, « et prit toutes les précautions nécessaires pour se faire mener sûrement en prison ».

Cela dit, et l'impartialité de la Rochefoucauld mise hors de cause, il faut accorder à ses ennemis que, par nature, il incline à la critique. Il est remarquable même qu'il soit surtout sévère pour ceux qui lui ressemblent le plus, pour les indécis et les faibles. Voici Gaston d'Orléans, l'homme à qui s'applique le mieux cette maxime dédaigneuse : *Nous pouvons paraître grands dans un emploi au-dessous de notre mérite ; mais nous paraissons souvent petits dans un emploi plus grand*

que nous. Timide tout ensemble et glorieux, esclave de ses favoris, qui le retiennent dans une sorte de « léthargie » morale, il n'est préoccupé que de se maintenir en équilibre entre les deux partis. Après lui, voici le duc de Longueville, mobile et défiant ; et le frivole Conti, qui fait briller son esprit pour faire oublier sa difformité physique ; et Bouillon, ce frère irrésolu du plus résolu des héros ; et l'aimable Beaufort, « artificieux en tout et peu véritable » ; et la princesse douairière de Condé, dont l'humeur « inégale, timide et avare », compromet les plus grandes entreprises et justifie la maxime : *L'extrême avarice se méprend presque toujours : il n'y a point de passion qui s'éloigne plus souvent de son but, ni sur qui le présent ait tant de pouvoir, au préjudice de l'avenir* ; et Jonzac, et Chavigny :

Le comte de Jonzac, lieutenant de roi en Saintonge, et gouverneur particulier de Cognac, s'y était retiré, afin que cette place lui aidât à rendre sa condition meilleure dans le parti où il entrerait, ne sachant encore auquel il devait se joindre... Chavigny conseillait de pousser les choses à l'extrémité toutes les fois qu'il espérait de détruire le cardinal et de rentrer dans le ministère ; et il voulait qu'on demandât la paix à genoux toutes les fois qu'il s'imaginait qu'on pillerait ses terres et qu'on raserait ses maisons.

VI

On n'écrit pas impunément les *Maximes* : l'auteur d'un tel livre doit se résigner à rester, aux yeux de la plupart, l'homme d'un seul livre. Quoi qu'on fasse, les *Mémoires* seront toujours beaucoup moins lus, et avec un plaisir moins vif, car on ne les goûte pleinement que lorsqu'on y cherche la clef des *Maximes.* Retz n'a écrit qu'une œuvre et s'y est mis tout entier. Aussi quel accueil fit le public aux *Mémoires* de Retz, publiés en 1717 ! Après un demi-siècle de monarchie absolue, la France se retrouvait à peu près telle qu'elle s'était montrée au début du XVIIe siècle, avide de changements et de plaisirs, moins originale pourtant, car l'omnipotence royale avait comme énervé l'aristocratie. Or, à cette époque, il n'y avait pas moins de cinquante-cinq ans que les *Mémoires* de la Rochefoucauld étaient dans toutes les mains. En 1662, la Fronde était encore bien près, et semblait déjà bien loin. Une nouvelle génération avait grandi, à qui les moroses acteurs de cette révolution avortée n'inspiraient plus qu'une indifférence dédaigneuse. De quel intérêt lui pouvaient être les souvenirs d'un mécontent ?

Encore s'ils se fussent imposés à son attention par une valeur littéraire incontestable !

Mais dans quel état ils se présentaient! Toute la première partie, la plus récemment écrite, la plus remarquable, n'existait pas. Rien sur le ministère de Richelieu; rien qu'une ébauche incomplète des débuts de Mazarin. La seconde partie n'était guère en meilleur état, tantôt résumée ou tronquée, tantôt grossie de morceaux étrangers, selon le caprice de l'éditeur. L'édition d'Amelot de la Houssaie (1688) ne réalise qu'un médiocre progrès. De nos jours seulement le texte a pu être définitivement établi, grâce à des manuscrits conservés au château de la Roche-Guyon. C'est ce qui explique qu'on ait en général jusqu'à présent si mal jugé les *Mémoires*. Si l'on en croit Nisard, la Rochefoucauld n'a de Retz « ni l'imagination qui ressuscite les choses passées, ni la vanité qui ranime les souvenirs personnels ». Cela ne revient-il pas à dire qu'il a moins d'imagination que de raison ? Et la raison n'est-elle pas, après tout, la qualité maîtresse de l'historien ? Est-ce l'imagination qui fait l'intérêt durable des *Maximes?* et si dans les *Maximes* on se contente fort bien des qualités raisonnables, pourquoi chercher dans les *Mémoires* les qualités pittoresques dont les *Maximes* se passent ? Ne considère-t-on l'histoire qu'au point de vue littéraire, Retz est assurément un plus grand artiste. La considère-t-on au point de vue politique, il est plus homme

d'Etat. Leur observation à tous deux est également pénétrante ; mais ils n'observent pas les mêmes choses, ni de même façon. C'est le mystère des affaires publiques qui est familier au cardinal ; c'est là, au contraire, que la Rochefoucauld, si habile d'ailleurs à démêler les fils entre-croisés d'une intrigue, perd la lucidité de son regard. Mais il est une autre science où il excelle, c'est la science du cœur humain. Là, rien qu'il ne perce à jour. Les *Mémoires* de Retz sont ceux d'un politique qui, par occasion, se fait moraliste ; les *Mémoires* de la Rochefoucauld sont ceux d'un moraliste qui s'est cru un politique, et, malgré lui, ramène tout à l'observation morale.

Ne cherchons point ici de ces « morceaux » qui sont la coquetterie des écrivains de second ordre ; c'est l'ensemble qu'il faut envisager, et l'on a peine à en isoler, même par la pensée, tel détail, tant l'édifice est compacte dans sa nudité voulue. Rien ne fait saillie aux dépens de l'harmonie totale. Ces portraits même, dont la mode était alors si répandue, nous préparent à mieux comprendre les événements qui vont suivre. On devine fort bien, par exemple, pourquoi la jeunesse frondeuse méprisera Louis XIII, cet homme « sévère, défiant, haïssant le monde », ce maître qui voulait être gouverné par un sujet, et qui, supportant quelque-

fois impatiemment de l'être, se réfugiait dans des minuties indignes de son rang: « Il avait un esprit de détail, appliqué uniquement à de petites choses, et ce qu'il savait de la guerre convenait plus à un simple officier qu'à un roi. » Lisons, à côté, les *Maximes* : *Ceux qui s'appliquent trop aux petites choses deviennent d'ordinaire incapables des grandes.*

Souvent, chez d'autres, la facile distinction de l'homme du monde confine à la négligence; l'art trop laborieux de l'homme du métier, au pédantisme. La Rochefoucauld sait être naturel sans trop s'abandonner. Cette prose française, nerveuse et virile, dont il a été un des créateurs, il essaye de l'assouplir et de l'alléger. Pour y réussir, il provoque les conseils et accepte les leçons, celles d'Arnauld d'Andilly, par exemple, « particulièrement sur la pureté de la langue ». Peu de textes admettent plus de variantes que le texte des *Mémoires*. L'ampleur, çà et là, peut sembler manquer à ce style, jamais la justesse. La couleur n'y est point prodiguée: la Rochefoucauld y observe et raisonne plus qu'il ne peint. Les réalités extérieures ne saisissent pas vivement son imagination: c'est à l'intérieur de l'âme que son regard s'attache de préférence. Son esprit est-il fait de telle sorte que l'aspect matériel des événements lui échappe, tant il est occupé à en

étudier les acteurs? Ce qu'il y a de constant, c'est qu'il ne donne pas toujours aux faits tout leur relief, aux lieux toute leur précision. A peine quelques traits ébauchent un tableau, comme celui de la place de Miradoux, assiégée par Condé :

Cette petite ville est située sur la hauteur d'une montagne, dont elle n'occupe que la moitié. Elle n'a pour toutes fortifications qu'un méchant fossé et une simple muraille, à laquelle les maisons sont attachées. Comme la montée est assez droite et fort longue,et que les terres y sont grasses en hiver, et divisées par des fossés et par des haies, Monsieur le Prince vit bien qu'il ne pouvait aller en bataille aux ennemis sans se mettre en désordre et sans se rompre lui-même avant que d'être arrivé à eux.

Presque partout ailleurs, il se borne à dire ce qu'il a vu, comme il l'a vu, avec précision et finesse. Abstrait de forme, pourtant, ce livre est riche de fond. On en peut dégager toute une philosophie, dont cette maxime serait l'un des axiomes : *La plupart des hommes ont, comme les plantes, des propriétés cachées que le hasard fait découvrir*. La comparaison est plus hardie encore que la maxime ; elle était, sans doute, familière à la Rochefoucauld, car c'est de sa bouche que Gourville a dû la recueillir : « Il m'a souvent passé par l'esprit, écrit-il, que les hommes ont leurs propriétés, à peu près comme les herbes ». Mais

que peut l'homme contre le hasard, vrai révélateur des talents et des vertus, maître de la liberté humaine, maître du monde ? La philosophie des *Mémoires* , si tant est qu'ils en aient une, n'est guère plus flatteuse pour l'homme que celle des *Maximes*. Mais, à défaut de hautes pensées et d'émotion vive, la curiosité, une curiosité digne de l'homme, n'est-elle pas éveillée par le spectacle mouvant de cette mêlée d'ambitions, les unes vaincues contre toute espérance, les autres triomphant contre toute justice, par ces brusques alternatives d'humiliations et d'enivrements, qui, tout compte fait, se compensent, car ce n'est peut-être pas payer trop cher quelques heures d'action libre, en plein soleil, que de les acheter par des années de recueillement forcé ; et, quand la Rochefoucauld pourra juger les choses avec calme, il sentira qu'il n'a rien à envier à d'autres, plus heureux en apparence : *Quelque différence qui paraisse entre les fortunes, il y a néanmoins une certaine compensation de biens et de maux, qui les rend égales.*

Malgré tout, il reste fort au-dessous de ces grands moralistes qui ont écrit l'histoire romaine. Amelot de la Houssaie regardait les *Mémoires* « comme un véritable commentaire sur Tacite, où l'auteur a eu l'adresse de faire une application juste de plus beaux traits de cet

historien aux affaires de la Régence et aux ministres qui les ont maniées », et Saint-Réal voit aussi en la Rochefoucauld « un grand imitateur de Tacite ». Louer ainsi les écrivains, c'est les compromettre. Bien qu'il ait de Tacite et l'énergique concision et le penchant naturel à supposer aux actes humains les mobiles les moins généreux, il lui cède à coup sûr pour la hauteur des idées et l'éloquence du style. On ne comprend guère davantage comment Bayle a pu déclarer les *Mémoires* de la Rochefoucauld « meilleurs que ceux de César ». La Rochefoucauld et César ! ces deux noms accouplés éveillent un sourire chez ceux mêmes que l'atticisme de la Rochefoucauld séduit le plus. Ampleur des vues, conscience claire du but où l'on tend, audace et promptitude dans la résolution, énergie ferme, voilà ce qui fait un César, et voilà ce qui précisément a manqué à la Rochefoucauld. Mais dire ce qu'il est suffit ; à quoi bon dire ce qu'il n'est pas ? Ces parallèles oiseux, il les eût dédaignés lui-même, ce délicat, qui, pour éviter le reproche de diffusion, s'est exposé à celui de maigreur. Qui se hasarde à le juger doit se souvenir que la plus exquise de ses qualités, la moins familière, hélas ! aux modernes, c'est la sobriété.

DEUXIÈME PARTIE

L'HONNÊTE HOMME ET L'AMI

CHAPITRE PREMIER

LA VIE DE SOCIÉTÉ. — Mme DE SABLÉ. L'ORIGINE DES « MAXIMES ».

I

La vie active de la Rochefoucauld était finie. Il semble pourtant qu'il ne se résigna pas sans peine à la ruine d'espérances si longtemps caressées. « Il n'a jamais été par lui-même bon courtisan, quoiqu'il ait eu toujours bonne envie de l'être. » C'est Retz qui le dit, et l'on sait que *nos ennemis approchent plus de la vérité dans les jugements qu'ils font de nous que nous n'en approchons nous-mêmes*. La mort de Mazarin, cet autre ennemi, qui ne le jugeait pas avec plus d'indulgence, le mariage d'un la Rochefoucauld, son petit-fils, avec une fille de Louvois, le titre de chevalier du Saint-Esprit, qui lui fut tardivement décerné à lui-même, ne changèrent plus rien à son sort. Cette sorte de disgrâce ne

saurait s'expliquer seulement par le souvenir des luttes de la Fronde : après avoir commandé les armées de l'étranger, Condé n'est-il pas le bienvenu à la cour ? La Rochefoucauld, dit Saint-Simon, fut le seul peut-être des seigneurs du parti de M. le Prince à qui le roi n'ait pu pardonner, et il le sentait si bien qu'il ne se présentait presque jamais devant Louis XIV. Tout en lui déplaisait : son caractère, son esprit et jusqu'à sa physionomie. Il s'est peint à nous, dans son portrait, sous les traits d'un mélancolique : « J'ai quelque chose de chagrin et de fier dans la mine ; cela fait croire à la plupart des gens que je suis méprisant, quoique je ne le sois point du tout. » Ailleurs il parle d'un « certain air sombre » qu'il a dans le visage. Le regard sévère de ces yeux « noirs et petits », enfoncés sous des sourcils épais, devait gêner un roi jeune et ami des plaisirs. *Tous les sentiments ont chacun un ton de voix, des gestes et des mines qui leur sont propres, et ce rapport, bon ou mauvais, agréable ou désagréable, est ce qui fait que les personnes plaisent ou déplaisent.* S'il ne plaisait pas, c'est qu'on se tenait en garde contre son ironie, qui n'épargnait aucune faiblesse.

Spectateur plus désintéressé qu'il n'eût voulu, il observait de loin cette cour où il avait désiré de jouer un rôle, et un seul mot, dédaigneux ou moqueur, le vengeait de ses décep-

tions. Les airs majestueux des parvenus ne lui en imposaient pas; il pénétrait l'homme sous le masque : *Dans toutes les professions, chacun affecte une mine et un extérieur, pour paraître ce qu'il veut qu'on le croie; ainsi on peut dire que le monde n'est composé que de mines.* Tout semble plier devant le génie de Colbert; mais, à l'écart, un grand seigneur oublie les services rendus par ce bourgeois illustre, pour noter seulement, dans les manières, un reste de gaucherie qui tient à l'origine : *L'air bourgeois se perd quelquefois à l'armée, mais il ne se perd jamais à la cour.* Au reste, il ne faudrait pas croire que la cour ne vît jamais ce courtisan avorté. Mme de Sévigné écrit même (20 nov. 1673) : « M. de la Rochefoucauld ne bouge plus de Versailles » ; mais bientôt après (15 et 20 déc.) elle détrompe ceux qui avaient pu croire la Rochefoucauld vieilli à la veille de ressaisir la faveur : il ne va pas « en un mois une fois en ce pays-là »; il n'a point « d'autre faveur que celle de son fils ».

Il y a des gens dégoûtants avec du mérite, et d'autres qui plaisent avec des défauts. On n'ose appliquer à la Rochefoucauld la première partie de cette maxime; mais il faut bien appliquer la seconde à son fils, fort dissemblable de son père, remarque Saint-Simon, l'air niais, embarrassé dans ses manières, sans aucun esprit ni discernement, rude et rustre, surtout déses-

péré si une femme lui adressait la parole, et pourtant confident et favori du roi, qui lui prodigue les faveurs, paie ses dettes, lui donne d'un coup cent mille écus. Lui-même pourtant Saint-Simon lui reconnaît plus d'une qualité morale, et la piété filiale, en tout cas, ne saurait lui être refusée, car son affliction fut profonde lorsque son père mourut entre ses bras, et Mme de Sévigné, qui voit de si près cette famille, écrit alors avec émotion : « Marcillac, le meilleur fils qui fût jamais, a perdu son intime ami en perdant son père. » Il est vrai que le roi le rappelle, l'entraine à la chasse, « et le moyen de courre le cerf avec une agitation violente ? » Mais il demeure « triste parmi ses taïauts ». C'est sur ce fils que la Rochefoucauld avait fini par reporter toute son ambition, et, là du moins, elle ne fut pas déçue.

On avait donné à Montausier la charge de gouverneur du dauphin, que la Rochefoucauld avait désirée. Mais si la vie d'action lui échappe, si la vie de cour se ferme devant lui, il lui reste la vie de société, où l'esprit seul donne rangs. Voici, du moins, un mérite que tous les contemporains lui accordent : pour Retz, pour Segrais, pour la Fare, il est l'homme du monde le plus poli, et qui savait le mieux garder toutes les bienséances. Mme de Sévigné admire cet agrément toujours égal, cette amabilité

toujours prévenante. Pourtant, si nous faisons appel à son propre témoignage, son esprit spéculatif nous pourra paraître d'abord aussi peu fait pour la vie de société que pour la vie de lutte. Certes, le portrait qu'il a tracé de lui-même ne doit pas inspirer une confiance absolue. Ses grands airs de franchise ne trompent personne, et tel jugement d'apparence sévère implique souvent un éloge. Comment lui en vouloir? *Chacun dit du bien de son cœur, et personne n'ose en dire de son esprit.* Lui, se tire d'affaire en les louant tous deux : après tout, *il est aussi honnête d'être glorieux avec soi-même qu'il est ridicule de l'être avec les autres.* Cette réserve faite, il faut rendre justice aux efforts qu'il fait pour être sincère, et recueillir certains aveux. Après avoir dépeint sa taille bien proportionnée, son teint brun, ses yeux noirs, ses cheveux noirs aussi, naturellement frisés, et avec cela assez épais et assez longs pour pouvoir prétendre en belle tête, venant à son caractère, il en signale librement les défauts.

Premièrement, pour parler de mon humeur, je suis mélancolique, et je le suis à un point que, depuis trois ou quatre ans, à peine m'a t-on vu rire trois ou quatre fois. J'aurais pourtant, ce me semble, une mélancolie assez supportable et assez douce, si je n'en avais point d'autre que celle qui me vient de mon tempérament ; mais il m'en vient tant d'ailleurs, et ce qui m'en vient

me remplit de telle sorte l'imagination et m'occupe si fort l'esprit, que la plupart du temps je rêve sans dire mot, ou je n'ai presque point d'attache à ce que je dis. Je suis fort resserré avec ceux que je ne connais pas, et je ne suis pas même extrêmement ouvert avec la plupart de ceux que je connais. C'est un défaut, je le sais bien, et je ne négligerai rien pour m'en corriger... J'ai de l'esprit, et je ne fais point difficulté de l'avouer, car à quoi bon façonner là-dessus ?. . J'ai donc de l'esprit, encore une fois, mais un esprit que la mélancolie gâte : car, encore que je possède assez bien ma langue, que j'aie la mémoire heureuse et que je ne pense pas les choses fort confusément, j'ai pourtant une si forte application à mon chagrin que souvent j'exprime assez mal ce que je veux dire.

Quand il écrivait son portrait, les blessures de l'amour-propre et de l'amour étaient encore toutes récentes ; quand elles se sont fermées, la politesse galante d'autrefois a dû reparaître sans peine. Toutefois, il est certain qu'il garda toujours, comme Retz l'assure, un certain air de honte et de timidité dans la vie civile. Huet nous le montre tellement effrayé du public que, s'il avait eu à parler d'office devant un cercle de six ou sept personnes, le cœur lui aurait failli. Cette timidité, jointe à sa paresse naturelle, l'empêcha toujours de se présenter à l'Académie: il n'osait affronter le discours de réception ! *Le silence est le parti le plus sûr de celui qui se défie de soi-même.* Son esprit méditatif lui rendait le silence facile. Et pourtant Méré, au sortir d'un entretien où la Rochefoucauld avait parlé

« presque toujours », écrit : « Vous savez comment il s'en acquitte ». C'est que le commerce des honnêtes gens avait, sinon dissipé, au moins affaibli cette mauvaise honte. Au Luxembourg, chez Mademoiselle, il gardait peut-être une réserve un peu défiante ; mais, dans un cercle d'intimes, il s'abandonnait.

Cette timidité, qui peut sembler étrange chez un héros de la Fronde, venait surtout d'un amour-propre sensible aux moindres échecs. *Il n'est jamais plus difficile de bien parler que quand on a honte de se taire.* En face d'inconnus, il ressentait à la fois et la honte de se taire et la difficulté de bien parler. Mais cet amour-propre se doublait d'une réelle modestie. En lui dédiant sa fable des *Lapins*, dont le duc avait donné le sujet au poète, la Fontaine loue cette pudeur modeste dont s'étonnaient les flatteurs :

Vous, dont la modestie égale la grandeur,
Qui ne pûtes jamais écouter sans pudeur
La louange la plus permise,
La plus juste et la mieux acquise...

Il est vrai que l'auteur des *Maximes* nous apprend à nous défier de la modestie elle-même, puisque *le refus des louanges est un désir d'être loué deux fois.* Mais, par bon goût tout au moins, il n'aimait pas à s'imposer aux autres. Segrais dit que jamais il ne se louait, mais qu'il feignait de regretter, par badinage, de s'être astreint à cette

loi, qui diminuait le nombre de ses « sectateurs » : « Voyez, s'écriait-il, M. de Roquelaure et Miossens, qui parlent deux heures de suite, devant une vingtaine de personnes, en se vantant toujours : parmi ceux qui les écoutent, il n'y en a que deux ou trois qui ne peuvent les souffrir ; les dix-sept autres les applaudissent et les regardent comme des gens qui n'ont point leurs semblables. » Sa vraie pensée, il l'a donnée dans les *Maximes : L'extrême plaisir que nous prenons à parler de nous-mêmes nous doit faire craindre de n'en donner guère à ceux qui nous écoutent*; et dans les *Réflexions diverses*: « Il faut éviter de parler longtemps de soi-même et de se donner souvent pour exemple. » D'autres le lui avaient appris à leurs dépens, *on incommode souvent les autres quand on croit ne les pouvoir jamais incommoder*. Plus encore que l'esprit, la discrétion établit la réputation mondaine de celui que Méré appelle « un si parfaitement honnête homme ». Or, suivant la Rochefoucauld, *le vrai honnête homme est celui qui ne se pique de rien*. Goût vif de la mesure et de la raison, haine de tout ce qui est exagéré ou affecté, simplicité, sincérité, tolérance, tout est contenu dans cette définition de l'homme du monde au XVII[e] siècle. L'affectation surtout était odieuse à la Rochefoucauld : il ne lui a pas fallu moins de huit maximes pour l'envisager et

la combattre sous toutes ses formes. Pour lui, il était naturel sans effort, car *rien n'empêche tant d'être naturel que l'envie de le paraître.* Dans les *Réflexions diverses* il nous conseille de rester nous-mêmes.

Il y a un air qui convient à la figure et aux talents de chaque personne: on perd toujours quand on le quitte pour en prendre un autre. Il faut essayer de connaître celui qui nous est naturel, n'en point sortir, et le perfectionner autant qu'il nous est possible. Il y a toujours quelque chose de faux et d'incertain dans toute imitation. Chacun veut être un autre et n'être plus ce qu'il est ; ils cherchent une contenance hors d'eux-mêmes et un autre esprit que le leur; ils prennent des tons et des manières au hasard ; ils en font l'expérience sur eux, sans considérer que ce qui convient à quelques-uns ne convient pas à tout le monde, qu'il n'y a point de règle générale pour les tons et les manières, et qu'il n'y a point de bonnes copies.

Mais, pour être et pour rester soi-même, il faut d'abord être quelqu'un. Alors seulement on saura « accorder son air et ses manières avec sa figure, ses tons et ses paroles avec ses pensées et ses sentiments ». Cette « harmonie », combien la réalisent? Cette « cadence », combien ont l'oreille assez juste pour la saisir ? La plupart aiment mieux réduire la conversation à l'échange des flatteries et des médisances. Comme chacun se préfère aux autres, chacun ne semble s'appliquer qu'à faire sentir aux

autres cette préférence, et le charme de la conversation polie est défloré.

Une des choses qui font que l'on trouve si peu de gens qui paraissent raisonnables et agréables dans la conversation, c'est qu'il n'y a presque personne qui ne pense plutôt à ce qu'il veut dire qu'à répondre précisément à ce qu'on lui dit. Les plus habiles et les plus complaisants se contentent de montrer seulement une mine attentive, au même temps que l'on voit, dans leurs yeux et dans leur esprit, un égarement pour ce qu'on leur dit, et une précipitation pour retourner à ce qu'ils veulent dire, au lieu de considérer que c'est un mauvais moyen de plaire aux autres ou de les persuader, que de chercher si fort à se plaire à soi-même, et que bien écouter et bien répondre est une des plus grandes perfections qu'on puisse avoir dans la conversation.

Si la Rochefoucauld n'eût été qu'un misanthrope, comment eût-il atteint à cette perfection si rare ? Un rêveur n'écoute guère, un mélancolique sait moins encore répondre ; et nous savons qu'il a eu, non seulement cette politesse de l'esprit qui *consiste à penser des choses honnêtes et délicates*, mais aussi cette galanterie de l'esprit qui est l'art *de dire des choses flatteuses d'une manière agréable*. Le moraliste, il est vrai, écrit dans les *Maximes* : *La civilité est un désir d'en recevoir et d'être estimé poli*. Mais l'homme du monde, dans les *Réflexions diverses*, élève cette civilité presque à la hauteur d'une vertu.

Pour rendre la société commode, il faut que chacun conserve sa liberté ; il faut se voir ou ne se voir point,

sans sujétion, pour se divertir ensemble et même s'ennuyer ensemble..... Il faut contribuer autant qu'on le peut au divertissement des personnes avec qui on veut vivre... Il y a une sorte de politesse qui est nécessaire dans le commerce des honnêtes gens : elle leur fait entendre raillerie et elle les empêche d'être choqués et de choquer les autres par de certaines façons de parler trop sèches et trop dures, qui échappent souvent sans y penser, quand on soutient son opinion avec chaleur.

A quoi se réduisent tant de règles, sinon à ce précepte unique, qui n'est plus celui de l'égoïsme: le vrai honnête homme est celui qui, pour plaire aux autres, sait parfois s'oublier lui-même ? La Rochefoucauld a-t-il toujours pratiqué cette tolérance qu'il conseille aux autres : « Je ne hais pas, dit-il, à entendre disputer, et souvent aussi je me mêle assez volontiers dans la dispute; mais je soutiens d'ordinaire mon opinion avec trop de chaleur, et, lorsqu'on défend un parti injuste contre moi, à force de me passionner pour celui de la raison, je deviens moi-même fort peu raisonnable. » Voilà l'explication de bien des exagérations et de bien des subtilités. Il était jeune encore quand il faisait cet aveu ; en vieillissant, il comprit que le plus sûr moyen de n'avoir plus raison, c'est d'avoir raison avec une obstination inflexible, car *il n'y a point de gens qui aient plus souvent tort que ceux qui ne peuvent souffrir d'en avoir.*

Etre complaisant pour les défauts de nos amis et leur laisser ignorer même qu'on les a remarqués, dire la vérité, mais avec mesure, céder aisément aux autres l'avantage de décider, ne pas vouloir toujours être le maître de la conversation, ne jamais épuiser les sujets, pour laisser aux autres quelque chose à dire, savoir parler à propos et à propos se taire, connaître la portée des esprits à qui l'on s'adresse, entrer dans leur goût, s'approprier leurs pensées et les mêler aux nôtres à tel point qu'ils s'attribuent le mérite de ce que nous pensons et disons nous-mêmes, voilà comment la Rochefoucauld entendait la conversation polie. Celui qui semblait devoir être un Alceste, devenu presque un Philinte, adoptait cette devise de la tolérance un peu sceptique : *C'est une grande folie de vouloir être sage tout seul.*

Malgré tout, le trait distinctif de son caractère fut toujours un sérieux profond : son portrait, ses *Réflexions diverses* en font foi :

La conversation des honnêtes gens est un des plaisirs qui me touchent le plus. J'aime qu'elle soit sérieuse et que la morale en fasse la plus grande partie ; cependant je sais la goûter aussi quand elle est enjouée, et, si je n'y dis pas beaucoup de petites choses pour rire, ce n'est pas du moins que je ne connaisse bien ce que valent les bagatelles bien dites et que je ne trouve fort divertissante cette manière de badiner..... On peut avoir tout ensemble un air sérieux dans l'esprit, et dire

souvent des choses agréables et enjouées. Cette sorte d'esprit convient à toutes personnes et à tous les âges de la vie. Les jeunes gens ont d'ordinaire l'esprit enjoué et moqueur, sans l'avoir sérieux ; et c'est ce qui les rend souvent incommodes. Rien n'est plus aisé à soutenir que le dessein d'être toujours plaisant ; et les applaudissements qu'on reçoit quelquefois, en divertissant les autres, ne valent pas que l'on s'expose à la honte de les ennuyer souvent, quand ils sont de méchante humeur. La moquerie est une des plus agréables et des plus dangereuses qualités de l'esprit. Elle plaît toujours quand elle est délicate, mais on craint aussi toujours ceux qui s'en servent trop souvent. La moquerie peut néanmoins être permise quand elle n'est mêlée d'aucune malignité, et quand on y fait entrer les personnes mêmes dont on parle.

Cette manière de railler, « délicate et flatteuse, qui touche seulement les défauts », est la seule qui ne lui déplaise pas. Jamais il ne fut médisant. *On est d'ordinaire plus médisant par vanité que par malice;* son orgueil eût cru déroger en se mêlant aux caquetages de salon. Mais il savait aussi qu'il faut dans l'esprit de la variété, car *on ne plaît pas longtemps quand on n'a qu'une sorte d'esprit*, et il tenait à plaire. Il avait surtout « une civilité fort exacte parmi les femmes », et il préférait leur conversation à celle des hommes : « On y trouve une certaine douceur qu'on ne rencontre point parmi nous, et il me semble outre cela qu'elles s'expliquent avec plus de netteté et qu'elles donnent un tour agréable aux choses qu'elles disent. » Que de ressources

pour un moraliste dans leur entretien ! Pour le Frondeur, fatigué d'entendre les hommes vanter des victoires où il n'a plus de part, discuter des révolutions de cour où il n'a plus rien à gagner, quel charme d'explorer, en la compagnie des femmes, le vaste champ des ridicules ! Il a pu écrire : *L'esprit de la plupart des femmes sert plus à fortifier leur folie que leur raison.* Mais il ne le disait pas d'une Mme de la Fayette, ni même d'une Mme de Sablé.

II

Née en 1599, mariée en 1614, veuve en 1640, Madeleine de Souvré, marquise de Sablé, avait quatorze ans de plus que la Rochefoucauld ; lui-même, quand il la connut, était sur le déclin de l'âge. L'ancien ami de Mmes de Chevreuse, de Hautefort et de Longueville n'avait rien à renier de son passé en se faisant l'ami de celle qui avait tenu autrefois, selon l'expression de Sainte-Beuve, école de sentimentalité et de haute élégance. Au temps où Anne d'Autriche vint en France, la belle marquise s'était formé un idéal de galanterie raffinée, à l'espagnole, et Montmorency, la future victime de Richelieu, fut son premier chevalier. Elle est une des habituées de choix de l'hôtel de Rambouillet, et soutient un long commerce de lettres avec Voiture ; mais

celui-ci, qui l'appelle sa « généreuse et bonne amie », et ne la quitte que « les larmes aux yeux », n'est pas loin de trouver pesantes quelquefois les belles « apparences d'affection » d'une femme qui veut « les cœurs tout entiers ». Pendant la Fronde, elle avait trouvé moyen de vivre en bons termes avec les deux partis, bien qu'elle inclinât du côté de Mazarin, qui lui servait une pension de deux mille écus. Quand la Rochefoucauld parut à la veille d'être nommé gouverneur du Dauphin, elle lui envoya un petit traité sur l'éducation des princes; en la remerciant, il lui adresse cette louange, bien délicate sous sa plume : « Vous savez bien que je ne crois qu'à vous sur certains chapitres, et surtout sur les replis du cœur. »

Voilà le don qui, plus que tous les autres, lui conquit l'amitié de la Rochefoucauld. Mme de Motteville, qui l'a connue, vante aussi cet esprit pénétrant, qui savait à merveille « sonder les plis et replis du cœur humain ». Elle savait lire et juger, témoin son goût vif pour les *Essais* de Montaigne et pour les *Provinciales*. Arnauld lui disait, en lui envoyant le discours préliminaire de la *Logique de Port-Royal* : « Ce ne sont que des personnes comme vous que nous en voulons avoir pour jugés ». Toutefois, c'est par ses défauts surtout que Mme de Sablé mérite une place à part entre toutes les femmes de ce temps :

il n'est pas donné à tout le monde d'en avoir d'aussi piquants. Egoïste et philosophe, la Rochefoucauld profitait des uns et riait des autres.

La grâce de la nouveauté et la longue habitude, quelque opposées qu'elles soient, nous empêchent également de sentir les défauts de nos amis. Il y avait un motif encore qui empêchait la Rochefoucauld de sentir certains défauts de Mme de Sablé, c'est qu'il n'en était pas exempt lui-même. *Nous pardonnons aisément à nos amis les défauts qui ne nous regardent pas*, à plus forte raison ceux qui nous sont utiles. Rien ne réunissait plus les deux amis qu'un penchant à la friandise. Le marquis de Pisani, fils de Mme de Rambouillet, disait de Mme de Sablé qu'elle avait beau faire, qu'elle ne chasserait pas le diable de chez elle, car il s'était retranché dans la cuisine. Si le diable aimait ces parages, la Rochefoucauld ne s'y déplaisait pas. Les ragoûts, les confitures, les potages de Mme de Sablé lui inspiraient une admiration enthousiaste qui déborde dans ses moindres billets :

Vous ne pouvez faire une plus belle charité que de permettre que le porteur de ce billet puisse entrer dans les mystères de la marmelade et de vos véritables confitures... Si je pouvais espérer deux assiettes de ces confitures dont je ne méritais pas de manger autrefois, je croirais vous être redevable toute ma vie.

N'est-ce pas le lyrisme porté dans la gour-

mandise ? Mais, si parfaites que fussent les confitures de la marquise, c'est sa conversation, soyons-en sûrs, qui en était le meilleur assaisonnement. La Rochefoucauld lui eût peut-être écrit, comme la comtesse de Brégy, qu'il renoncerait à tous les mets pour une écuelle de son potage ; mais il se fût hâté d'ajouter avec elle : « rien n'étant si délicat que d'en manger en vous écoutant parler. »

D'autres travers, chez Mme de Sablé, étaient moins aimables : son extrême frayeur de la contagion et de la mort faisait le divertissement des contemporains. Elle tenait une véritable droguerie et propageait autour d'elle toutes sortes de recettes médicales. Ce léger ridicule ne méritait qu'une épigramme, et M de Sablé pouvait se reconnaître dans cette maxime : *C'est une ennuyeuse maladie que de conserver sa santé par un trop grand régime.* Comment elle pouvait concilier ces soins minutieux qu'elle prenait de sa personne avec les pratiques de la dévotion janséniste, elle seule le savait. « Quelle dévote, bon Dieu ! » s'écrie l'irrévérencieux Tallemant des Réaux. Depuis 1653, elle s'était logée dans un bâtiment qui attenait à Port-Royal, et, selon l'expression de Sainte-Beuve, mitonnait là son salut, un pied dans le monde, un œil sur le cloître, désespérant la mère Angélique par les inégalités de son humeur et la bizarrerie de ses caprices.

La Rochefoucauld, qui l'appelait ironiquement l'une des fondatrices du jansénisme, sentait à merveille combien au fond elle était peu janséniste d'esprit, et ne l'en aimait que davantage. Ce dut être avec plaisir qu'il la vit, au lendemain de la paix de l'Eglise, en 1668, rompre avec une douce lenteur les derniers liens qui l'attachaient à Port-Royal, car Port-Royal n'était plus qu'aux champs, et le voisinage des étangs n'eût pas été supportable pour Mme de Sablé. Faiblesses, caprices, manies, rien de tout cela n'échappait à la Rochefoucauld ; mais ce qui devait surtout fournir au théoricien de l'amour-propre un sujet d'observations sans cesse renouvelées, c'est la persistance de l'orgueil dans cette âme qui s'efforçait de se faire humble.

Coquette et janséniste, Mme de Sablé avait, on peut le dire, deux caractères ; on ne s'étonnera donc pas qu'elle ait eu deux salons, l'un dans son hôtel de la Place-Royale, l'autre dans son appartement de Port-Royal. Il est vrai que le salon mondain n'était pas fermé aux jansénistes, et que le salon janséniste s'ouvrait aux hommes du monde ; mais, selon les caprices de la marquise, c'étaient les uns ou les autres qui donnaient le ton à la conversation. La Rochefoucauld, qui était au premier rang des deux sociétés, n'avait pas à souffrir de ces revirements : il avait assez d'a-

grément dans les manières pour ne pas redouter le commerce des honnêtes gens, assez de sérieux dans l'esprit pour affronter les plus graves entretiens. Entre les jansénistes et les jésuites, il réservait son indépendance, également désireux et de ne se brouiller avec personne et de ne s'asservir à personne. Dans le monde, il donnait l'exemple du scepticisme élégant dont il a donné le précepte dans ses *Maximes* : *Il y a des faussetés déguisées qui représentent si bien la vérité, que ce serait mal juger que de ne s'y pas laisser tromper.* Mais il feignait seulement de se laisser tromper, et il gardait intact son droit de tout juger librement.

Cette société de Mme de Sablé, où tant de contrastes viennent se fondre, avait certes ses travers; mais, sans grande sévérité de principes, elle savait rester digne en étant aimable. *La bienséance est la moindre de toutes les lois, et la plus suivie.* Nulle part cette loi n'était plus respectée, mais elle l'était plus par les vieillards que par les jeunes gens. Dès ce moment la tradition de galanterie chevaleresque se perdait dans la jeune noblesse : la finesse des habits ou des parfums remplaçait mal la finesse de la conversation. Outré de leurs airs prétentieux et de leurs discours vides, la Rochefoucauld a dû murmurer plus d'une fois : *La plupart des jeunes gens croient être naturels, lorsqu'ils ne sont*

que mal polis et grossiers. Sans doute on ne l'écoutait pas toujours avec la déférence qu'eût dû imposer tant d'expérience jointe à tant d'esprit. Aux yeux de ces nouveaux venus, il était le passé, un passé déjà démodé. Tout bas on se rappelait qu'il n'avait pas toujours été si désintéressé ni si sage; si l'on eût osé, on lui eût renvoyé sa propre épigramme: *Les vieillards aiment à donner de bons préceptes pour se consoler de n'être plus en état de donner de mauvais exemples.*

La Rochefoucauld et Mme de Sablé n'allaient plus guère à la cour: c'est la cour qui venait parfois les chercher. Une des nièces de Mme de Sablé avait épousé Louvois, dont la fille devait être duchesse de la Rochefoucauld. On ne s'étonnait pas des visites assez familières soit de Monsieur, frère du roi, qui à la table de la marquise, si l'on en croit le P. Rapin, se trouvait mieux qu'à la sienne ; soit du duc de Bourbon, ami sincère de la Rochefoucauld, et qui le pleura. Il faut bien le dire pourtant, la véritable cour, la cour fastueuse et triomphante, n'était pas là. Le salon de Mme de Sablé était plutôt l'intermédiaire naturel entre le Louvre ou Versailles et Port-Royal: on y rencontrait surtout les convertis de la veille et ceux du lendemain, les Liancourt, qu'une nouvelle alliance avait rapprochés de la Rochefoucauld ; la duchesse d'Aiguillon, celle-là même qui jugeait autrefois si sévèrement l'in-

constante ambition de Marcillac, et qui, maintenant dévote, ne l'était pas assez pour dédaigner les confitures de coing; Mlle de Vertus, qui échangeait avec Mme de Sablé des recettes utiles ou friandes; la belle et bizarre Mme de Puisieux, qui se signalait par sa dévotion outrée, et laissait des dettes chez tous les pâtissiers; la marquise de Toucy et la maréchale de la Mothe-Houdancourt, nièces de Mme de Sablé; Marie Séguier, marquise de Bois-Dauphin, sa belle-sœur tour à tour et sa belle-fille; la princesse de Guémené, dont Arnauld d'Andilly était amoureux, dit Retz, mais en Dieu, purement et spirituellement; la comtesse de Maure, la moins janséniste des femmes, mais dont l'affection jalouse et orageuse se faisait quelquefois oppressive: Mme de Sablé, son intime amie, se montra désespérée de sa mort, et, au fond, s'en trouva bien: toutes deux s'aimaient tant qu'elles n'étaient pas loin de se haïr: *Nous sommes plus près d'aimer ceux qui nous haïssent que ceux qui nous aiment plus que nous ne voulons*. Les Montausier souvent étaient là, avec Angélique Claire d'Angennes, la première comtesse de Grignan, comme un vivant souvenir de l'hôtel de Rambouillet; mais ils avaient le tort de rappeler aussi une déconvenue à l'ancien Frondeur qui volontiers eût oublié la Fronde dans l'emploi de gouverneur du dauphin. C'étaient de plus purs

ou de plus chers souvenirs qu'évoquait en lui la vue de Marie de Hautefort, devenue duchesse de Schomberg, ou de Mme de Longueville, devenue la pénitente de M. Singlin. Mais il se détournait peu à peu de ce passé lointain déjà, et de préférence il se tournait soit vers Mme de Thianges qui savait plus d'un conte, soit vers Mme de Coulanges, spirituellement médisante, et qui colportait à travers Paris ces nouvelles dont il était fort curieux.

Dans ce milieu, brillant à l'origine, mais qui finit par être plus sérieux que mondain, quelques physionomies originales se détachaient sur un fond un peu monotone : c'était le secrétaire d'Etat Langlade, touché soudainement de la grâce, et à qui le soin de sa santé imposait l'amère obligation de manger de la poularde pendant qu'à ses commensaux on servait de la morue. C'était l'épicurien Méré, dont la famille, originaire du Poitou, était connue de la Rochefoucauld ; avec cet honnête homme, renommé pour son « bon air » et pour la liberté de son esprit, l'auteur des *Maximes*, au fond non moins hardi « libertin » que lui, dissertait sur le principe de l'épicurisme « qu'on n'est heureux que par le plaisir, ni malheureux que par la douleur ». C'était l'abbé Testu, sujet parfois, dit le P. Rapin, aux vapeurs à la mode, mais dont plus souvent encore la voix bruyante dominait

les voix plus discrètes des abbés de la Chambre, de la Victoire et d'Ailly. Cet étrange abbé, prédicateur du roi, mais que le roi ne crut jamais digne d'être évêque, osait tenir tête à la Rochefoucauld, et la Rochefoucauld disait, pour toute vengeance, qu'il avait mis de l'eau dans le vin des Pères. L'abbé Testu voulait être le maître partout, dit Mme de Sévigné, qui l'appelait expressivement « l'orage ». C'était enfin Brancas, le Distrait de la Bruyère. Un la Bruyère eût trouvé là matière à bien des portraits; plus enclin à moraliser qu'à peindre, la Rochefoucauld y trouva peut-être la substance de plusieurs maximes. Mais pour découvrir la vraie source des *Maximes*, c'est plus haut qu'il faut remonter.

III

« J'écris bien en prose, je fais bien en vers, et, si j'étais sensible à la gloire qui vient de ce côté-là, je pense qu'avec peu de travail je pourrais acquérir assez de réputation. » Quand il écrivait ces lignes dédaigneuses, il n'avait pas encore composé les *Maximes*; mais, après même qu'il les eut composées, il affecta toujours d'être peu sensible « à la gloire qui vient de ce côté-là ». Est-ce orgueil de grand seigneur? Est-ce affectation? Il a écrit les *Mémoires*, mais en honnête homme qui daigne exposer sa conduite.

Il a écrit ensuite les *Maximes*, et là encore il s'est efforcé de ne pas sembler « auteur », bien qu'il l'ait été davantage. Mais, pour les *Maximes*, sa modestie n'est-elle pas justifiée par cette large part de collaboration que Cousin accorde à la société de Mme de Sablé? Ne serait-il que l'arrangeur habile, presque l'éditeur de maximes que d'autres auraient imaginées, discutées, et dont il se serait contenté, soit de généraliser l'idée, soit de polir la forme?

Son goût pour les conversations dont la morale fait le fond ne lui était point particulier. La mode des maximes était fort répandue, et la Rochefoucauld lui-même en témoigne dans un billet à Mme de Sablé : « Je ne sais si vous avez remarqué, écrit-il (5 décembre 1662) que l'envie de faire des sentences se gagne comme le rhume : il y a ici des disciples de M. de Balzac qui en ont eu le vent, et qui ne veulent plus faire autre chose. » Mme de Sablé a composé aussi ses *Maximes*, sans parler de deux petits traités sur l'éducation des enfants et sur l'amitié. Mais si la mode des maximes explique le livre de Mme de Sablé, elle ne suffit pas à expliquer le livre de la Rochefoucauld. La mode des maximes pouvait vieillir, non la substance de ses *Maximes*, à lui. Cette pensée que la Rochefoucauld portait en lui, tôt ou tard il l'eût mise au jour ; tôt ou tard il eût déchargé sur les hommes la rancune que

le spectacle de leurs ambitions égoïstes avait amassée en lui. Les *Maximes* sont le fruit amer d'une longue expérience personnelle, le résumé de la vie de la Rochefoucauld et de l'histoire de son temps. « Soit *Mémoires*, soit *Maximes*, il ne sort pas de lui-même. » C'est Cousin lui-même qui l'avoue. Mais l'avouer, c'est avouer que la société de Mme de Sablé a fourni tout au plus à la Rochefoucauld l'occasion qu'attendait son génie.

On invoque contre la Rochefoucauld sa propre correspondance. Mais faut-il prendre au sérieux les formules de politesse qu'il prodiguait avec une libéralité de grand seigneur ? Il se plaint qu'on suscite en lui le goût des sentences, pour troubler son repos. Celà prouve tout au plus qu'il n'aimait pas à travailler, et jamais il n'en a fait mystère, car *de tous nos défauts, celui dont nous demeurons le plus aisément d'accord, c'est de la paresse.* A propos d'une maxime analogue, Mme de Sablé écrit à la duchesse de Schomberg : « L'auteur a trouvé dans son humeur la maxime de la paresse : il n'y en eut jamais une si grande que la sienne ». L'auteur, ce seul mot semble une indication assez précise. Mais que prouve tel compliment banal à l'adresse de Mme de Sablé ou de l'académicien Esprit ?

C'est ce que vous m'avez envoyé qui me rend capable de devenir gouverneur de M. le Dauphin, et non les

sentences que j'ai faites. Je n'ai en ma vie rien vu de si beau ni de si judicieusement écrit... Je trouve la sentence de M. Esprit la plus belle du monde ; je ne l'aurais pas entendue sans secours ; mais, à cette heure, elle me paraît admirable.

Si le grave académicien fut satisfait de ce compliment enveloppé dans une épigramme, il faut avouer qu'il se contentait de peu. Il est certain qu'entre la Rochefoucauld, Esprit et Mme de Sablé se faisait un perpétuel échange de maximes. Tantôt la Rochefoucauld se plaint qu'on l'ait négligé pendant son absence, et rappelle que, pour lui, il s'est fait une loi de soumettre ses « sentences » au jugement de la marquise. « Vous savez avec combien de bonne foi j'en ai usé avec vous, et que les sentences ne sont sentences qu'après que vous les avez approuvées. » Tantôt il envoie à ses amis les maximes qu'il vient d'écrire, les justifie, les commente, et réclame leur avis, qu'il semble attendre avec inquiétude. Une seule lettre ne contient pas moins de huit maximes ; plusieurs seront modifiées ; une ne se retrouvera pas dans le recueil imprimé ; d'autres ont déjà revêtu leur forme définitive. Mais la première de ces maximes peut nous aider à comprendre dans quelle mesure la Rochefoucauld subit une collaboration étrangère. Dans la lettre à Esprit, elle est ainsi rédigée :

Il faut avouer que la vertu, par qui nous nous vantons de faire tout ce que nous faisons de bien, n'aurait pas toujours la force de nous retenir dans les règles de notre devoir, si la paresse, la timidité ou la honte ne nous faisaient voir les inconvénients qu'il y a d'en sortir.

Sous cette forme embarrassée, la maxime déplut. Voici comment il l'abrégea et l'affina : *Pendant que la paresse et la timidité nous retiennent dans notre devoir, notre vertu en a souvent tout l'honneur.* Même là, son rôle est prépondérant : c'est lui qui trouve l'idée première, qui la propose au jugement de ses amis, puis la reprend, la perfectionne et la marque de son empreinte. Il semble parfois céder à leurs critiques ; mais les concessions qu'il leur fait sont toutes de détail, et l'esprit même de la maxime primitive n'en est jamais altéré. Il loue fort les maximes qu'à leur tour ils lui soumettent. Mme de Sablé trouve « merveilleuse » telle sentence de la Rochefoucauld : le moyen de ne pas juger admirable la sentence de Mme de Sablé ? Et pourtant Mme de Sablé ne loue pas, ne critique pas toujours à bon escient : si elle approuve plus d'une maxime bien absolue, par exemple sur les amis qui dégoûtent de l'amitié, elle déclare ne pas entendre cette maxime exquise : « *La confiance fournit plus à la conversation qu'à l'esprit;* elle a besoin qu'on lui explique de quelle sorte de confiance il s'agit. La

maxime est donc bien du seul la Rochefoucauld.

Ainsi, sur un fait incontestable, Cousin a bâti la plus contestable des hypothèses. Le fait incontestable, c'est l'échange incessant de questions et de réponses, de compliments ou de critiques entre les habitués du salon de Mme de Sablé. L'hypothèse inadmissible, c'est celle qui nous montre la Rochefoucauld subissant, recherchant une collaboration effective. Souvent il s'est offert au jugement des autres ; toujours il a jugé lui-même en dernier ressort, appliquant à son propre usage sa maxime : *Pour rendre la société commode, il faut que chacun conserve sa liberté.* Il le disait de la conduite, mais il le pensait aussi de l'esprit.

Du seul salon de Mme de Sablé sortirent quatre livres d'observations morales, remarquables tout ensemble et par la différence de l'esprit et par l'analogie du procédé : les *Maximes* de la Rochefoucauld (1665) ; — les *Maximes* de Mme de Sablé (1678), suivies de *Pensées diverses* de l'abbé d'Ailly, dont il suffira de citer une : « Il n'y a point de véritable sagesse en ce monde que celle qu'enseigne la morale chrétienne » ; — la *Fausseté des vertus humaines*, de l'académicien Jacques Esprit (1678) ; — les *Maximes, Sentences et Réflexions morales et politiques*, de M. de Plassac de Méré, frère de l'épicurien (1687). Les livres de la marquise et de l'académicien sont donc

postérieurs de treize ans au livre de la Rochefoucauld, dont l'édition définitive est de 1678. Si la comparaison révèle plus d'une ressemblance, on admettra que l'imitateur n'est pas vraisemblablement la Rochefoucauld.

Entre les *Maximes* de la Rochefoucauld et celles de Mme de Sablé, toujours judicieuses, fines çà et là, mais sans forte concision, sans accent et sans trait, ces ressemblances de forme abondent, car, pour le fond, aucune comparaison n'est possible : bien que la marquise ait surtout, sinon uniquement en vue la vie de société, elle n'a garde de négliger « les maximes de l'Evangile », et son livre s'ouvre par cette profession de foi :

Comme rien n'est plus faible et moins raisonnable que de soumettre son jugement à celui d'autrui, sans nulle application du sien, rien n'est plus grand et plus sensé que de le soumettre aveuglément à Dieu, en croyant sur sa parole tout ce qu'il dit.

Il se clôt sur une condamnation toute janséniste de la comédie. Au reste, il ne faudrait pas établir une antithèse trop absolue entre ce recueil et celui de la Rochefoucauld. Quand il ne s'agit que du monde, qu'elle n'observe guère avec plus d'indulgence, sur le commerce des hommes entre eux, sur l'amitié, sur l'amour, sur l'orgueil porté jusque dans la dévotion, la marquise et le duc sont pleinement d'accord. Seulement à

la pensée que le duc formule avec quelque âpreté la marquise donne un tour moins agressif. L'opposition quelquefois est si peu marquée que la Rochefoucauld a pu emprunter, puis restituer à Mme de Sablé certaines maximes, celle-ci, par exemple, qui de son recueil passe, mais alourdie et délayée, dans le recueil de son amie : « Ceux qui prisent trop leur noblesse ne prisent pas assez ce qui en est l'origine. » En vérité, quel intérêt aurait-il à se parer des dépouilles de la marquise? Quelques maximes, dans les deux recueils sont presque textuellement identiques : c'étaient là des sujets familiers, qui revenaient sans cesse dans les causeries : la formule en était banale. Mais, lorsqu'on s'en écarte, comme le tour se gâte, comme le style s'embarrasse ! Alors même que le fond est commun, c'est des dissemblances de la forme qu'on est surtout frappé.

Mme DE SABLÉ.

La petitesse de l'esprit, l'ignorance et la présomption font l'opiniâtreté, parce que les opiniâtres ne veulent croire que ce qu'ils conçoivent, et qu'ils ne conçoivent que fort peu de choses.

LA ROCHEFOUCAULD.

La petitesse de l'esprit fait l'opiniâtreté, et nous ne croyons pas aisément ce qui est au delà de ce que nous voyons.

Voilà ce que Mme de Sablé fait des maximes

de la Rochefoucauld : à l'idée précise qui s'enferme dans un cercle de mots expressifs, elle substitue un commentaire diffus. Mais, pour la diffusion et la lourdeur, elle le cède à son commensal Jacques Esprit, dont le traité, publié en 1678, était prêt dès 1673. Et Cousin prétend faire d'Esprit le maître de la Rochefoucauld ! Ceux qui ont lu jusqu'au bout la *Fausseté des vertus humaines* — je suis de ces rares infortunés — comprennent trop pourquoi Cousin n'a pas hasardé une comparaison précise entre les deux œuvres. Sans doute toutes deux rapetissent l'homme à l'envi. Mais, dans les *Maximes*, l'homme du métier ne paraît guère ; dans la *Fausseté des vertus humaines*, on ne rencontre plus qu'un janséniste sentencieux, un brutal doctrinaire. La Rochefoucauld disciple d'Esprit ! Le grand seigneur, inclinant au « libertinage », disciple du rigoriste étroit qui ramène tout au dogme de la grâce et n'a d'autre ambition que de mettre en lumière « le misérable état où le péché réduit les hommes » ! La préface, dirigée contre les philosophes, dissipe d'avance toute incertitude sur les intentions du moraliste ou plutôt du théologien : « C'est à Dieu qu'il faut s'adresser pour obtenir les vertus pures et vraies qui ne peuvent être tirées du fond gâté de notre nature. » Comme si le livre entier ne se résumait pas assez clairement en des maximes

telles que celle-ci : « Tous les hommes sont et ont toujours été corrompus », il le couronne par une conclusion générale où il indique huit avantages principaux qu'on en peut tirer : il suffira, je pense, de citer le huitième : « Nous nous persuaderons de la nécessité de recourir à Dieu et à sa grâce, comme à la source unique de la vertu véritable. » Qu'a de commun ce bréviaire du parfait janséniste avec cette œuvre élégante et provocante, les *Maximes?*

Certes, ici encore, si l'on écarte le point de vue religieux, on noterait sans peine bien des similitudes et de pensée et d'expression. Comme la Rochefoucauld, Esprit ne voit dans l'amour de la justice que la crainte de souffrir l'injustice, dans la vertu qu'une apparence, dans les regrets même accordés à la mémoire de nos amis qu'un calcul intéressé. Il reprend, presque dans les mêmes termes, des maximes d'une portée aussi grave que celles-ci : *La vanité, la honte et surtout le tempérament font souvent la valeur des hommes et la vertu des femmes. — La justice, dans les juges qui sont modérés, n'est que l'amour de leur élévation. — La pitié est souvent un sentiment de nos propres maux dans les maux d'autrui; c'est une habile prévoyance des malheurs où nous pouvons tomber.* Ici même Esprit est plus absolu, et le mot « souvent » disparait de sa rédaction. Mais lisons jusqu'au bout la longue ma-

xime ou plutôt la dissertation d'Esprit sur la pitié, comme la Rochefoucauld nous semblera loin !

La seconde cause de la pitié est ce mélange des humeurs où la pituite prédomine, car les personnes humides sont plus disposées que les autres à recevoir les impressions des objets, et elles pleurent d'autant plus aisément qu'elles trouvent du soulagement à verser des larmes. De là vient que ceux qui ont cette sorte de tempérament ne sont pas toujours également sensibles et qu'il y a des temps et des heures du jour où ils le sont fort peu, selon que la pituite domine plus ou moins en eux.

A certains moments, on croirait lire un médecin de Molière, qui parle avec suffisance des « esprits » et des vapeurs ; à certains autres, un prêcheur ou un argumentateur scolastique, qui divise sa matière en points, et, méthodiquement, les parcourt, ou enveloppe ses épigrammes — combien émoussées ! — dans des raisonnements en forme ; à d'autres enfin, un érudit pédantesque qui prend plaisir à accumuler les exemples et les citations : dans un seul morceau, il allègue Sénèque, Cicéron, Platon, Montaigne, saint Augustin, Martial, Horace, Tasse, Virgile, saint Thomas, Plutarque, Brébeuf, Ariston, Lactance. Tantôt il amplifie, embrume, éteint la sobre et brillante maxime de la Rochefoucauld. Tantôt il en laisse subsister à peine un seul mot, un mot significatif, qui est comme la marque de propriété du véritable inventeur.

Par exemple, on aura peine à croire que deux auteurs aient pu, sans que l'un ait imité l'autre, définir la sincérité *une ouverture de cœur ;* et l'imitateur, à coup sûr, est le médiocre écrivain dont le style manque presque toujours de justesse précise, souvent de correction. Sa langue même a un air démodé, qui fait sourire : la « débonnaireté », le « violement » des devoirs. Là où il se rapproche le plus de son modèle, il lui demeure encore bien inférieur.

LA ROCHEFOUCAULD.

L'aversion du mensonge est souvent une imperceptible ambition de rendre nos témoignages considérables, et d'attirer à nos paroles un respect de religion.

ESPRIT.

La disposition de ceux qui sont véritables dans leurs paroles est en quelques-uns une secrète ambition qu'ils ont que tout le monde ajoute foi à tout ce qu'ils disent.

Mais l'infériorité d'Esprit comme écrivain ne nous apprend pas s'il a été le disciple ou le maître de la Rochefoucauld. La vérité, c'est qu'il n'y a ici ni maître, ni disciple, mais deux esprits inégaux par le talent, opposés par l'inspiration, et qui peuvent se rencontrer tout au plus dans certaines définitions et certains traits, souvenirs plus ou moins précis des causeries d'autrefois. A vrai dire, le fond moral des *Maximes* n'appartient ni à eux, ni à la société qu'ils ont fréquentée : il est aussi bien dans les

sermons de Bossuet et de Bourdaloue que dans l'épais et monotone traité d'Esprit. Mais le point de vue d'où les moralistes sacrés, ou profanes, ou mi-sacrés, mi-profanes, ont considéré l'homme, expliqué sa nature, résolu ou dédaigné de résoudre le problème de sa destinée, voilà ce qui leur est personnel. Ici l'originalité de la Rochefoucauld éclate aux yeux. Esprit compose une démonstration didactique de la fausseté des vertus humaines et de la vérité des vertus chrétiennes. Chacun des petits sermons dont son livre n'est qu'un chapelet interminable, avec une régularité désespérante, a ce même point de départ et ce même point d'arrivée : critique de la vertu vue du côté de la terre, apologie de la vertu, vue du côté du ciel.

Où donc est la prudence ? Elle est, dit Salomon, assise sur le trône de Dieu... Seuls, les chrétiens aiment et cherchent la vérité d'une manière pure, sincère et vertueuse... La seule amitié solide, c'est la charité, par laquelle deux personnes s'unissent pour s'entr'aider à servir Dieu... La seule confidence louable, c'est où l'on s'entretient de ce qui est utile au salut... La seule vraie clémence est celle qui se propose d'imiter la clémence divine... Il n'y a que la tristesse des chrétiens qu'on doive estimer... Il n'y a que les chrétiens en qui la politesse soit une vertu... Confessons à la gloire de Dieu qu'il fait lui seul les honnêtes gens... Il n'y a que la tempérance chrétienne, dit saint Thomas, qu'on doive placer parmi les véritables vertus... Il n'y a que la modestie des femmes chrétiennes qui soit une vertu véritable... Combien est déplorable l'état de ces femmes dans l'honnêteté de

qui Dieu n'est pour rien !... La certitude de vivre éternellement donne aux chrétiens le vrai courage... C'est la grâce de Jésus-Christ qui, seule, rendra l'homme naturel et le délivrera de la concupiscence.

En opposant Esprit à la Rochefoucauld, que dis-je ? en indiquant la *Fausseté des vertus humaines* comme la source des *Maximes*, Cousin a rendu un fort mauvais service à ce maître Jacques du jansénisme, d'abord homme de lettres et commensal du chancelier Séguier, qui le mit à l'Académie, puis tout à coup prêtre de l'Oratoire, puis redevenu homme du monde, père de famille, pensionnaire de Mme de Longueville, précepteur des princes de Conti. Dans le salon de Mme de Sablé, il remplissait, près de la Rochefoucauld, un rôle subordonné, un rôle de vice-président. Ne l'élevons pas, après coup, à la présidence. Chapelain, qui n'était pas un sot, l'a bien jugé : « Son fort est dans la théologie et il a peu de fonds hors de là. » C'est, il est vrai, que Chapelain lui garde rancune de ses « tuantes visites », si longues, dit Tallemant, qu'on croyait qu'il voulait demeurer à coucher chez les gens. Dans la morale aussi, il couche sur ses conclusions.

Au surplus, les ressemblances extérieures dont Cousin triomphe, ce n'est pas chez Esprit seul ni chez Mme de Sablé qu'on les relève. Dira-t-on que la Rochefoucauld fut le disciple de Méré ? Certaines maximes de Méré sont pres-

que en tout identiques à celles de la Rochefoucauld. Il en est que Méré ne craint pas de lui emprunter mot pour mot, sept ans après sa mort, celle-ci, par exemple : *Ce qui paraît générosité n'est souvent qu'une ambition déguisée, qui méprise de petits intérêts pour aller à de plus grands.* On n'en sent que mieux le contraste avec les endroits où Méré, d'ailleurs ingénieux, pense pour son propre compte et où il écrit sans modèle : « Dieu n'a mis l'homme sur la terre que pour lui donner les moyens de mériter le Ciel... Les cheveux blancs frappent également nos yeux et nos oreilles ; ce sont autant de trompettes qui sonnent la retraite. » Une seule explication est naturelle : on ne connaissait pas alors la propriété littéraire. C'est sans scrupule qu'on s'empruntait mutuellement ce qui paraissait digne d'être reproduit.

Voici donc à quoi se réduit la part que la société de Mme de Sablé peut revendiquer dans les *Maximes*. Comme le goût des analyses morales et des sentences y règne, il s'impose à la Rochefoucauld, déjà porté par nature à l'observation. Sans elle, il eût toujours été un fin moraliste, puisqu'il l'est déjà dans les *Mémoires*, dont les *Maximes*, ne l'oublions pas, sont inséparables ; mais, sans elle, il n'eût peut-être pas trouvé du premier coup le moule où il jeta ses pensées encore flottantes. Dès lors, c'est lui qui se révèle,

et la société de Mme de Sablé reçoit à son tour l'impulsion qu'elle a donnée d'abord, mais sans que son influence cesse de s'exercer, dans l'intimité, par un échange de conseils amicaux ; en public, par une discussion libre. Elles sont bien de lui, sans doute, ces maximes qu'Esprit et Mme de Sablé combattent ou ne comprennent pas ; elles lui appartiennent doublement, par droit d'invention et par droit de correction, car l'invention est originale et la correction est indépendante. Elle-même, la forme sentencieuse, ce n'est pas au seul engouement de ses contemporains qu'il la devait ; ne semble-t-elle pas faite tout exprès pour un esprit net, sobre, incisif, volontiers impérieux ? Sous ce rapport encore, les *Mémoires* annoncent les *Maximes*. En tout cas, il la reconnut aussitôt comme sienne, et la fit sienne, en effet : Esprit, lui aussi, subissait la mode des maximes et s'efforçait d'y plier sa très peu flexible intelligence ; est-ce que ses maximes gauchement amplifiées sont encore des maximes ? Est-ce qu'elles vivent ? La Rochefoucauld nous apprend, dans son Portrait, que, s'il aime la lecture, c'est qu'elle fait naître des réflexions dont on peut se former une conversation agréable et utile. Le chevalier de Méré nous a conservé une de ces conversations morales où excellait la Rochefoucauld : à chaque pas les maximes y naissent d'elles-mêmes, comme si

la Rochefoucauld ne concevait pas d'autre forme propre à exprimer la pensée: « Je crois qu'on en pourrait faire une maxime », et il en donne la première ébauche, qu'il remanie ensuite jusqu'à ce qu'il l'ait amenée à son plus haut degré de généralité.

Si donc certaines des *Maximes* peuvent appartenir, dans une certaine mesure, pour la forme, à la société de Mme de Sablé, l'ensemble des *Maximes*, fond et forme, ne lui appartient pas. Au reste, on sait qu'elle les désavoua, loin d'y reconnaître son œuvre: avec la princesse de Guémené, elle les déclara moins fondées sur la vérité que sur « l'humeur » d'un auteur qui juge tout le monde par lui-même. Ce reproche dut être souvent renouvelé, car la Rochefoucauld sent le besoin d'y répondre et dans le *Discours sur les Maximes* et dans la conversation que rapporte Méré.

Je sais ce que l'on oppose d'ordinaire à ceux qui découvrent et qui condamnent les vices : on appelle leur censure le portrait du peintre ; on dit qu'ils sont comme les malades de la jaunisse, qu'ils voient tout en jaune, parce qu'ils le sont eux-mêmes... J'ai remarqué les défauts de l'esprit et du cœur de la plupart du monde, et ceux qui ne me connaissent que par là pensent que j'ai tous ces défauts, comme si j'avais fait mon portrait. C'est une chose étrange que mes actions et mon procédé ne les désabusent pas.

L'accent de la protestation paraît sincère, et

il est certain que « l'humeur » de la Rochefoucauld ne suffit pas à expliquer les *Maximes ;* mais les contemporains n'avaient pas entièrement tort peut-être d'y voir le portrait du peintre, s'ils avaient tort de ne pas y voir leur propre portrait. Leur étonnement même, cependant, prouve assez qu'ils ne se croient nul droit de partager avec la Rochefoucauld l'honneur compromettant de la peinture.

CHAPITRE II

Mme DE LA FAYETTE. — L'AMITIÉ. — LES DERNIÈRES ANNÉES.

I

Les triomphes mondains de ce salon, où la Rochefoucauld prenait sa revanche des mécomptes de la Fronde et semblait frondeur encore jusque dans les hardiesses provocantes de sa morale, pouvaient satisfaire son esprit, non son cœur. Un grand vide s'y était fait, que rien n'avait encore rempli. Il se sentait vieillir, et l'âge mûrissait en lui la raison, bien qu'il ait écrit: *En vieillissant, on devient plus fou et plus sage.* On devient plus sage, et non plus fou, lorsqu'on sait, non seulement être sage soi-même, mais n'écouter que les conseils d'une aimable sagesse, surtout quand cette sagesse emprunte la voix d'une femme de grande intelligence et de grand cœur. C'est à ce moment que s'offrit à ce faux misanthrope, dont toute la capacité d'aimer ne s'était pas épuisée, une amitié de choix, qui avait la douceur de l'amour, sans en connaitre les orages.

Mais pourquoi l'amitié désintéressée existe-

rait-elle, si l'amour désintéressé n'existe pas ? Aussi voyons-nous qu'elle n'est guère plus épargnée que l'amour dans les *Maximes : Ce que les hommes ont nommé amitié n'est qu'une société, un ménagement réciproque d'intérêts, un échange de bons offices ; ce n'est enfin qu'un commerce où l'amour-propre se propose toujours quelque chose à gagner. — Nous ne pouvons rien aimer que par rapport à nous, et nous ne faisons que suivre notre goût et notre plaisir quand nous préférons nos amis à nous-mêmes ; c'est néanmoins par cette préférence seule que l'amitié peut être vraie et profonde.* Heureusement pour son cœur, la Rochefoucauld, en plus d'une autre maxime, se donne à lui-même le démenti le plus net et le plus généreux : *Il est plus honteux de se défier de ses amis que d'en être trompé... Quand nos amis nous ont trompés, on ne doit que de l'indifférence aux marques de leur amitié ; mais on doit de la sensibilité à leurs malheurs.* Peu importe, après ces honorables inconséquences, qu'il ajoute : *Quelque rare que soit le véritable amour, il l'est encore moins que la véritable amitié :* si la véritable amitié existe quelque part, nous n'avons pas en demander davantage. Dans ces deux séries de pensées contradictoires, nous aimons, sans trop regarder aux dates, à faire deux parts distinctes, l'une que nous mettons au compte de l'esprit de système,

l'autre qu'il nous plaît de rapporter à l'ami de Mme de la Fayette. Si, le 25 février 1671, Mme de Sévigné peut écrire à sa fille : « M. de la Rochefoucauld dit que je contente son idée sur l'amitié avec toutes ses circonstances et dépendances », c'est que peut-être, dans l'intervalle, cette idée s'est modifiée, grâce à la douce influence de celle qui porta dans l'amitié la tendre passion que Mme de Sévigné portait dans l'amour maternel.

Mais cette liaison si étroite n'a-t-elle été qu'une liaison d'amitié ? A une question aussi délicate toute réponse catégoriquement affirmative pourrait sembler hasardée; on ne peut qu'appuyer certaines conjectures sur l'étude des situations et des caractères. Dès la jeunesse, Marie-Madeleine Pioche de la Vergne se distingua par un grand fond de raison et de sérieux. Trois événements, qui se succédèrent en peu d'années, la mort de son père, le second mariage de sa mère, son propre mariage, contribuèrent à lui donner cette maturité précoce. Née en 1633, c'est à quinze ans qu'elle perdit son père, gouverneur du Havre, mais de petite noblesse. Cette perte lui fut doublement sensible, car elle devait à ce père l'éducation que sa mère, « fort honnête femme, dit Retz, mais intéressée au dernier point », n'eût pu lui donner. Dès 1650, d'ailleurs, celle-ci se remaria

au chevalier Renaud de Sévigné, oncle de la célèbre marquise, ancien chevalier de Malte. Caractère original, mais sans finesse et sans mesure, duelliste et frondeur incorrigible, le chevalier de Sévigné devait prendre place au premier rang des pénitents de Port-Royal. En attendant la Grâce, il s'attachait, avec un dévouement intempérant, mais sincère, à la fortune, alors peu brillante, de Retz, son parent. Ce même Retz s'aperçut que Marie de la Vergne était « fort jolie et fort aimable » ; mais il ajoute avec franchise : « Elle me plut beaucoup, et la vérité est que je ne lui plus guère. » Etait-elle donc froide? Non, mais réservée et concentrée, un peu ironique, n'ayant personne pour la conduire, elle avait appris à se conduire elle-même.

Est-ce pour échapper à cette vie troublée qu'à vingt-deux ans elle épousa le comte de la Fayette ? A coup sûr, elle ne trouva point dans le mariage l'affection qui eût fixé sa vie, car cette divine raison qu'on admirait en elle avait fort à faire parfois pour maîtriser les élans ou les défaillances d'une sensibilité inquiète. Il est vrai que son mari avait fait ses preuves comme soldat dans la campagne de Hollande ; il est vrai aussi qu'une sorte d'auréole poétique entourait le nom de la Fayette depuis les amours platoniques de Louise de la Fayette, sœur du comte, et de Louis XIII. Bien des années s'étaient

écoulées depuis que la fille d'honneur de la reine s'était enfuie au couvent de Chaillot, et pourtant celle qui s'était vue si près du trône ne s'était pas résignée sans peine à l'obscurité du cloître, et ses vœux définitifs ne furent prononcés qu'après le mariage de Jean-François de la Fayette avec Marie de la Vergne (1655). Etre le frère d'une telle sœur, c'était quelque chose; mais le comte de la Fayette n'est guère connu de la postérité que par sa sœur et par sa femme : près de celle-ci surtout, paisible propriétaire et mari discret, il brille d'un éclat si modéré qu'on ignorait la date même de sa mort (1683) jusqu'au jour récent où M. d'Haussonville l'a découverte. Ces vingt-huit années de mariage n'ont pas d'histoire, et pourtant ont dû être fort inégalement heureuses: de très bonne heure, le comte disparaît de la vie de la comtesse, et peu importe qu'il ait si longtemps survécu à une séparation sans éclat, puisque, trop tôt retiré au fond de l'Auvergne, il a, plus ou moins spontanément, abandonné à sa femme le soin d'illustrer son nom et d'élever ses enfants.

Déçue de ce côté, elle se fût repliée sur elle-même et n'aurait pas évité peut-être la sécheresse égoïste, si le moraliste de l'égoïsme, aux dépens de son propre système, ne lui avait inspiré la plus dévouée, la plus fidèle des affections. Lassé des agitations stériles, la Roche-

foucauld aspire au repos, et il le cherche, il le trouve dans la charmante monotonie d'une amitié qui ne passe pas et ne lasse pas. *Peu de gens savent être vieux*, écrit-il ; mais celui que Mme de Sévigné honore du nom de « patriarche » était du petit nombre des sages qui respectent le souvenir de leur jeunesse sans en rêver la résurrection. Plus jeune de dix ans, mais non plus dans l'éclat de la première jeunesse, d'une santé déjà peu ferme et d'une humeur déjà encline à la mélancolie, Mme de la Fayette écartait plus qu'elle n'attirait la foule des flatteurs indiscrets : ce qui plaisait en elle à quelques amis de choix, c'était la droiture de son jugement. Par là elle empiétait, pour ainsi dire, sur un âge plus mûr et rejoignait la Rochefoucauld. Mais elle n'était pas vieille avant le temps, et ne décourageait pas la sympathie de jeunes femmes comme Henriette d'Angleterre, dont on sait qu'elle fut l'intime amie et confidente. Elle-même caractérise fort bien cette « sorte de mérite si sérieux en apparence qu'il ne semblait pas qu'il dût plaire à une princesse aussi jeune que Madame ». C'est sous ces traits d'une gravité douce qu'elle se présente à nous, aimable, mais surtout judicieuse, tendre, mais sans emportement dans la tendresse. Mme de Sévigné pouvait paraître froide, dans sa réserve souriante, avant qu'elle



MADAME DE LA FAYETTE

d'après Masson.

Ce portrait est extrait de l'edition de la *Princesse de Clèves* publiée en 1878 par la maison Quantin.)

eût épanché sur une seule les trésors d'une affection longtemps contenue. Comme elle, Mme de la Fayette se réservait, sentant bien que la tendresse qui sommeillait en elle et s'y éveillerait un jour devait être exclusive pour être forte, mais tranquille aussi pour être durable.

On a voulu faire remonter cette liaison à 1655, époque du mariage de Mme de la Fayette. Mais, sans parler du séjour qu'elle fit en Auvergne avec son mari, la Rochefoucauld, de 1654 à 1659, vit retiré dans sa terre de Verteuil. C'est seulement après cette retraite de cinq années qu'il rentre à Paris, et qu'il peut voir Mme de la Fayette, soit chez Mme de Sénecé, leur parente commune, soit chez Mmes de Sablé, de Sévigné ou du Plessis-Guénégaud. En 1659, elle est mariée depuis quatre ans déjà, mais rien n'indique que le comte de la Fayette, qui « adore » sa femme en ces premières années (c'est elle qui l'écrit à Ménage), se soit déjà volontairement exilé dans ses terres de l'Auvergne. En 1663, dans une lettre à ce même Ménage, elle ne cache pas « la belle sympathie » qui est entre elle et la Rochefoucauld; mais il ne s'agit que de compliments relatifs à la *Princesse de Montpensier*, qui vient de paraître, et c'est par l'intermédiaire de Ménage que la Rochefoucauld les transmet à l'auteur.

C'est de cette même année, d'ailleurs, que sont les fameuses lettres à Mme de Sablé, après une lecture du manuscrit des *Maximes* : « Ah ! madame, quelle corruption il faut avoir dans l'esprit et dans le cœur pour être capable d'imaginer tout cela ! » Elle y protestait contre cette « corruption générale » dont la Rochefoucauld était trop persuadé, peut-être parce qu'il la sentait en lui-même. C'est à Fresnes, chez Mme du Plessis-Guénégaud, qu'elle avait pris connaissance des *Maximes* ; c'est chez Mme du Plessis-Guénégaud encore qu'en 1665 Arnaud de Pomponne voit Mme de la Fayette et la Rochefoucauld ; sa lettre les nomme ensemble. En 1665 donc, la liaison, commencée plus tôt sans doute, est publique, mais ne paraît pas encore intime. Il serait surprenant que l'année où parurent les *Maximes*, la première impression, si nettement défavorable, se fût tout à fait effacée ; il a fallu qu'elle vît la Rochefoucauld de près et apprît peu à peu à distinguer l'homme du livre. Cependant, de ce château de Fresnes, elle écrit à Arnaud de Pomponne, le 1er mai 1666 : « A l'abri des noms qui sont de l'autre côté de cette lettre, j'espère que vous apercevrez le mien. Aussi bien, il y en a un qui le suit assez souvent. » Ce nom, il est à peine besoin de le dire, est celui de la Rochefoucauld, qui a écrit sa part de cette lettre collective, rédigée par tous les hôtes de Fresnes.

La liaison se resserre donc lentement et ne craint pas de se montrer au grand jour.

Il faut tenir compte, d'autre part, d'un événement qui partagea en deux parties distinctes la vie de Mme de la Fayette. Jusqu'en 1670, elle n'eut pas le temps d'aimer ses amis comme la Rochefoucauld voulait être aimé. Vivant à la cour de la duchesse d'Orléans, chez qui elle avait ses entrées libres, écrivant presque sous sa dictée l'*Histoire de Madame*, elle pouvait le voir à Saint-Cloud, mais à la dérobée, et l'entretien d'ordinaire n'avait ni la douceur ni les loisirs du tête à tête. Tout à coup, frappée d'un mal mystérieux, Madame lui est arrachée. « Cette perte, écrivait-elle longtemps après, est de celles dont on ne se console jamais, et qui laissent une amertume répandue sur tout le reste de la vie. » Seule l'amitié pouvait fermer cette blessure ouverte par l'amitié. Elle avait près de quarante ans alors, et la Rochefoucauld près de soixante. Sûre d'elle-même, elle n'avait à craindre ni d'aimer trop ni de ne point aimer assez. Plus encore peut-être que le Frondeur vieilli, goutteux et désabusé, elle est en garde contre les trop brusques mouvements d'une passion irréfléchie. C'est volontairement et lentement que ces deux âmes se rapprochent et s'unissent. « Ah! don Garcie, dit Zayde dans le roman de Mme de la Fayette, vous aviez raison; il n'y a

de passions que celles qui nous frappent d'abord et qui nous surprennent; les autres ne sont que des liaisons où nous portons volontairement notre cœur. »

II

Si rien n'avait été commun entre eux, ils eussent pu être rapprochés par une amitié banale, non unis et confondus par cette amitié unique, dont les amitiés les plus vives entre hommes ne peuvent donner qu'une idée bien imparfaite. *Il est de certaines bonnes qualités comme des sens; ceux qui en sont entièrement privés ne les peuvent apercevoir, ni les comprendre.* Mais, en dépit des apparences, l'auteur des *Maximes* et l'auteur de *Zayde* étaient faits pour ne pas passer indifférents l'un auprès de l'autre.

Les goûts littéraires de Mme de la Fayette annoncent assez quel est le tour de son imagination : à Racine, le poète à la mode, elle préfère le vieux Corneille ; elle a même un secret penchant pour le genre espagnol, si noble et fier dans son emphase. Dans tout ce qu'elle écrit on sent qu'elle a les yeux toujours fixés sur un idéal élevé de vertu et d'honneur. Lui aussi, au seuil de la vie active, la Rochefoucauld avait conçu un idéal de dévouement chevaleresque. Si les calculs de l'intérêt avaient presque éteint

cette flamme première, elle pouvait revivre dans une âme épurée par l'épreuve et apaisée par l'âge. Pour se rendre digne de Mme de la Fayette, il n'avait qu'à renouer la chaîne brisée de sa jeunesse. Comme Mme de Sévigné, qui se consolait de sa faiblesse en la partageant avec lui, l'écrivain si sobre et si juste des *Maximes* se laissait entraîner par la lecture des interminables romans de Mlle de Scudéry et de la Calprenède. En dépit de la légende qui lui refuse la chaleur du cœur, il avait l'enthousiasme chaleureux et prompt. Deux lettres de Mme de Sévigné (5 janv. 1674 et 10 avril 1673) nous montrent les deux amies et leur ami réunis dans un commun besoin d'admirer l'opéra de *Cadmus* et le jeu de la Dufresnoi.

Il y a des endroits de la musique qui m'ont déjà fait pleurer ; je ne suis pas seule à ne les pouvoir soutenir ; l'âme de Mme de la Fayette en est toute alarmée... Monsieur de la Rochefoucauld a passé le jour avec moi ; je lui ai fait voir Mme Dufresnoi ; il en est tout éperdu.

Ici pourtant la nuance est sensible : l'âme tendre de Mme de la Fayette est « toute alarmée » de la musique de Lulli et des paroles de Quinault ; l'esprit élevé de la Rochefoucauld est « tout éperdu » quand une grande tragédienne l'émeut. Il savait donc admirer, celui qui a nié l'admiration désintéressée. Si on l'en croit, *nous élevons la gloire des uns pour abaisser celle*

des autres, et quelquefois on louerait moins monsieur le prince et monsieur de Turenne, si on ne les voulait point blâmer tous deux. Eh bien — nous le savons encore par Mme de Sévigné, — quand un boulet enlève Turenne à la France, quand Saint-Hilaire oublie sa propre blessure pour ne songer qu'à cette grande mort, la Rochefoucauld pleure en admirant la noblesse de ce sentiment. Et ce n'est pas là une douleur de bon goût, bientôt oubliée : neuf jours après, Mmes de la Fayette, de Sévigné, de Lavardin sont réunies chez la Rochefoucauld: c'est de Turenne encore que l'on parle, c'est sur sa mort que l'on pleure, comme pleurera Mme de la Fayette chez la duchesse d'Elbeuf, près d'un mois après la nouvelle reçue : « Nos larmes ne séchèrent pas » ; et Mme de Sévigné écrit à sa fille, dont cette émotion prolongée étonnait peut-être la froideur : « Vous me demandez si M. de la Rochefoucauld a été affligé de M. de Turenne : oui, certainement, et très sensiblement. » L'esprit, il est vrai, en face de ce malheur irréparable, était touché autant que le cœur ; mais voici une douleur où le cœur seul se montre :

Monsieur de la Rochefoucauld a perdu sa vraie mère (Gabrielle du Plessis de Liancourt), dont il est très vraiment affligé ; je l'en ai vu pleurer avec une tendresse qui me le faisait adorer. C'était une femme d'un extrême mérite, et enfin, dit-il, c'est la seule qui n'a jamais cessé de m'aimer... Le cœur de monsieur de la Rochefoucauld

pour sa famille est une chose incomparable ; il prétend que c'est une des chaînes qui nous attachent l'un à l'autre.

Là-dessus nul n'est meilleur juge que Mme de Sévigné, et son estime doit régler la nôtre, car nous sommes loin des *Maximes : Quelque prétexte que nous donnions à nos afflictions, ce n'est que l'intérêt et la vanité qui les causent.* L'auteur a senti lui-même l'exagération de cette maxime, qu'il atténue ensuite, en y ajoutant le mot *souvent*. Est-ce à dire que toute trace d'égoïsme ait disparu ? Non, mais la Rochefoucauld n'est plus l'égoïste par excellence, et la légende s'évanouit. Cette même légende, suivie par des critiques aussi bien informés que M. Faguet, ne veut-elle pas que Mme de la Fayette ait été la douceur même ? Elle était vive pourtant, et l'agitation inquiète de son âme se laissait parfois deviner, bien qu'elle essayât de la contenir. Parfois aussi à ces courts moments d'exaltation ou de révolte succédait un abattement profond ; elle ressentait tout alors avec une vivacité extraordinaire ; un rien la blessait. Elle connaissait fort bien ce point faible : « quand elle est douce », elle aime à répéter : « A-t-on gagé d'être parfaite ? » Mais ces nuages passaient à la surface de l'âme sans en troubler les profondeurs. *Les fous et les sottes gens ne voient rien que par leur humeur.* Mme de la Fayette n'était ni folle ni

sotte, et savait à temps reprendre possession d'elle-même. La lecture d'une lettre bien écrite suffisait à lui faire oublier les vapeurs dont elle était suffoquée.

Quelques-uns, nous apprend Segrais, la jugeaient sèche, alors qu'elle n'était que délicate. Cette délicatesse poussée assez loin pour sembler sécheresse était encore un trait commun entre elle et la Rochefoucauld ; mais il ne faut pas la confondre avec cette délicatesse précieuse qui dédaigne les réalités de la vie. L'auteur de la *Princesse de Clèves* s'entendait fort bien en affaires : son adroite intervention dans un procès où la Rochefoucauld était engagé conserva à celui-ci la meilleure partie de son bien. Jusqu'en 1678, sa situation de fortune fut médiocrement aisée : c'est seulement alors que mourut le chevalier de Sévigné, à qui Mme de la Vergne avait laissé la jouissance de tous ses biens. Mais elle était riche en amis. « Jamais femme, dit Mme de Sévigné (15 nov. 1684), sans sortir de sa place, n'a fait de si bonnes affaires.. Elle a cent bras, elle atteint partout... C'est une obligation qu'elle a à M. de la Rochefoucauld. » Ces mutuels services n'ont-ils été pour rien dans le goût soutenu qu'inspira le commerce de Mme de la Fayette à celui qui définissait l'amitié *un ménagement réciproque d'intérêts et un échange de bons offices ?*

Mais il serait injuste d'expliquer par les seules considérations de l'intérêt une amitié qui fut si dévouée. Entre la passion exaltée et le froid calcul il y a place pour une affection éclairée. Et, très clairement, la Rochefoucauld savait distinguer le mérite essentiel de Mme de la Fayette, puisque c'est à elle, dit-on, qu'il appliqua cette expression nouvelle et cette louange heureuse : elle est *vraie*. Il n'avait conquis, lui, qu'au prix de longs efforts les qualités raisonnables et mesurées qu'elle avait par nature. Dès qu'il a trouvé enfin son équilibre, il s'y maintient et s'y complaît. Son amie l'y aide d'autant mieux qu'elle a toujours eu en horreur tout ce qui sort du bon goût et du bon sens, ironie trop âpre, trop passionnée, grands air affectés ou jeux frivoles du bel esprit. La vérité dans le caractère, c'est la sincérité ; la vérité dans l'esprit, c'est le naturel : elle avait la franchise et la simplicité. Racontant sa première entrevue avec Mme de Montespan, Mme de Maintenon écrivait : « Enfin, Mme de la Fayette eût été contente du vrai de mes expression et de brièveté de mon récit. »

Elle disait que celui qui se met au-dessus des autres, quelque esprit qu'il ait, se met au-dessous de son esprit ; mais il est peu probable qu'elle l'ait dit de Boileau, ainsi que le prétend Segrais : l'apôtre du bon sens ne peut avoir été

aussi mal jugé par une femme en qui le bon sens fut éminent. Comme Mme de la Fayette, Boileau eût applaudi à cette maxime : *Peu d'esprit avec de la droiture ennuie moins que beaucoup d'esprit avec du travers.* Et cependant la Féliciane du Dictionnaire des Précieuses, l'élève de Ménage, la correspondante de Costar, avait quelque mérite à n'être pas une femme savante. Mais elle portait légèrement le poids de son savoir. Même les livres d'un sérieux un peu triste, comme ceux d'Arnauld et de Nicole, ne l'attiraient pas. Elle avouait ne rien entendre à la philosophie de Malebranche. Au contraire de la Rochefoucauld, qui manque d'instruction première, mais y supplée par un esprit très fin et un goût très sûr, elle doit se défendre contre les dangers d'une instruction qui la met au-dessus de la plupart des femmes et de bien des hommes. Mais, avec des connaissances inégales, ils avaient une haine égale du pédantisme. « Une femme peut aimer les sciences ; mais toutes les sciences ne lui conviennent pas toujours, et l'entêtement de certaines sciences ne lui convient jamais. » Qui parle ainsi ? Est-ce la Rochefoucauld ? est-ce Molière ?

Tous deux aussi étaient également curieux de l'analyse morale. Ils ne partaient pas du même point, mais ils aboutissaient au même but. L'expérience un peu amère de l'un se tempérait par

le sourire indulgent de l'autre; Mme de la Fayette y gagnait en pénétration, la Rochefoucauld en sérénité. Le *Huetiana,* sans doute, exagère l'admiration de Mme de la Fayette pour les *Maximes* et surtout la part qu'elle y a prise. Depuis, on a exagéré peut-être l'influence apaisante, réelle d'ailleurs, qu'elle a exercée sur l'auteur, et, par contre-coup, sur le livre, dont la brutalité primitive va s'atténuant d'édition en édition. Mais il est certain qu'elle y collabora en quelque mesure, après l'avoir condamné, et qu'elle soumit à la Rochefoucauld plus d'une maxime, celle-ci par exemple, qu'adopte la quatrième édition : *On donne des conseils, mais on n'inspire point de conduite.* A mesure que s'effaçaient les anciennes dissidences et que s'accusaient les ressemblances intimes de nature, les deux amis en arrivaient à ne plus bien se distinguer l'un de l'autre, tant ils avaient même façon de sentir et d'exprimer les sentiments. Auquel des deux appartiennent ces maximes, qui sont proposées au jugement de Bussy : « On pardonne les infidélités, mais on ne les oublie point. — On oublie les infidélités, mais on ne les pardonne point ? » Qui peut le savoir?

Au fond de tout ce qu'il y a de bon comme de tout ce qu'il y a de mauvais dans la vie de la Rochefoucauld, on retrouve l'influence d'une femme. Mme de la Fayette apprit à l'auteur des

Maximes à se mieux connaître et à s'estimer plus, car *tous ceux qui connaissent leur esprit ne connaissent pas leur cœur*, et la Rochefoucauld avait un cœur, puisque Mme de la Fayette l'aima.

III

Mme de la Fayette n'eut pas proprement « un salon », et ne souhaita pas d'en avoir, quoi que dise Gourville :

> Mme de la Fayette présumait extrêmement de son esprit, et s'était proposé de remplir la place de Mme la marquise de Sablé, à laquelle tous les jeunes gens avaient accoutumé de rendre de grands devoirs, parce qu'après les avoir un peu façonnés, ce leur était un titre pour entrer dans le monde ; mais cela ne réussit pas parce que Mme de la Fayette ne voulut pas donner son temps à une chose si peu utile. Son inclination naturelle l'emportait sur tout le reste. Elle passait ordinairement deux heures de la matinée à entretenir commerce avec tous ceux qui pouvaient lui être bons à quelque chose, et à faire des reproches à ceux qui ne la voyaient pas aussi souvent qu'elle le désirait, pour les tenir sous sa main, pour voir à quel usage elle les pouvait mettre chaque jour.

Un seul trait juste peut être retenu de ce petit réquisitoire : pratique et sérieuse avant tout, elle dédaigna de perdre son temps « à une chose si peu utile ». Elle comprenait à quel point cet empire capricieux, que la mode élève et renverse, convenait peu à son caractère. Son hu-

meur concentrée, son esprit ferme et original lui interdisaient cette facilité d'expansion, cette transformation incessante de soi-même qui sont nécessaires dans le monde pour attirer et retenir tant de gens de tempérament varié et d'esprit inégal. Non, elle n'a pas voulu succéder à Mme de Sablé ; celle-ci n'est morte qu'en 1678, deux ans seulement avant la Rochefoucauld : à cette époque, Mme de la Fayette, dans les intervalles de loisir que lui laisse la maladie, nourrit une ambition plus sérieuse : elle écrit la *Princesse de Clèves* (1).

Bien que la cour fît le meilleur accueil à la favorite de Madame, elle fréquenta de moins en moins cette cour dont elle a fait une peinture si peu attrayante : « Il y a un certain train qui ne change point; toujours les mêmes plaisirs, toujours aux mêmes heures, et toujours avec les mêmes gens. » Aussi son « réduit », où n'était admise qu'une élite, acquit un peu l'originalité au prix de l'isolement. Il ne faut pas croire qu'il en fût plus triste, au moins dans le début. Ses accès de mélancolie, en se dissipant, laissaient reparaître un fond d'esprit ferme et vif, qui ne s'interdisait ni l'ironie, pourvu qu'elle se main-

(1) Sur les romans de Mme de la Fayette et la part que la Rochefoucauld y a pu prendre, comme sur la vie de Mme de la Fayette après la mort de la Rochefoucauld, voyez nos *Etudes littéraires et morales*, 1re série, Delagrave.

tînt dans la mesure, ni même parfois les « gaillardises », pourvu que l'expression en fût discrète. Même dans le tête-à-tête, cette conversation est plus souvent spirituelle qu'attendrie. De la dissertation morale elle glisse aisément vers la fantaisie ou vers l'épigramme. Telle lettre de Mme de Sévigné (20 mars 1671) nous apprend comment la Rochefoucauld sait se dérider à l'occasion. Les mots pittoresques jaillissaient alors de source: du maréchal de Bellefond, qui manquait de suite dans les idées, la Rochefoucauld disait qu'il n'avait point de jointures dans l'esprit. Les personnes qui restent décontenancées et muettes devant une raillerie « mangent des pois chauds » ; la nuit, au moment où l'on se couche, « on a des pensées qui ne sont que gris-brun ».

C'est que, dans cette intimité, la Rochefoucauld déploie toutes les ressources de son esprit, que l'applaudissement d'une société trop nombreuse poussait à la subtilité ou déconcertait même. Dans les *Réflexions diverses* il a défini cette confiance mutuelle qui donne à la causerie tant d'abandon.

Il y a des personnes qui peuvent avoir raison de se fier en nous, vers qui nous n'aurions pas raison d'avoir la même conduite ; et on s'acquitte avec ceux-ci en leur gardant le secret, et en les payant de légères confidences. Il y en a d'autres dont la fidélité nous est connue, qui ne ménagent rien avec nous, et à qui on peut

se confier par choix et par estime. On doit ne leur rien cacher de ce qui ne regarde que nous; se montrer à eux toujours vrais dans nos bonnes qualités et dans nos défauts mêmes, sans exagérer les unes et sans diminuer les autres; se faire une loi de ne leur faire jamais de demi-confidences, qui embarrassent toujours ceux qui les font, et ne contentent presque jamais ceux qui les reçoivent.

Il est vrai que *l'envie d'être plaint ou d'être admiré fait souvent la plus grande partie de notre confiance*. Mais cette confiance, pour n'être pas stérile, a besoin de n'être pas banale. La Rochefoucauld ne prodiguait pas la sienne, et l'on peut même affirmer qu'il l'accorda tout entière à la seule Mme de la Fayette. Naturellement réservé, il ne s'est pas abandonné peut-être sans s'être observé longtemps. *Ce qui nous empêche d'ordinaire de faire voir le fond de notre cœur à nos amis, n'est pas tant la défiance que nous avons d'eux que celle que nous avons de nous-mêmes.* Mais le charme insinuant de Mme de la Fayette était le plus fort: en le contraignant à ne pas se défier d'elle, elle l'amenait, malgré lui, à ne plus se défier de lui-même. Dès qu'elle s'était emparée d'une âme, elle en pénétrait les ressources inconnues et les faisait voir à ceux qui les possédaient sans les connaître, de sorte qu'elle semblait créer les qualités qu'elle se bornait à mettre en œuvre.

De là des amitiés durables, mais peu nom-

breuses, car elle ne se livrait, dans la société, qu'aux âmes d'élite qui se livraient à elle. La Rochefoucauld l'a dit avec finesse, *ce qui nous rend si changeants dans nos amitiés, c'est qu'il est difficile de connaître les qualités de l'âme, et facile de connaître celles de l'esprit.* Mais, chez elle, l'esprit n'empêchait pas de voir l'âme. Les conseils que suggère l'esprit seul eussent mal persuadé, sans doute, celui qui a écrit : *Rien n'est moins sincère que la manière de demander et de donner des conseils.* Mais il n'est pas besoin de conseils là où suffit l'exemple, car la raison indulgente, l'esprit de justesse, le sens de la mesure, ont leur contagion. Comme elle n'avait pas besoin, quoi qu'en dise un mot suspect, que la Rochefoucauld lui donnât de l'esprit, elle n'eut pas davantage à « réformer » son cœur. On persuade d'autant plus que l'on veut moins persuader. La lente et douce habitude fit tout. Et, sans doute, *le plus grand effort de l'amitié n'est pas de montrer nos défauts à un ami, c'est de lui faire voir les siens;* mais, chez Mme de la Fayette, l'effort ne se sentait jamais : elle était persuasive parce qu'elle était simple, franche, et qu'on l'aimait ainsi.

A Fresnes, chez Mme du Plessis-Guénégaud, au faubourg Saint-Germain, chez Mme de la Fayette, dans le cabinet couvert du jardin, « le plus joli petit lieu du monde pour respirer à

Paris », les hommes sont en nombre. A l'inverse de la Rochefoucauld, qui se complaisait dans la société des femmes, Mme de la Fayette semble avoir préféré la conversation des hommes, qui convenait plus à son esprit sérieux. Rares étaient ses amies, mais combien distinguées! Le souvenir d'une de ces amitiés féminines suffirait à la défendre, s'il en était besoin, contre les rancunes d'un Gourville. Une société si délicate, présidée par une femme dont la maladie étouffe souvent l'enjouement, aurait peut-être incliné vers le raffinement et la tristesse, si une heureuse alliance ne l'avait egayée. C'est Mme de Sévigné qui l'éclaira de ce vif rayon : grâce à elle y pénétra la libre fantaisie. La société de Mme de la Fayette ne connaissait guère que le sourire discret; Mme de Sévigné lui apprit à rire. Mais aussi, quand elle pleure, elle sait que « le faubourg » ne refusera point d'alléger son chagrin en le partageant. Après les deux premières séparations qui lui arrachent Mme de Grignan, elle ne veut voir que Mme de la Fayette et la Rochefoucauld.

J'allai chez Mme de la Fayette, qui redoubla mes douleurs par l'intérêt qu'elle y prit; elle était seule et malade et triste de la mort d'une sœur religieuse; elle était comme je la pouvais désirer. M. de la Rochefoucauld y vint ; on ne parla que de vous..... M. de la Rochefoucauld et moi nous nous consolons et nous nous affligeons ensemble : il a quatre fils où son cœur s'intéresse bien tendrement.

Pourtant, ceux qui veulent que l'amitié naisse des contrastes plutôt que des ressemblances trouveraient ici de quoi les satisfaire. Mme de la Fayette était vive et naturelle, mais avec quelque chose de plus brusque et de moins abondant que Mme de Sévigné. Ce n'est pas elle qui aurait pu dire : « Vous savez que je suis comme on veut. » Si elle a plus d'atticisme, elle a aussi une veine moins large, moins de gaieté, de souplesse. Elle avait autrefois écrit, sous le nom d'un inconnu, le portrait de son amie, alors dans tout l'éclat de la jeunesse et de la beauté. « La joie, lui disait-elle, est l'état véritable de votre âme, et le chagrin vous est plus contraire qu'à qui que ce soit. » Il serait très exagéré de dire, en retournant la phrase, que chez Mme de la Fayette et chez la Rochefoucauld, le chagrin était l'état naturel de l'âme ; mais cette âme était assurément voilée par intervalles. Le moyen, cependant, de ne pas se mettre à l'unisson d'une Sévigné ?

Absente, celle-ci oblige ses amis à la fournir de nouvelles piquantes et de médisances délicates. Présente, elle les associe à des lectures qui ne sont pas toujours graves. Ensemble, ils admirent, ils apprennent par cœur les fables les mieux « peintes » de la Fontaine. Ensemble, ils vont se promener à Issy, où les rossignols, l'épine blanche, les lilas, les fon-

taines et le beau temps leur donnent « tous les plaisirs innocents qu'on peut avoir ». De telles promenades et de telles lectures, mêlées de telles causeries, dérident la Rochefoucauld et assouplissent son esprit. Le sévère moraliste des *Maximes* s'applique maintenant à tourner d'ingénieux madrigaux à l'adresse de Mme de Grignan ; l'ambitieux que de si grandes passions ont agité s'amuse à mettre en cage des souris blanches, ou bien — mais le moraliste reparait encore ici, plus souriant toutefois — à écouter la malicieuse et coquette Mme de Coulanges, cousine de Mme de Sévigné, qui s'est glissée après elle dans le « réduit », et qui égrène ces menues anecdotes dont il se montre fort « curieux », si curieux que, moins d'un mois avant sa mort, on le voit en faire sa provision chez Mme de Coulanges elle-même.

Nullement chagrine par nature, Mme de la Fayette, dont Mme de Coulanges pouvait se moquer impunément, se haussait sans peine à ce ton ; mais elle n'avait ni l'imagination toujours en éveil ni la bonne humeur toujours prête qui lui eussent permis de s'y maintenir longtemps. Elle laissait donc ses amies dîner « en bavardinage ». Dans la solitude elle ne se sentait jamais tout à fait seule, car la Rochefoucauld n'était jamais loin.

IV

On lit dans les *Réflexions diverses* :

Je m'engagerais à un trop long discours si je rapportais ici, en particulier, toutes les raisons naturelles qui portent les vieilles gens à se retirer du commerce du monde : le changement de leur humeur, de leur figure, et l'affaiblissement des organes, les conduisent insensiblement à s'éloigner de la fréquentation de leurs semblables. L'orgueil, qui est inséparable de l'amour-propre, leur tient alors lieu de raison : ils ne peuvent plus être flattés de plusieurs choses qui flattent les autres ; l'expérience leur a fait connaître le prix de ce que tous les hommes désirent dans la jeunesse et l'impossibilité d'en jouir plus longtemps ; les diverses voies qui paraissent ouvertes aux jeunes gens pour parvenir aux grandeurs, aux plaisirs, à la réputation et à tout ce qui élève les hommes, leur sont fermées, ou par la fortune, ou par leur conduite, ou par l'envie et l'injustice des autres ; le chemin pour y rentrer est trop long et trop pénible, quand on s'est une fois égaré ; les difficultés leur en paraissent insurmontables, et l'âge ne leur permet plus d'y prétendre. Ils deviennent insensibles à l'amitié...... Chaque jour leur ôte une portion d'eux-mêmes ; ils ne voient plus devant eux que des chagrins, des maladies et de l'abaissement ; tout est vu, et rien ne peut avoir pour eux la grâce de la nouveauté...... Les plus heureux sont encore soufferts, les autres sont méprisés ; le seul bon parti qui leur reste, c'est de cacher au monde ce qu'ils ne lui ont peut-être que trop montré..... Leurs propres infirmités les amusent ; le moindre relâche leur tient lieu de bonheur ; la nature défaillante et plus sage qu'eux leur ôte souvent la peine de désirer. Enfin ils oublient le monde, qui est si disposé à les oublier. Leur vanité

même est consolée par leur retraite, et avec beaucoup d'ennuis, d'incertitudes et de faiblesses, tantôt par piété, tantôt par raison; et le plus souvent par accoutumance, ils soutiennent le poids d'une vie insipide et languissante.

Ces réflexions sur « la retraite » semblent pénétrées d'une tristesse tout intime. Un mot pourtant nous y avertit que la Rochefoucauld songe aux autres plus qu'à lui-même. L'ami de Mme de la Fayette n'a pu croire que goûter le charme de la retraite, c'est devenir insensible à celui de l'amitié. Du moins, s'il a pu le croire et l'écrire, c'est dans un temps où il ne prévoyait pas que cette unique liaison lui devait un jour tenir lieu de tout. Plus, en effet, autour des deux amis les amitiés mondaines se font rares, plus ils comprennent que leur amitié vraie se suffit à elle-même. Se quittent-ils un moment, il semble qu'ils ne vivent plus d'une vie complète : dès 1672, les lettres de Mme de Sévigné en font foi, toute séparation est pour eux comme une rupture d'équilibre.

Mme de la Fayette s'en va demain à une petite maison auprès de Meudon, où elle a déjà été ; elle y passera quinze jours pour être comme suspendue entre le ciel et la terre ; elle ne veut pas penser, ni parler, ni répondre, ni écouter ; elle est fatiguée de dire bonjour et bonsoir ; elle a tous les jours la fièvre, et le repos la guérit ; il lui faut donc du repos. M. de la Rochefoucauld est dans cette chaise que vous connaissez ; il est d'une tristesse incroyable, et l'on comprend bien aisément ce qu'il a.

Ce qu'il a, ou plutôt ce qu'il n'a pas, nous le devinons aussi, mais nous le comprenons mieux encore lorsque, dans ces lettres qui sont toute l'histoire des deux amis à cette époque, nous voyons à quel point la communauté des souffrances resserrait les liens d'une amitié devenue presque nécessaire : « Mme de la Fayette est toujours languissante, et M. de la Rochefoucauld toujours éclopé. » Mais Mme de la Fayette écrit à Mme de Sévigné des gaillardises, malgré tous ses maux; elle mande à Mme de Grignan qu'elle n'en aime pas mieux la mort, au contraire; elle donne à son ami un viril exemple de stoïcisme auquel il n'atteint pas du premier coup.

Je fus hier chez M. de la Rochefoucauld : je le trouvai criant les hauts cris ; ses douleurs étaient à un tel point que toute sa constance était vaincue, sans qu'il en restât un seul brin; l excès de ses douleurs l'agitait de telle sorte qu'il était en l'air dans sa chaise avec une fièvre violente. Il me pria de vous le mander et de vous assurer que les roués ne souffrent point en un moment ce qu'il souffre la moitié de sa vie, et qu'aussi il souhaite la mort comme le coup de grâce.

« Plutôt souffrir que mourir », c'est la devise des hommes, selon son ami la Fontaine ; « plutôt mourir que souffrir », c'était la sienne à certains moments où la souffrance devenait intolérable; mais si, même alors, la mort qu'il appelait se fût présentée, lui aurait-il fait meilleur accueil que le bûcheron de la fable ? Lorsqu'il était de

sang-froid, s'il n'affectait pas de mépriser la douleur, il affectait moins encore de mépriser la vie : *L'attachement ou l'indifférence que les philosophes avaient pour la vie n'était qu'un goût de leur amour-propre, dont on ne doit non plus disputer que du goût de la langue ou du choix des couleurs.* La constance apparente de ces sages n'était, à ses yeux, que *l'art de renfermer leur agitation dans le cœur ;* il ne la leur enviait pas, et ne rougissait pas de passer d'un extrême à l'autre : moins de huit jours après cet appel désespéré à la mort, il est réconcilié avec la vie : il rit « de tout son cœur » des plaisanteries de Mme de Sévigné sur les prédicateurs provençaux ; celles même de Mme de Grignan, plus froides, le font « éclater ».

Peu à peu cependant cette âme excessive prend une assiette plus ferme ; les éclats de sa gaieté sont moins bruyants, l'accent de sa tristesse est moins amer. Il retourne les yeux avec plus de sérénité vers son passé. Une dernière fois, il veut revoir Verteuil : à chaque pas, il prend plaisir, « comme un enfant, » à y réveiller quelque souvenir. Puis, il revient doucement, satisfait d'avoir vu s'empresser autour de lui une foule de seigneurs du voisinage et de les avoir régalés des belles carpes pêchées sous ses yeux dans la Charente, s'attardant à la campagne chez l'abbé d'Effiat ou chez Lamoignon, dans les délices de

Bâville, vif « comme un Basque », transfiguré, jusqu'au jour où la douleur le ressaisit et l'abat.

Au reste, s'il a de plus en plus le goût sincère de la retraite et du silence, si même il ne se juge pas « digne » d'entrer à l'Académie française (pour qu'on l'en croie, ce n'est pas trop que Mme de la Fayette l'affirme à son docte ami l'évêque Huet), il ne faudrait pas faire de lui l'émule des jansénistes de Port-Royal. Esprit libre, comme on l'était volontiers dans l'entourage de Condé, comme semble l'avoir été Mme de la Fayette elle-même, la Rochefoucauld aimait peu les dévots; les *Maximes* en témoignent. Il est vrai qu'on lit, dans le morceau sur la Retraite : « Les plus sages savent employer à leur salut le temps qui leur reste, et, n'ayant qu'une si petite part à cette vie, ils se rendent dignes d'une meilleure. » Mais ce qui suit donne à penser que la Rochefoucauld ne se rangeait point au nombre de ces sages. En tout cas, sa mort, malgré le dénouement obligé et décent, fut moins celle d'un croyant que celle d'un philosophe.

A quoi bon faire, après Mme de Sévigné, l'histoire de cette maladie et de cette mort? C'est la nuit du 17 mars 1680 qui ravit la Rochefoucauld à ses amis, après bien des alternatives de désespoir et d'espérance. Mais ce qui nous paraît, à nous aussi, « digne d'admiration » dans cette mort, c'est le sang-froid avec lequel il regarda

venir sa dernière heure. On eût dit que cet observateur impitoyable était curieux de s'observer lui-même jusqu'au bout. « Croyez-moi, dit Mme de Sévigné, ce n'est pas inutilement qu'il a fait des réflexions toute sa vie. Il s'est approché de telle sorte de ces derniers moments qu'ils n'ont rien de nouveau ni d'étranger pour lui. » C'est ainsi qu'il démentait par son propre exemple ses ironies d'autrefois : *Peu de gens connaissent la mort : on ne la souffre pas ordinairement par résolution, mais par stupidité et par coutume, et la plupart des hommes meurent parce qu'on ne peut s'empêcher de mourir.* Dans la longue réflexion qui termine le recueil des *Maximes*, la mort est envisagée comme un événement nécessaire, mais *affreux et terrible,* comme *une chose épouvantable,* qu'on peut bien se résigner à subir, mais qu'on ne brave pas avec sincérité. Combien le moraliste aurait droit de se plaindre si on retournait contre lui sa propre morale, et si, dans cette philosophie presque héroïque avec laquelle il sut et souffrir et mourir, on voyait seulement *la gloire de mourir avec fermeté, l'espérance d'être regretté, le désir de laisser une belle réputation, l'assurance d'être affranchi des misères de la vie et de ne dépendre plus des caprices de la fortune !* Aucune de ces arrière-pensées mesquines ne gâte la belle simplicité de son attitude en face de la mort. Est-ce la maladie de son voi-

sin, est-ce la sienne dont il est question ? On ne sait, tant il garde la tête libre. C'est lui qui envoie prendre des nouvelles de Mme de la Fayette, retirée chez elle pour mieux pleurer. Quand son fils accourt, hors de lui, le père ne laisse rien paraître de son émotion intérieure et « oublie » de lui parler de son état. Autour de lui s'agitent, se combattent médecins et empiriques, frère Ange et « l'Anglais », dont chacun a sa cabale ; lui, juge ces préoccupations

Trop au-dessous de lui pour y prêter l'esprit[1].

Ce n'est pas lui qui copie les héros cornéliens, c'est Mme de Sévigné qui se souvient d'eux tout naturellement en parlant de lui. A minuit, il expire « entre les mains de M. de Condom ». Le cardinal de Bausset affirme — mais sur quelles preuves ? — que Bossuet vint appelé par la Rochefoucauld lui-même, et regrette de ne trouver ni dans les correspondances, ni dans les mémoires du temps, aucun détail particulier sur les derniers entretiens de la Rochefoucauld et de Bossuet. Ce silence même ne semble-t-il pas indiquer que l'intervention de Bossuet n'eut pas ici l'importance décisive qu'on lui attribue ? Ami de Condé, directeur et suprême consolateur de Madame, Bossuet n'était un inconnu ni pour la Rochefoucauld ni

1. Corneille, *Mort de Pompée*, II, 2, 524.

surtout pour Mme de la Fayette. « Il est fort de mes amis », écrivait celle-ci à Huet en le félicitant d'être adjoint à un si « honnête homme » pour l'éducation du Dauphin. Il put venir là en ami ; il vint aussi en prêtre, puisque le mourant communia : *Voilà qui est fait*, dit un peu lestement Mme de Sévigné. La Palatine, cette autre libertine et frondeuse repentie, saura s'y prendre plus à l'avance ; mais aussi Bossuet prononcera son oraison funèbre. Regrettons, s'il nous plaît, avec le cardinal de Bausset, que l'auteur des *Sermons* n'ait pas loué l'auteur des *Maximes*. Mais tous les éloges de Bossuet n'eussent pas valu les larmes de Mme de la Fayette. Regardons-les couler, ces larmes, et sentons-en tout le prix, nous ne souhaiterons plus d'autre oraison funèbre à la Rochefoucauld.

Quoique cette lettre ne parte que mercredi, je ne puis m'empêcher de la commencer aujourd'hui, pour vous dire que M. de la Rochefoucauld est mort cette nuit. J'ai la tête si pleine de ce malheur, et de l'extrême affliction de notre pauvre amie, qu'il faut que je vous en parle..... M. de Marcillac est dans une affliction qui ne peut se représenter ; cependant, ma fille, il retrouvera le roi et la cour ; toute sa famille se retrouvera à sa place ; mais où Mme de la Fayette retrouvera-t-elle un tel ami, une telle société, une pareille douceur, un agrément, une confiance, une considération pour elle et pour son fils ? Elle est infirme, elle est toujours dans sa chambre, elle ne court point les rues. M. de la Rochefoucauld était sédentaire aussi ; cet état les rendait nécessaires l'un à l'autre,

et rien ne pouvait être comparé à la confiance et aux charmes de leur amitié. Songez-y, ma fille, vous trouverez qu'il est impossible de faire une perte plus considérable, et dont le temps puisse moins consoler..... La petite santé de Mme de la Fayette soutient mal une pareille douleur ; elle en a la fièvre ; et il ne sera pas au pouvoir du temps de lui ôter l'ennui de cette séparation. Le temps, qui est si bon aux autres, augmente et augmentera sa tristesse.... Elle est tombée des nues ; elle s'aperçoit à tous les moments de la perte qu'elle a faite; tout se consolera, hormis elle.... Jamais un homme n'a été si bien pleuré ; c'est une perte publique et particulière pour nous..... M. le duc me parla beaucoup de M. de la Rochefoucauld et les larmes lui en vinrent encore aux yeux; il y eut une scène bien vive entre lui et Mme de la Fayette, le soir que ce pauvre homme était à l'agonie ; je n'ai jamais vu tant de larmes, ni jamais une douleur plus tendre et plus vraie ; il était impossible de n'être pas comme eux ; ils disaient des choses à fendre le cœur ; je n'oublierai jamais cette soirée..... La perte de M. de la Rochefoucauld fait un si terrible vide dans sa vie qu'elle en comprend mieux le prix d'un si agréable commerce.... Ce n'est plus la même personne...... Je ne crois pas en vérité que Mme de la Fayette se console ; je lui suis moins bonne qu'une autre ; car nous ne pouvons nous empêcher de parler de ce pauvre homme, et cela la tue; tous ceux qui lui étaient bons avec lui perdent leur prix auprès d'elle..... Elle n'en est pas reconnaissable...... Son cœur est blessé au delà même de ce que je croyais..... Mon Dieu, que vous dites bien sur la mort de M. de la Rochefoucauld et de tous les autres ! On serre les files ; il n'y paraît plus. Il est pourtant vrai que Mme de la Fayette est accablée de tristesse..... Elle me mande qu'elle est plus touchée qu'elle-même ne croyait, étant occupée de sa santé et de ses enfants ; mais ces soins ont fait place à la véritable tristesse de son cœur ; elle est seule dans le monde..... Cette pauvre femme

ne peut serrer la file d'une manière à remplir cette place.

Rien ne peut remplacer les biens que j'ai perdus [1].

Elle me dit ce vers que j'ai pensé mille fois pour elle... M. de Marcillac a été dire adieu à Mme de la Fayette ; ils se remirent à pleurer comme le premier jour ; il n'y a rien de faux à ces deux personnes.

En vérité, un homme qui n'aurait aimé personne aurait-il mérité d'être aimé à ce point ? Ami, il est pleuré de ses amis : il était impossible, écrit Mme de Sévigné à Guitaut, d'avoir été souvent avec lui sans l'aimer beaucoup. Maître, il voit, en mourant, son fidèle Gourville, devenu diplomate et courtisan, se souvenir, avec une douleur reconnaissante, du temps où il n'était que le domestique du duc de la Rochefoucauld. Père, il laisse un long regret au cœur d'un fils qui n'était pas né tendre. Que peut-on souhaiter de plus pour la mémoire de ce théoricien de l'égoïsme, qui ne fut pas toujours un égoïste ?

(1) Mme de Sévigné cite ici la *Mort de Pompée*, vers 524.



TROISIÈME PARTIE

LA ROCHEFOUCAULD MORALISTE. — LES « MAXIMES »

I

Il est à peine besoin, après avoir étudié l'homme, d'étudier le moraliste, car le moraliste, c'est l'homme encore ; son livre, c'est sa vie ; il y est tout entier, et son temps aussi. Suard l'a dit très bien : il a peint les hommes comme il les a vus, il n'a exprimé qu'une vérité d'observation. Et c'est même parce qu'il n'a observé qu'une époque, égoïste entre toutes, celle de la Fronde, et c'est parce qu'en cette époque il n'a observé qu'une classe, où l'amour de soi était plus cyniquement tyrannique que partout ailleurs, l'aristocratie, que son œuvre perd en valeur morale universelle ce qu'elle gagne en vérité historique.

A ce moment du XVII[e] siècle, l'aristocratie française, pour parler comme Montesquieu, n'a plus pour unique ressort *l'honneur :* ce sont *les honneurs* qu'elle ambitionne, et pour domestiquer

ces rebelles de la veille, Louis XIV n'aura qu'à leur ouvrir toutes grandes les portes de Versailles. Sans doute, si l'on n'avait pas perdu de vue la noblesse pauvre et fière qui restait fidèle à la vie de province; plus encore, en dehors d'elle, la vieille et résistante bourgeoisie française, on eût compris qu'alors même l'égoïsme (mot nouveau, que l'Académie n'admit qu'en 1762 dans son dictionnaire) n'était pas le tout de l'homme. Mais la Rochefoucauld ne voyait qu'une classe et, dans une classe, qu'un groupe; et comme, d'autre part, ce groupe avait été vaincu, pis encore, soumis et conquis, moins par la force que par l'intérêt, comme la Rochefoucauld écrivait presque au lendemain et de la défaite douloureuse et de la conquête humiliante, il a écrit un de ces livres de rancune obstinée qui sont la revanche des vaincus. Revanche des espérances déçues à la fois et de l'orgueil asservi; revanche aussi de l'homme d'action qui a toujours plus observé qu'agi, et qui, plus que jamais, dans l'impuissance où il est d'agir, cherche une consolation dans la joie délicate d'observer, dans le plaisir amer de se souvenir. C'est alors qu'il écrit, avec un sourire méprisant:

La clémence des princes n'est souvent qu'une politique pour gagner l'affection des peuples. — Rien ne doit tant diminuer la satisfaction que nous avons de nous-mêmes que de voir que nous désapprouvons dans

un temps ce que nous approuvions dans un autre. — La réconciliation avec nos ennemis n'est qu'un désir de rendre notre condition meilleure, une lassitude de la guerre et une crainte de quelque mauvais événement. — Les hommes ne vivraient pas longtemps en société s'ils n'étaient les dupes les uns des autres.

Car à quoi bon protester avec colère ? Tant de petits calculs et de petites lâchetés méritent qu'on les perce à jour, non qu'on les dénonce avec emphase, surtout quand on a conscience de n'en être pas innocent soi-même. Dans cette tragi-comédie de la Fronde, le grand mobile, c'est l'ambition ; le grand moyen, c'est l'intrigue ; la fin de tout, c'est la satisfaction de l'amour-propre, dont les triomphes misérables, aussi bien que les échecs piteux, ne vont pas sans ridicule. En notant avec ironie ces jeux de l'amour-propre et du hasard, la Rochefoucauld ne songeait point d'abord, peut-être, à faire œuvre de philosophe. Quand il écrivait « les hommes », il entendait « les hommes que j'ai pratiqués », et il avait tort peut-être de donner à telle épigramme particulière la forme généralisée d'un axiome, mais telle autre, pour avoir tout son sens et sa portée, n'a besoin que d'être éclairée par un nom contemporain. Il y a, en effet, des « clefs » du livre des *Maximes*, comme il y en a des *Caractères* de la Bruyère. Mais d'où vient que la Bruyère, si inférieur à la

Rochefoucauld comme originalité de pensée, comme sobriété et pureté d'expression, misanthrope aussi, du reste, à ses heures, peut dire à l'homme les choses les plus dures sans soulever contre lui les hommes? C'est qu'il éclaire ses maximes par des portraits, où l'on est toujours libre de ne pas reconnaître le sien. Comme il est convenu que cette galerie de portraits, c'est la galerie de Chantilly ou de Versailles, peuplée des ombres brillantes d'autrefois, on s'y promène sans inquiétude. L'inquiétude s'éveille seulement lorsque l'observateur, s'érigeant en moraliste, frappe, pour ainsi dire, ses impressions en formules.

Mais ce que la Bruyère fait rarement, la Rochefoucauld le fait toujours, avec quelle obstination de parti pris, avec quelle furie de bravade! Et si toujours, surtout au début, j'imagine, quand il cherche sa voie, il a devant les yeux les hommes de son temps, toujours aussi il semble s'attaquer à l'homme, et c'est bien à lui qu'il finit par s'attaquer, en effet, entraîné par un courant qui ne se laisse pas remonter. « Le livre de la Rochefoucauld, dit Vinet, ne renferme ni un système ni même les éléments d'un système. Les grands seigneurs font peu de systèmes. Il n'y a pas de principe général dans son ouvrage parce qu'il n'y en eut pas dans sa vie. » Ceci n'est qu'à moitié vrai. Il

est possible, probable même, qu'il eut d'abord moins un système qu'une *tendance*; mais les tendances, quand on en suit la pente naturelle, mènent vite aux systèmes, et les *Maximes* sont à coup sûr un livre systématique. Dès lors, lecteur intéressé, je me défie, car je permets libéralement qu'on juge ou qu'on peigne les hommes qui m'entourent, et je reconnais, sans trop de chagrin, l'exactitude du jugement ou de la peinture, et, si une pointe de satire ajoute du piquant à la vérité, je ne m'en plains pas. Ayez raison en détail tant qu'il vous plaira; mais, si votre condamnation implacable embrasse tous les hommes, vous me jetez malgré moi dans le camp de vos adversaires. L'auteur avait pris, il est vrai, ses précautions; il disait, dans l'*Avis au lecteur* de la première édition (1665):

Le meilleur parti que le lecteur ait à prendre est de se mettre d'abord dans l'esprit qu'il n'y a aucune de ces Maximes qui le regarde en particulier, et qu'il est seul excepté, bien qu'elles paraissent générales. Après cela, je lui réponds qu'il sera le premier à y souscrire, et qu'il croira qu'elles font encore grâce au cœur humain.

Mais l'artifice était transparent, et, d'ailleurs, aucun artifice de forme n'eût réussi à voiler la trop réelle dureté du fond. Résolument, ce gentilhomme avait mis, selon l'expression de Sainte-Beuve, le doigt sur le grand ressort du joujou humain, et on ne le lui pardonna pas.

Cette aisance même, hardie à la fois et retenue, ce goût aristocratique et classique du grand seigneur délicat, s'ils tempéraient et polissaient l'expression de l'ironie, y ajoutaient je ne sais quoi de froidement insolent, plus dur encore que la plus dure vérité. C'est comme le soufflet d'une main gantée, qui effleurerait à peine le visage, et qui laisserait après lui, non pas la trace sensible d'une brutalité, mais l'ineffaçable souvenir d'un affront.

II

Certes on trouverait, épars en bien des livres, les éléments dont se composent les *Maximes*, peut-être même la doctrine qui en est l'âme. Pour ne citer que les Français, écoutez Corneille, Montaigne et Pascal.

L'amour-propre est la source en nous de tous les autres ;
C'en est le sentiment qui forme tous les nôtres ;
Lui seul allume, éteint ou change nos désirs :
Les objets de nos vœux le sont de nos plaisirs (1).

Qu'on me donne l'action la plus excellente et pure, je m'en vais y fournir vraisemblablement cinquante vicieuses intentions..... La vie humaine n'est qu'une illusion perpétuelle : on ne fait que s'entre-tromper et s'entre-flatter..... L'union qui est entre les hommes

(1) *Tite et Bérénice*, I, 3.

n'est fondée que sur cette mutuelle tromperie... L'homme n'est donc que déguisement, que mensonge et hypocrisie, et en soi-même et à l'égard des autres [1].

Mais Montaigne répond par une sorte de boutade aux détracteurs des héros de l'antiquité ; il traverse, pour ainsi dire, l'idée, et bientôt s'en évade. Pascal n'en veut qu'à la vertu mondaine et à ses trompeuses apparences : il sait où la vertu véritable prend sa source. Corneille écrit *Tite et Bérénice* au lendemain de l'apparition des *Maximes*, et ne dédaigne pas d'attacher à sa tragédie mourante l'éphémère intérêt de l' « actualité ». Et aucun d'eux ne constate le mal pour le seul plaisir de le constater, sans passer outre ni chercher de remède. Montaigne lui-même, loin d'éclairer un aspect unique de l'âme humaine, se plaît à nous en révéler les aspects les plus divers. Pascal, dans l'admirable lettre sur la mort de son père, ne se contente pas d'accuser, il explique : si l'amour de soi-même, fini par nature, s'étend infiniment dans l'âme, c'est que l'amour de Dieu, cet amour infini dont elle était capable, laisse après lui, quand il l'a quittée, un vide immense où l'amour de soi-même déborde. Corneille, enfin, définit curieusement l'amour-propre, et il faut convenir qu'il y tenait fort, puisqu'il a mis cette définition dans

(1) Montaigne, *Essais*, I, 36 ; Pascal, *Pensées*, art. II, 8, Havet.

la bouche d'un courtisan de Domitien ; mais ce sont les Lamotte qui mettent en vers — en vers lyriques ! — la glorification de l'amour-propre ; les Corneille aiment à y opposer des barrières et à en compter les défaites.

Il n'est pas sans intérêt, peut-être, de voir, après la Rochefoucauld, Mme de Sévigné et Fénelon chercher, trouver ce même amour de soi jusqu'au fond de la douleur qui nous fait pleurer la mort de nos amis, qu'il s'agisse d'une pauvre domestique pleurant sur son mari noyé dans le Rhône, ou de l'archevêque de Cambrai pleurant sur l'abbé de Langeron :

Tout le monde se retrouve dans cet accident et dans la douleur de cette femme ; comme nous sommes exposés à de pareilles détresses, c'est notre intérêt qui nous fait pleurer quand nous croyons pleurer le malheur des autres..... Tout ce que j'ai éprouvé n'est qu'imagination et qu'amour-propre. J'avoue que je me suis pleuré en pleurant mon ami, qui faisait la douceur de ma vie et dont la privation se fait sentir à tout moment (1).

Ce même Fénelon, dans ses *Lettres spirituelles*, dans ses Lettres au duc de Bourgogne, ne cesse de dénoncer les illusions de l'amour-propre, et l'on a peine quelquefois à le suivre jusqu'au bout de son implacable analyse.

L'amour-propre fait, dans l'usage des dons extérieurs, la

(1) Mme de Sévigné, 26 février 1690 ; Fénelon, 1710.

plupart des défauts sensibles. Dans l'usage des dons intérieurs, il fait *une recherche très subtile et presque imperceptible de soi-même dans les plus grandes vertus* — Quand nous aimons les hommes hors de Dieu, nous ne les aimons que pour nous-mèmes. C'est toujours ou notre intérêt grossier ou notre intérêt subtil et déguisé que nous cherchons en eux. Si ce n'est pas l'argent, la commodité, la faveur, que nous y cherchons, c'est la gloire de les aimer sans intérêt, c'est le goût, c'est la confiance, c'est le plaisir d'être aimé par des gens de mérite, qui flattent notre amour-propre bien plus qu'une somme d'argent ne le flatterait. C'est donc nous-mêmes que nous aimons uniquement dans tous nos amis que nous croyons aimer.

Seulement Mme de Sévigné et Fénelon étaient chrétiens : c'est parce qu'ils étaient chrétiens qu'ils s'accusaient eux-mêmes ; parce qu'ils étaient chrétiens, aussi, qu'ils espéraient et qu'ils priaient. Sans parler des jansénistes, si durs pour la nature corrompue par le péché, les sermons, les correspondances spirituelles, tous les écrits religieux du XVIIe siècle poursuivent, dans toutes ses transformations, jusqu'en ses retraites les plus cachées, le grand séducteur des âmes, l'éternel amour de soi, père de toutes les complaisances basses, de toutes les lâchetés criminelles. Mais quand sous la vérité proclamée par eux, confessée par lui, le fidèle avait courbé la tête, il lui était permis de la relever et de chercher en haut une espérance. Aucun esprit n'est plus que celui de la Rochefou-

cauld étranger à toute croyance chrétienne ; c'est trop peu dire : à toute notion religieuse ; aucun livre n'est plus étroitement fermé du côté des espérances surnaturelles.

C'est ce qui en fait l'originalité unique en ce siècle où tous les moralistes, depuis ceux de la chaire jusqu'à ceux du théâtre, Molière peut-être excepté, sont avant tout des chrétiens. Entre le livre de Pascal, cri à jamais déchirant d'angoisse et d'amour, et le livre de la Bruyère, qui aboutit au chapitre des *Esprits forts*, le livre de la Rochefoucauld apparaît comme le plus purement « laïque » des chefs-d'œuvre de la grande époque. La Bruyère déjà soupçonnait tout au moins cette étrange nouveauté des *Maximes* lorsque, dans son *Discours sur Théophraste*, il les opposait aux *Pensées*. Mme du Deffant la sentait et l'exprimait avec plus de précision lorsqu'elle écrivait à Walpole : « De son temps (du temps de Bossuet), on n'était point esprit fort : il n'y a que M. de la Rochefoucauld qu'on puisse soupçonner de l'avoir été » (1). Il y a plus de ces suspects qu'elle n'imagine, mais il n'y en a aucun que nous puissions si aisément et soupçonner et convaincre de « libertinage », car son livre est un témoin à charge. Les philosophes et les critiques spiritualistes de notre

(1) Lettre du 20 avril 1777.

temps l'ont compris, lorsqu'ils lui ont reproché de n'avoir pas cru ce que croyait Pascal, c'est-à-dire précisément d'être la Rochefoucauld.

Ma répugnance est invincible ; je tiens les *Maximes* pour un mauvais livre. J'éprouve en les lisant un malaise, une souffrance indéfinissable. Je sens qu'elles me flétrissent l'âme et me rabaissent le cœur............ Les moralistes chrétiens ont le droit de ne pas croire à l'homme; ils croient à Dieu ! Ce qu'ils abattent d'un côté, ils le relèvent de l'autre. Ce qu'ils ôtent à nos propres forces, ils le rendent à la grâce divine. Ils ne détruisent pas une illusion sans la remplacer par une espérance. Au lieu d'une gloire passagère et trompeuse, ils m'offrent une gloire vraiment immortelle; au lieu d'une sagesse chancelante et sujette à s'égarer dans ses meilleurs moments, la sagesse même de Dieu. Ils me rendent humble, ils ne me désespèrent pas..... Pourquoi la Rochefoucauld seul m'inspire-t-il une répugnance invincible ? Pourquoi cette souffrance en le lisant ? Ah ! le voici, je crois. La morale de la Rochefoucauld, c'est la morale chrétienne, moins, si je puis m'exprimer ainsi, le Christianisme lui-même ; c'est tout ce qui peut humilier et abattre le cœur dans la sévère doctrine de l'Evangile, moins ce qui le relève ; ce sont toutes les illusions détruites, sans les espérances qui remplacent les illusions. En un mot, dans le Christianisme, la Rochefoucauld n'a pris que le dogme de la chute ; il a laissé le dogme de la rédemption. En faisant briller un côté du flambeau, celui qui désenchante l'homme de lui-même, il éclipse l'autre, celui qui montre à l'homme dans le ciel sa force, son appui et l'espoir d'une régénération. La Rochefoucauld ne croit pas plus à la sainteté qu'à la sagesse, pas plus à Dieu qu'à l'homme. Le pénitent n'est pas moins vain à ses yeux que le philosophe. Partout l'orgueil, partout le

moi, sous la haire du trappiste comme sous le manteau du cynique (1).

C'est exposer avec éloquence, avec naïveté aussi peut-être, la grande raison pour laquelle de très honnêtes gens « haïssent » la Rochefoucauld : il ne leur ressemble pas, il n'éprouve pas le besoin de croire et de prouver ce qu'il croit ; il se confine dans l'observation, et ne se soucie pas de réconforter par les joies rêvées de l'illusion ceux qu'il a découragés par la tristesse de la vérité démontrée. Eh ! qu'y peut-il faire, si c'est pour lui la vérité ? Mais ce n'est pas la vérité vraie ? Ce n'est pas toute la vérité, mais c'en est une partie notable, et c'est la seule qu'il voie, et si l'horizon qu'embrasse son esprit est incomplet, ce qu'il distingue une fois, il le pénètre. Soyons-en sûrs, il a bien dit ce qu'il voulait dire ; il n'était pas si inconscient du caractère et de la portée de son œuvre, lui qui, dans son premier *Avis au lecteur*, annonçait prudemment une lettre-préface explicative, due à quelque plume amie. Comme s'il n'eût pas été plus simple de s'expliquer et de se justifier soi-même, si vraiment il tenait à ne point prêter aux soupçons de la critique orthodoxe !

Il est vrai que, comme ces *Maximes* sont remplies de

(1) De Sacy, *Variétés littéraires, morales et historiques.*

ces sortes de vérités dont l'orgueil humain ne se peut accommoder, il est presque impossible qu'il ne se soulève contre elles et qu'elles ne s'attirent des censeurs. Aussi est-ce pour eux que je mets ici une *Lettre* que l'on m'a donnée, et qui a été faite depuis que le manuscrit a paru, et dans le temps que chacun se mêlait d'en dire son avis. Elle m'a semblé assez propre pour répondre aux principales difficultés que l'on peut opposer aux *Réflexions*, et pour expliquer les sentiments de leur auteur ; elle suffit pour faire voir que ce qu'elles contiennent n'est autre chose que l'abrégé d'une morale conforme aux pensées de plusieurs Pères de l'Église, et que celui qui les a écrites a eu beaucoup de raison de croire qu'il ne pouvait s'égarer en suivant de si bons guides, et qu'il lui était permis de parler de l'homme comme les Pères en ont parlé.

Cette lettre anonyme qui, tout le démontre, n'est pas de la Rochefoucauld, qui n'est pas davantage de Segrais, à qui on l'a souvent attribuée, est restituée aujourd'hui à Henri de Bessé, sieur de la Chapelle, surintendant des bâtiments du roi. Dans son ensemble, l'apologie est médiocre ; en quelques endroits à peine on croit deviner que la Rochefoucauld a pris aux mains de la Chapelle sa plume languissante et l'a tenue à sa place, pour la lui repasser bientôt, trop tôt. On y abrite derrière l'autorité des Pères les hardiesses de la Rochefoucauld ; on s'y efforce, non sans gaucherie, de donner à cette satire des airs de sermon ; on nous avertit que l'auteur a voulu peindre le cœur de l'homme « dans

un état purement naturel », non le cœur du chrétien qu'éclaire la grâce.

Mme de Liancourt l'avait déjà écrit à Mme de Sablé, pour rendre les *Maximes* inoffensives, il suffirait de faire disparaître « l'équivoque qui fait confondre les vraies vertus avec les fausses ». C'est ce que font délibérément deux jansénistes, dont les lettres sont conservées dans les portefeuilles de Vallant, médecin de Mme de Sablé : aucun livre, à leurs yeux, n'est plus chrétien : « C'est la découverte du faible de la sagesse humaine ; c'est une satire très forte et très ingénieuse de la corruption de la nature par le péché originel ; c'est une école de l'humilité chrétienne ; c'est un parfaitement beau commentaire du texte de saint Augustin... Quand il n'y aurait que son écrit au monde avec l'Evangile, je voudrais être chrétien. » Il est vrai que l'un d'eux hasarde un regret : c'est qu'après avoir si bien découvert la fausseté des vertus humaines, l'auteur n'ait pas reconnu la vérité des seules vertus chrétiennes. Ces jansénistes ingénus voyaient dans les *Maximes* la moitié d'un livre excellent dont l'autre moitié, précisément la moitié chrétienne, manquait. Mais l'auteur avait ses raisons pour ne pas compléter un livre qu'il trouvait complet ainsi.

Toutefois, comme ces lettres, antérieures à la

publication, sont le résultat d'une sorte d'enquête mondaine, conduite par une diplomatie féminine, mais désirée par un politique qui restait politique jusqu'en ses coups d'audace, comme d'autres lettres furent plus réservées, d'autres encore nettement hostiles, la Rochefoucauld sentit qu'il fallait donner quelque chose à l'opinion, à celle des honnêtes gens qui refusaient de le suivre et à celle des jansénistes qui le dépassaient. La Chapelle fut donc chargé de bénir, pour ainsi parler, ce livre tout païen des *Maximes* ; à peu près comme, dans un article du *Journal des savants* que la Rochefoucauld retoucha de sa main, Mme de Sablé fut chargée de dissiper les malentendus possibles et de tout ramener au christianisme. Enfin le livre parut (1665) et le succès en fut éclatant ; dès l'année suivante une seconde édition en fut publiée ; mais, dès cette année aussi, la lourde préface de la Chapelle fut remplacée par quelques lignes de l'*Avis au lecteur* :

Je me contenterai de vous avertir de deux choses : l'une, que par le mot d'intérêt on n'entend pas toujours un intérêt de bien, mais le plus souvent un intérêt d'honneur ou de gloire ; et l'autre, qui est la principale et comme le fondement de toutes ces *Réflexions*, est que celui qui les a faites n'a considéré les hommes que dans cet état déplorable de la nature corrompue par le péché ; et qu'ainsi la manière dont il parle de ce nombre infini de défauts qui se rencontrent dans leurs vertus appa-

rentes ne regarde point ceux que Dieu en préserve par une grâce particulière.

Mais le livre dément la déclaration peu convaincue de la préface, qui lui reste tout extérieure. Si cette tactique nous semble manquer de franchise, la Rochefoucauld nous répond dans cette fameuse conversation avec le chevalier de Méré, où il traite Sénèque d'hypocrite, et salue Epicure du nom de « grand homme », de « saint » :

Nous devons quelque chose aux coutumes des lieux où nous vivons, pour ne pas choquer la révérence publique, quoique ces coutumes soient mauvaises; mais nous ne leur devons que l'apparence : il faut les en payer, et se bien garder de les approuver dans son cœur, de peur d'offenser la raison universelle, qui les condamne.

III

Seul, de nos jours, M. Brunetière a entrepris de faire honneur des *Maximes* à l'influence du jansénisme (1). Sainte-Beuve, lui, ne s'y était pas trompé ; malgré son désir parfois intempérant de tirer tous les grands hommes de ce siècle du côté de ses chers jansénistes, il avait écrit, comme à regret : « La Rochefoucauld ne

(1) *Etudes critiques sur l'histoire de la littérature française*, 4e série, p. 159-160.

fut jamais de Port-Royal, malgré ses relations : il est trop foncièrement philosophe et tient trop bien son explication (1). » C'est l'évidence même. Si l'on invoque les relations, ce n'est pas vers le salon, d'ailleurs très mêlé, de Mme de Sablé qu'il faut regarder : nous avons vu combien avait été exagérée l'influence de ce cercle mondain et dévot tour à tour sur l'esprit et le livre de la Rochefoucauld. C'est plutôt vers le groupe plus intime de Condé, de la Palatine, de Mme de la Fayette, qui furent plus ou moins des libertins. Ces libertins, il est vrai, se convertirent, mais la conversion de Mme de la Fayette, cette amie de la vieillesse, est postérieure à la mort de la Rochefoucauld. Où trouve-t-on trace d'une conversion de la Rochefoucauld (2) ? Où de ses sentiments religieux, sinon dans cet entretien tout épicurien avec Méré, où précisément les plus hautes questions de la morale sont abordées sans que l'idée religieuse intervienne ? Il a écrit, dans ses *Mémoi-*

(1) *Port-Royal*, t. V, p. 68.

(2) Je n'oublie pas le dénouement obligé et décent dans les bras de Bossuet ; mais j'ai dit ce que j'en pensais : avec Vinet (*Essais de philosophie morale*) je crois que la Rochefoucauld « mourut avec bienséance et fit ce qu'on appelle une fin. » Je ne sais si l'on a relevé un mot de Bossuet sur la Rochefoucauld (Lachat, t. XXVII, p. 402-403), que me signale mon ami M. Bompard, professeur de rhétorique à Louis-le-Grand. Mme de Maisonfort avait cité à Bossuet la maxime 276 sur les effets de l'absence. Bossuet lui répond : « Vous citez en ce fait *un mauvais auteur* ». Je sais bien qu'on peut discuter sur le sens exact du mot ; il n'en est pas moins curieux, surtout écrit en 1701, plus de vingt ans après la mort de la Rochefoucauld.

res, l'histoire d'une vie fertile en dangers de toute sorte, en tristesses : est-il une seule page des *Mémoires* où puisse même se deviner la croyance en un Dieu qui protège et console ? A la vérité, dans les *Maximes*, on en trouve, sur cinq cents, jusqu'à trois où il est parlé de Providence, de vertu chrétienne, de salut :

Quelque incertitude et quelque variété qui paraissent dans le monde, on y remarque néanmoins un certain enchaînement secret, et un ordre réglé de tout temps par la Providence, qui fait que chaque chose marche en son rang et suit le cours de sa destinée.

L'humilité est la véritable preuve des vertus chrétiennes : sans elle nous conservons tous nos défauts, et ils sont seulement couverts par l'orgueil, qui les cache aux autres et souvent à nous-mêmes.

Les passions de la jeunesse ne sont guère plus opposées au salut que la tiédeur des vieilles gens.

Par malheur, la première maxime, la seule vraiment significative, mais où l'on ne reconnaît guère le style de la Rochefoucauld, disparaît dès la seconde édition, après ce triage qui permit à l'auteur, sûr désormais du succès, de restituer leur médiocre apport à ses médiocres collaborateurs. Pour les deux autres, qui n'y voit simplement deux épigrammes ? Il y a plus. Non seulement l'auteur des *Maximes* se refuse à dire certaines choses, alors qu'en plus d'une occasion il semblerait opportun, sinon nécessaire, de les dire ; mais il en dit très nettement

certaines autres, qui les excluent. On se contente trop d'admirer ou d'attaquer en la Rochefoucauld le théoricien de l'amour-propre universel : cela dispense de définir sa philosophie, et il en a une, tout épicurienne et fataliste. Qu'est-ce que l'amour-propre, après tout, sinon la forme commune que toutes nos passions revêtent ? Ecartons le vêtement et ne considérons que les passions mêmes, elles nous apparaîtront comme les mobiles uniques et tout-puissants de nos actes.

Lorsque la Rochefoucauld s'acharne contre la fausse sagesse des stoïciens, contre leur orgueilleux mépris des richesses et de la souffrance, croit-on que les sages du christianisme ne se sentent jamais atteints ? Ceux qui l'habillent en janséniste n'iraient pas jusqu'à soutenir, je pense, que les jansénistes se reconnaissaient en des maximes comme celles-ci :

Si nous résistons à nos passions, c'est plus par leur faiblesse que par notre force. — La folie nous suit dans tous les temps de la vie. Si quelqu'un paraît sage, c'est seulement parce que ses folies sont proportionnées à son âge et à sa fortune. — Qui vit sans folie n'est pas si sage qu'il le croit.

En relisant cette dernière maxime qu'elle avait d'abord approuvée, Mme de Sévigné sent et dit fort bien que « l'exacte philosophie » en est offensée, et qu'Epictète n'aurait pas été de

l'avis de la Rochefoucauld (1). M. Singlin non plus. La philosophie du XVIII[e] siècle ne semble pas bien loin, car plusieurs de ces maximes reviennent à cette autre, que la Rochefoucauld applique aux femmes seules, mais qu'on peut généraliser sans trahir sa pensée : *Il ne peut y avoir de règle dans l'esprit ni dans le cœur des hommes si le tempérament n'en est d'accord.* Il est difficile de ne pas être frappé de l'importance que la Rochefoucauld accorde déjà aux choses du corps, de cette préoccupation non dissimulée des rapports du corps et de l'âme.

Il semble que LA NATURE, *qui a si sagement disposé les organes de notre corps pour nous rendre heureux*, nous ait aussi donné l'orgueil pour nous épargner la douleur de connaître nos imperfections. — La force et la faiblesse de l'esprit sont mal nommées : *elles ne sont, en effet, que la bonne ou la mauvaise disposition des organes du corps.* — La santé de l'âme n'est pas plus assurée que celle du corps. — Il semble que LA NATURE ait prescrit à chaque homme, dès sa naissance, des bornes pour les vertus et pour les vices. — Il y a des rechutes dans les maladies de l'âme comme dans celles du corps. — Il n'y a guère de personnes qui, dans le premier penchant de l'âge, ne fassent connaître par où *leur corps et leur esprit* doivent défaillir. — *Les humeurs du corps ont un cours ordinaire et réglé, qui meut et qui tourne imperceptiblement notre volonté ; elles roulent ensemble et exercent successivement un empire secret en nous, de sorte qu'elles ont une part considérable à toutes nos actions, sans que nous le puissions connaître.*

(1) Lettres des 10 février, 1 et 4 mars 1672.

La nature, le hasard, ces mots feront fortune. Il est vrai que, dans l'état de société, la nature ne peut se révéler toujours librement : bien des contraintes l'asservissent : son expansion n'en est que plus irrésistible lorsqu'une occasion réveille ses instincts et déchaîne ses appétits : *Rien n'est si contagieux que l'exemple : nous imitons les bonnes actions par émulation et les mauvaises par la malignité de notre nature, que la honte retenait prisonnière, et que l'exemple met en liberté.* Personne ne peut donc répondre aujourd'hui de ce qu'il fera demain, car, pour le savoir, il faudrait être certain de pouvoir résister à l'entraînement de l'exemple, aux séductions de l'intérêt et aux impulsions du hasard, surtout à ces bizarres caprices de notre « humeur », plus changeante encore, selon la Rochefoucauld, que la fortune. Nous sommes à la merci de notre tempérament, et de ses instincts naturels, qui déterminent ce que nous croyons être la liberté de notre raison. *Ces grandes et éclatantes actions qui éblouissent les yeux sont représentées par les politiques comme les effets des grands desseins, au lieu que ce sont d'ordinaire les effets de l'humeur et des passions.* A son tour, notre tempérament est à la merci de la « fortune » toute-puissante.

Ce que nous prenons pour des vertus, n'est souvent qu'un assemblage de diverses actions et de divers inté-

rêts, que la fortune et notre industrie savent arranger. — — Quoique les hommes se flattent de leurs grandes actions, elles ne sont pas souvent les effets d'un grand dessein, mais les effets du hasard. — Le bonheur et le malheur des hommes ne dépend pas moins de leur humeur que de la fortune. — La nature fait le mérite et la fortune le met en œuvre. — Notre sagesse n'est pas moins à la merci de la fortune que nos biens. — La fortune et l'humeur gouvernent le monde.

Tout dépend de l'*étoile*, heureuse ou malheureuse, et de l'*humeur*, c'est-à-dire du naturel physique et moral que la nature et la fortune nous accordent ou nous infligent. L'homme aurait donc tort de faire honneur de ses vertus à sa raison et à sa volonté. Nulle part, il est vrai, la Rochefoucauld ne nie catégoriquement la liberté morale ; mais partout il s'en passe. La duchesse de Schomberg, Marie de Hautefort, voyait net et loin, lorsqu'elle répondait à Mme de Sablé, qui l'avait consultée : « Après la lecture de cet écrit, on demeure persuadé qu'il n'y a ni vertu ni vice, *et que l'on fait nécessairement toutes les actions de la vie.* S'il est ainsi que nous ne nous puissions empêcher de faire tout ce que nous désirons, nous sommes excusables. » Ce fatalisme, si bien défini par une ancienne amie de la Rochefoucauld, n'a rien de commun avec le fatalisme janséniste.

De ce point de vue, les autres discussions dont les *Maximes* peuvent être l'objet paraissent

négligeables, car il est trop clair que, si la doctrine n'est pas spiritualiste, la morale ne saurait l'être; et l'on a le droit toujours, le devoir souvent de combattre la doctrine ; mais flétrir la morale, prise en elle-même, n'irait pas sans un léger ridicule : si la morale n'est que la conséquence de la doctrine, au lieu de déclamer contre la morale, il faut faire à la doctrine l'honneur de la réfuter. Proclamer avec émotion son propre optimisme ne prouve rien contre le pessimisme d'autrui, si désolant qu'il paraisse. Ajoutez que beaucoup de ces invectives portent à faux, car la Rochefoucauld n'est pas à proprement parler le moraliste de l'intérêt ; il ne donne pas de conseils, il constate des faits et en déduit une loi. C'est là sa conception de l'homme et de la vie : elle appelle la contradiction, non la haine. Il y a des chances pour que le genre humain préfère toujours aux la Rochefoucauld les Vauvenargues. Contre la Rochefoucauld qui « a saisi admirablement le côté faible de l'esprit humain », mais n'a saisi que celui-là, Vauvenargues réhabilite les passions nobles, et jusqu'à cet amour de soi, qui, contenu dans ses justes bornes, est la condition même de la vie. L'ingénuité de Vauvenargues donne à ses reproches un charme qui touche ; mais lui-même est moins sévère pour les *Maximes* que nos cen-

seurs modernes. C'est qu'il sait quelle part de vérité elles contiennent: il les a étudiées de fort près, et, quand il les a reprises pour son compte, il les a trop souvent affaiblies.

Mais où donc, après tout, est la force, encore intacte, des *Maximes*, sinon dans leur fonds durable de vérité, affermi par l'expérience des siècles? Une diatribe calomnieuse a tôt fait de vieillir avec l'époque dont elle est le fruit malsain. La preuve que les *Maximes*, toute part faite aux exagérations, n'ont pas cessé d'être vraies, c'est que nous ne les lisons pas avec une pleine sécurité d'âme : ceux qui ne se refusent pas à y reconnaître l'homme de leur temps et de tous les temps, n'admirent pas sans un secret malaise; ceux qui s'y refusent plaident avec une ardeur étrange une cause qui semble personnelle. « Quelque déclamateur vulgaire, a dit Nisard, y verra des injures à la nature humaine. Ce qui fait vivre les *Maximes*, c'est la vérité. La vérité des *Maximes*, c'est leur conformité avec la nature humaine. »

Vérité partielle et incomplète, qui le nie? Mais aussi qui nous défend de la compléter? On l'a souvent remarqué, la fausseté des *Maximes* n'est que relative, et vient, non de ce qu'elles disent, mais de ce qu'elles omettent. Elargissons donc les *Maximes*, ne les rejetons pas. Si la vertu désintéressée existe, — et la seule

preuve certaine qu'il nous soit possible d'en donner, c'est d'en fournir nous-mêmes l'exemple, — un peu d'air pur entrera dans ce livre étroit, mais le livre n'en sera pas détruit, car la vertu désintéressée sera toujours l'exception plus ou moins rare : si elle ne l'était pas, elle ne serait pas la vertu. La vie la plus vulgaire a ses héros vraiment cornéliens, qui se sacrifient avec la même spontanéité que d'autres se ménagent ou s'imposent. Tous, nous connaissons quelques-uns de ces héros obscurs, et le malheur de la Rochefoucauld, c'est de ne pas les avoir connus. Mais ceux qu'il a connus, nous les connaissons aussi, et ils sont légion, si les autres sont élite. Qu'exiger raisonnablement du moraliste ? Qu'il laisse la porte ouverte aux exceptions, entre lesquelles chacun de nous s'empressera, non seulement de marquer, mais de mériter sa place.

C'est ce qu'a fait la Rochefoucauld lorsqu'il a peu à peu, d'une édition à l'autre, atténué la rigueur de ses formules en y introduisant ces petits mots dont la valeur morale est grande, « la plupart », « presque », « souvent » :

1665 : Quelque grands avantages que la nature donne, ce n'est pas elle, mais la fortune qui fait les héros. — 1678 : Quelque grands avantages que la nature donne, ce n'est pas elle *seule*, mais la fortune *avec elle* qui fait les héros.

1665 : L'amour de la justice n'est que la crainte de

souffrir l'injustice. — 1678 : L'amour de la justice n'est *en la plupart des hommes* que la crainte de souffrir l'injustice.

1665 : L'honnêteté des femmes est l'amour de leur réputation et de leur repos. — 1678 : L'honnêteté des femmes est *souvent* l'amour de leur réputation ou de leur repos.

1665 : *Il n'y a point de libéralité :* ce n'est que la vanité de donner... — 1678 : Ce qu'on nomme libéralité n'est *le plus souvent* que la vanité de donner.

C'est ce qu'il a fait lorsqu'il a supprimé des maximes aussi révoltantes que celle-ci : *Dans l'adversité de nos meilleurs amis, nous trouvons toujours quelque chose qui ne nous déplaît pas.* Influence bienfaisante du temps ou de l'amitié, précautions intéressées ou loyale reconnaissance des excès de naguère, peu importe : l'essentiel est qu'il soit permis de goûter les *Maximes* sans cesser de croire à la vertu. La Rochefoucauld lui-même n'y croyait-il pas au fond ? Vinet assure qu'il y croyait ; il est difficile de partager l'illusion de Vinet pour peu qu'on envisage l'esprit général du livre de préférence à tels détails contradictoires. Ces contradictions généreuses, pourtant, il faut les recueillir, et en faire honneur à celui qui nous apprend que l'esprit est souvent la dupe du cœur.

Il faut demeurer d'accord, à l'honneur de la vertu, que les plus grands malheurs des hommes sont ceux où ils tombent par les crimes. — L'hypocrisie est un

hommage que le vice rend à la vertu. — Le bien que nous avons reçu de quelqu'un veut que nous respections le mal qu'il nous fait. — Il y a une certaine reconnaissance vive, qui ne nous acquitte pas seulement des bienfaits que nous avons reçus, mais qui fait même que nos amis nous doivent, en leur payant ce que nous leur devons. — Quelque méchants que soient les hommes, ils n'oseraient paraître ennemis de la vertu, et lorsqu'ils la veulent persécuter, ils feignent de croire qu'elle est fausse ou ils lui supposent des crimes.

IV

Il faut l'avouer pourtant, ces heureuses inconséquences sont rares : les *Maximes* restent fortement, sèchement systématiques, sauf en très peu de passages où la Rochefoucauld semble hésiter, et s'arrête à un moyen terme :

Si la vanité ne renverse pas entièrement les vertus, du moins elle les ébranle toutes.

La coquetterie est le fond de l'humeur des femmes, mais toutes ne la mettent pas en pratique, parce que la coquetterie de quelques-unes est retenue par la crainte ou *par la raison.*

Le dernier mot ne rend-il pas la maxime inutile et ne ruine-t-il pas le système tout entier ? Ce qui parfois aussi en tempère l'aridité, c'est que la netteté implacable de la pensée y est voilée çà et là et comme attendrie par une teinte légère de sentiment presque mélancolique. Plus est

discrète cette nuance d'émotion fugitive, plus on a plaisir à s'y arrêter.

La félicité est dans le goût et non pas dans les choses, et c'est par avoir ce qu'on aime qu'on est heureux, non par avoir ce que les autres trouvent aimable. — Le plaisir de l'amour est d'aimer, et l'on est plus heureux par la passion que l'on a que par celle que l'on donne. — On pardonne tant que l'on aime. — C'est une espèce de bonheur de connaître jusqu'à quel point on doit être malheureux.

On ne remarque pas assez combien les tons sont divers dans ce livre, qui eût pu si facilement être monotone, car il n'est, au fond, que le développement d'une même idée, présentée successivement sous toutes ses faces, et commentée tantôt avec un mépris amer, tantôt avec un scepticisme souriant et une trop cavalière désinvolture. Une certaine monotonie est, en effet, inséparable d'une œuvre dont l'épigraphe : *Nos vertus ne sont le plus souvent que des vices déguisés*, est comme un thème à de brillantes variations. Et, sans doute, l'expression de cette idée unique est variée, toujours avec finesse, parfois avec éclat :

L'intérêt parle toutes sortes de langues et joue toutes sortes de personnages, même celui de désintéressé. — L'intérêt, qui aveugle les uns, fait la lumière des autres. — Les vertus se perdent dans l'intérêt, comme les fleuves se perdent dans la mer. — Les vices entrent dans la composition des vertus comme les poisons entrent dans la

composition des remèdes : la prudence les assemble et les tempère, et elle s'en sert utilement contre les maux de la vie.

Mais l'esprit se lasserait vite d'un spectacle dont le décor seul changerait. On serait tenté de regretter les causeries nonchalantes de Montaigne, qui s'amuse aux épisodes du voyage, sans impatience d'en voir le terme, et se joue d'une idée à l'autre sans s'attacher à aucune. Chez la Rochefoucaud, où tout concourt à la démonstration, l'effort trop souvent est sensible. Mais de là aussi des beautés neuves. Ce n'est plus la langue de Montaigne, abondante, mais diffuse, jeune, mais parfois traînante. La phrase est courte, précise, pleine de sens, l'idée s'y concentre et s'y condense ; l'expression est nette et sobre. Pas de divagations, très peu d'incidentes ; partout le souci toujours présent de l'idée fixe, partout la formule la plus frappante qui s'impose tout d'abord à l'esprit et revêt souvent la forme d'une brève antithèse :

Nous promettons selon nos espérances, et nous tenons selon nos craintes. — L'intention de ne jamais tromper nous expose à être souvent trompés. — Il y a des reproches qui louent, et des louanges qui médisent. L'orgueil ne veut pas devoir, et l'amour-propre ne veut pas payer. — La magnanimité méprise tout pour avoir tout. — Le ridicule déshonore plus que le déshonneur. — On s'ennuie presque toujours avec les gens avec qui il n'est pas permis de s'ennuyer. — Nous aimons toujours

ceux qui nous admirent, et nous n'aimons pas toujours ceux que nous admirons. Les vieux fous sont plus fous que les jeunes.

Quelques antithèses sembleront forcées ; quelques formules, laborieuses. On notera, ici des répétitions, des longueurs, dans un livre si court ; là des subtilités, des obscurités même, dans un style si net d'ordinaire, et, çà et là, quelques traces de préciosité :

La constance en amour est une inconstance perpétuelle, qui fait que notre cœur s'attache successivement à toutes les qualités de la personne que nous aimons, donnant tantôt la préférence à l'une, tantôt à l'autre ; de sorte que cette constance n'est qu'une inconstance arrêtée et renfermée dans un même sujet. — Il est difficile de définir l'amour ; ce qu'on en peut dire est que, dans l'âme, c'est une passion de régner ; dans les esprits, c'est une sympathie, et, dans le corps, c'est une envie cachée et délicate de posséder ce que l'on aime, après beaucoup de mystères.

Mais l'attention est bientôt réveillée par quelque réflexion saisissante, comme celle-ci, plus spécieuse d'ailleurs que vraiment profonde : *Le soleil ni la mort ne se peuvent regarder fixement.* C'est que tout n'est pas abstrait, quoi qu'on dise, dans les *Maximes.* On n'y admire pas, assurément, l'imagination d'un Pascal ni même d'un la Bruyère ; mais on y trouve mieux aussi que la sagesse terne d'un Nicole. « Le duc de la Rochefoucauld, dit Vauvenargues, était philo-

sophe, et n'était pas peintre. » Il n'a pas, il est vrai, la couleur ni le relief ; mais on aurait tort de lui refuser toute imagination : s'il n'a pas la grande imagination créatrice qui d'un éclair illumine la profondeur des idées, il a celle qui les rend intelligibles et sensibles. Les métaphores se pressent, et il en est qu'il doit élaguer ou abréger dans le travail de revision. Tantôt ce sont de larges images : telle cette mer immense de l'intérêt où les vertus vont se perdre, comme des fleuves tributaires ; tantôt, et plus souvent, ce sont des rapprochements ingénieux, des associations imprévues d'idées :

Quelque découverte que l'on ait faite dans le pays de l'amour-propre, il y reste encore bien des terres inconnues. — L'amour, aussi bien que le feu, ne peut subsister sans un mouvement continuel.... — La flatterie est une fausse monnaie, qui n'a de cours que par notre vanité. — On peut dire que les vices nous attendent dans le cours de la vie, comme des hôtes chez qui il faut successivement loger... —Il en est de la reconnaissance comme de la bonne foi des marchands : elle entretient le commerce, et nous ne payons pas parce qu'il est juste de nous acquitter, mais pour trouver plus facilement des gens qui nous prêtent. — L'absence diminue les médiocres passions, et augmente les grandes, comme le vent éteint les bougies et allume le feu. — Le mérite des hommes a sa saison aussi bien que les fruits. — On peut dire de l'humeur des hommes, comme de la plupart des batiments, qu'elle a diverses faces, les unes agréables, et les autres désagréables. — Il y a des folies qui se prennent comme les maladies contagieuses. — La fortune fait paraître nos défauts et nos

vices, comme la lumière fait paraître les objets. — Un sot n'a pas assez d'étoffe pour être bon. — L'orgueil, comme lassé de ses artifices et de ses différentes métamorphoses, après avoir joué tout seul tous les personnages de la comédie humaine, se montre avec un visage naturel, et se découvre par la fierté : de sorte qu'à proprement parler, la fierté est l'éclat et la déclaration de l'orgueil.

Il y a bien de l'esprit dans cette imagination-là ; il y a même plus d'esprit que d'imagination proprement dite. A côté de quelques grandes clartés de pensée, il y a beaucoup de ces étincelles soudainement jaillissantes qui amusent le regard. Mais l'esprit français, surtout lorsqu'il s'exprime dans la pure langue française, n'est déplacé nulle part, même dans un livre de morale. Qui donc serait assez pédant pour ne pas sourire quand le morose la Rochefoucauld sourit ?

Nous avons tous assez de force pour supporter les maux d'autrui. — On ne donne rien si libéralement que ses conseils. — Un homme d'esprit serait souvent bien embarrassé sans la compagnie des sots. — Il y a des gens dont tout le mérite consiste à dire et à faire des sottises utilement et qui gâteraient tout s'ils changeaient de conduite. — Nous oublions aisément nos fautes lorsqu'elles ne sont sues que de nous. — La vertu n'irait pas si loin si la vanité ne lui tenait compagnie. — Il y a des gens qui ressemblent aux vaudevilles, qu'on ne chante qu'un certain temps. — Quelque bien que l'on dise de nous, on ne nous apprend rien de nouveau. — Louer les princes des vertus qu'ils

n'ont pas, c'est leur dire impunément des injures. — S'il y a des hommes dont le ridicule n'ait jamais paru, c'est qu'on ne l'a pas bien cherché. — Nos actions sont comme les bouts-rimés, que chacun fait rapporter à ce qu'il lui plaît. — Il n'y a point de sots si incommodes que ceux qui ont de l'esprit. — Il semble que c'est le diable qui a tout exprès placé la paresse sur la frontière de plusieurs vertus.

Mais si la Rochefoucauld sait ainsi varier les tons, s'il connaît les nuances d'expression qui conviennent aux nuances du sentiment ou de la pensée, il est donc un artiste de style, et cet honnête homme, qui devrait ne se piquer de rien, se pique de bien écrire ? Cette duchesse de Schomberg, qui entrait si avant dans la philosophie fataliste de la Rochefoucauld, juge de façon bien singulière le style des *Maximes* :

Je trouve encore que cela n'est pas bien écrit en français, c'est-à-dire que ce sont des phrases et des manières de parler qui sont plutôt d'un homme de la cour que d'un auteur. Cela ne me déplaît pas.....

Cela déplaît moins encore au lecteur moderne, d'autant plus épris du naturel que ses trop habiles contemporains l'en sèvrent davantage. Et, en effet, celles des *Maximes* que nous goûtons le plus sont celles où l'écrivain de métier se sent le moins ; et c'est par là que son élégante simplicité nous paraît si au-dessus de l'art un peu tourmenté de la Bruyère. Toutefois, ne nous fions pas trop à ces allures négligentes;

nous risquerions d'être la dupe de celui qui craignait si fort d'être la dupe des autres. Aucun grand écrivain, en ce grand XVIIe siècle, si riche qu'il ait été des dons heureux de la nature, n'a dédaigné l'art en ce qu'il a de nécessaire : ce sont des œuvres d'art que les *Provinciales* de Pascal, les *Fables* de la Fontaine, les Sermons de Bossuet, les tragédies de Racine. Tous se sont fait une haute idée de l'art d'écrire, ou plutôt tous ont cru, avec Bossuet, que l'objet propre de l'art était « l'embellissement de la nature ». Et tous ont conçu un certain idéal de l'art d'écrire, tous en ont donné la formule élevée, ce qui n'équivaut point à en indiquer les procédés. Des *Maximes* aussi l'on pourrait dégager quelques pensées critiques, où le goût de la Rochefoucauld se montre conforme à celui de ses illustres contemporains.

Il arrive souvent que les choses se présentent plus achevées à notre esprit qu'il ne les pourrait faire avec beaucoup d'art. — Celui-là n'est pas raisonnable à qui le hasard fait trouver la raison, mais celui qui la connaît, qui la discerne et qui la goûte. — Comme c'est le caractère des grands esprits de faire entendre en peu de paroles beaucoup de choses, les petits esprits, au contraire, ont le don de beaucoup parler et de ne rien dire. — *La véritable éloquence consiste à dire tout ce qu'il faut et à ne dire que ce qu'il faut.* — Le bon goût vient plus du jugement que de l'esprit. — On trouve des moyens pour guérir de la folie, mais on n'en trouve point pour redresser un esprit de travers. — Les esprits médiocres

condamnent d'ordinaire tout ce qui passe leur portée. — Le plus grand défaut de la pénétration n'est pas de n'aller point jusqu'au but, c'est de le passer. — On est quelquefois un sot avec de l'esprit, mais on ne l'est jamais avec du jugement.

« Dire tout ce qu'il faut », c'est affaire au génie ; « ne dire que ce qu'il faut », cela suppose un travail de lime patient : ce soin minutieux avec lequel la Rochefoucauld a non seulement travaillé une première fois, mais retouché le texte des *Maximes*, dans les éditions successives qu'il en fit paraître, prouve assez que ce grand seigneur, avec son laisser-aller dédaigneux, ne reculait pas devant ce travail ingrat d'ouvrier du langage. Ce n'est pas du premier coup qu'on arrive à la netteté parfaite. Si l'on est en droit de dire, après Vauvenargues, que la Rochefoucauld a inventé le genre d'écrire qu'il a choisi, ce n'est pas apparemment parce qu'il a inventé le genre des *Maximes*, c'est parce qu'il a su amener chacune de ces maximes au dernier degré de concision et de précision lumineuse. Ce n'est pas le lieu de suivre, dans le détail, d'une édition à l'autre, ce travail de simplification, dont le résultat est de donner non seulement à la phrase un sens plus plein et un mouvement plus rapide, mais encore à la pensée plus de nerf et plus de portée.

1665 : On élève la prudence jusqu'au ciel, et il n'est

sorte d'éloge qu'on ne lui donne ; elle est la règle de nos actions et de notre conduite, elle est la maîtresse de la fortune, elle fait le destin des empires ; sans elle on a tous les maux, avec elle on a tous les biens ; et, comme disait autrefois un poète[1], quand nous avons la prudence, il ne nous manque aucune divinité, pour dire que nous trouvons dans la prudence tout le secours que nous demandons aux dieux. Cependant la prudence la plus consommée ne saurait nous assurer du plus petit effet du monde, parce que, travaillant sur une matière aussi changeante et aussi inconnue qu'est l'homme, elle ne peut exécuter sûrement aucun de ses projets ; d'où il faut conclure que toutes les louanges dont nous flattons notre prudence ne sont que des effets de notre amour-propre, qui s'applaudit en toutes choses et en toutes rencontres. — 1666-1675 : Il n'y a point d'éloges qu'on ne donne à la prudence ; cependant, quelque grande qu'elle soit, elle ne sauroit nous assurer du moindre événement, parce qu'elle travaille sur l'homme, qui est le sujet du monde le plus changeant. — 1678 : Il n'y a point d'éloges qu'on ne donne à la prudence ; cependant elle ne saurait nous assurer du moindre événement.

1665 : Qui considérera superficiellement tous les effets de la bonté, qui nous fait sortir hors de nous-mêmes, et qui nous immole continuellement à l'avantage de tout le monde, sera tenté de croire que, lorsqu'elle agit, l'amour-propre s'oublie et s'abandonne lui-même, ou se laisse dépouiller et appauvrir sans s'en apercevoir, de sorte qu'il semble que l'amour-propre soit la dupe de la bonté : cependant c'est le plus utile de tous les moyens dont l'amour-propre se sert pour arriver à ses fins ; c'est un chemin dérobé, par où il revient à lui-même, plus riche et plus abondant ; c'est un désintéressement qu'il met à une furieuse usure ; c'est enfin un ressort délicat avec lequel il réunit, il dispose et tourne tous les hommes en sa

1. Nullum numen abest, si sit prudentia. (Juvénal, sat. X.)

faveur. — 1678 : Il semble que l'amour-propre soit la dupe de la bonté, et qu'il s'oublie lui-même, lorsque nous travaillons pour l'avantage des autres : cependant c'est prendre le chemin le plus assuré pour arriver à ses fins ; c'est prêter à usure, sous prétexte de donner ; c'est enfin s'acquérir tout le monde par un moyen subtil et délicat.

L'art, çà et là, devient artifice ; quelques maximes, assez banales pour le fond, ne valent que par le détail de la ciselure ou par la singularité du trait. Les tours mêmes trahissent parfois le procédé :

La bonne grâce est au corps ce que le bon sens est à l'esprit.—*L'élévation est au mérite ce que* la parure est aux belles personnes. — La magnanimité est assez définie par son nom ; néanmoins *on pourrait dire que* c'est le bon sens de l'orgueil.

Il ne nous déplait pas de surprendre le duc de la Rochefoucauld dans son cabinet de travail. S'il travaille, après tout, c'est pour faire mieux entendre sa pensée et la mieux faire retenir. Mais ne le voyons pas dans cette attitude gênée qui sied mal à son aisance naturelle. C'est bien rarement qu'il nous permet d'assister à l'effort de la pensée qui se cherche et de l'expression qui s'élabore. Le plus souvent il nous les livre sous leur forme définitive, et nous lui savons gré justement de nous épargner le travail qu'il ne s'est pas épargné à lui-même. C'est d'une main légère qu'il nous présente ce léger chef-d'œuvre.

V.

Ainsi, malgré ses airs d'honnête homme dédaigneux, il cherche à plaire et il plaît, pourvu qu'on ouvre son livre sans parti pris d'hostilité, et qu'on y cherche une matière à réflexions sérieuses, non à déclamations. La Fontaine se moquait des Narcisses qui se fâchent de voir leur image reflétée dans un ruisseau, et qui pourtant ne quittent le ruisseau qu'avec peine, tant l'eau a de limpidité :

> Notre âme, c'est cet homme amoureux de lui-même;
> Tant de miroirs, ce sont les sottises d'autrui,
> Miroirs, de nos défauts les peintres légitimes ;
> Et quant au canal, c'est celui
> Que chacun sait : le livre des *Maximes* [1].

Sachons nous y regarder sans complaisance comme sans colère. Si nous nous irritons de nous y voir, c'est que nous ne nous connaîtrons pas assez, ou que nous nous reconnaîtrons trop. Si nous nous y mirons trop souvent et trop longtemps, nous nous habituerons vite à cette image imparfaite, qui ne doit pas nous satisfaire.

Il est superflu, j'imagine, de prémunir les jeunes gens contre un goût trop vif pour la Rochefoucauld. On ne s'engoue pas des *Maximes :* elles

[1] *Fables*, I, 11.

glacent plutôt la sympathie et découragent l'enthousiasme. Avec son instinct généreux, la jeunesse se détourne vite d'une sagesse qui voudrait la contraindre à se mépriser elle-même. Ceux-là surtout qui entrent dans la vie animés par le besoin de croire et par la joie d'agir, sont tentés de rejeter loin d'eux un livre qui découronne l'homme en dépoétisant sa destinée, car l'expérience de la Rochefoucauld ressemble à ce soleil d'hiver, dont parle Vauvenargues, qui éclaire et n'échauffe pas. Que les jeunes gens donc cherchent ailleurs l'aliment principal de leur âme, j'y consens volontiers. Seulement, qu'ils prennent garde, pour avoir trop négligé la Rochefoucauld, jeunes, de trop l'aimer, vieillards. Certes, la vie leur réserve, s'ils en sont dignes, autre chose que des déceptions. Contrairement à ce que leur assure la Rochefoucauld, la plupart de leurs amis, s'ils les savent bien choisir, ne les dégoûteront pas de l'amitié. Ils n'obligeront pas toujours des ingrats. La société des hommes, même après qu'ils l'auront longtemps pratiquée, ne leur laissera pas l'unique souvenir d'une immense et mutuelle duperie. Dans le conflit des intérêts, non moins âpre, sans doute, au XIXe siècle qu'au XVIIe, ils verront le désintéressement et le dévouement, rares aujourd'hui comme autrefois, moins rares pourtant qu'on ne pense, donner droit à l'estime

et, de temps à autre, au succès. Mais, après tout, la Rochefoucauld a exagéré, non dénaturé la vérité, et il est d'un homme de la regarder en face, et plus on affecte d'en détourner les yeux, plus rudement on s'y heurte. On en veut alors aux hommes de ne les avoir pas connus, et l'on a tort, car ils s'étaient fait connaître à d'autres, qui ne nous ont pas ménagé les avertissements. C'est de la candeur aveugle que sort l'aveugle misanthropie.

Je voudrais, pour moi, qu'un jeune homme lût tout d'abord de très près les *Maximes*, pour n'y plus revenir de longtemps, c'est-à-dire qu'il les pénétrât sans s'y attarder. Qu'il s'y attarde, en vérité, je ne le crains guère ; je craindrais plutôt que, ne rencontrant nulle part son image dans un livre où seules ont entrée les passions qui portent un masque, il ne dédaignât tout ensemble la vérité utile et l'épigramme insultante. Et pourtant, les leçons qu'il pourrait demander aux *Maximes*, ce ne sont pas seulement des leçons de sobriété, de netteté, de nerveuse élégance dans le style. Il est enclin à se passionner pour la nouveauté, en tout, non parce qu'elle est belle ou vraie, mais parce qu'elle est la nouveauté. La Rochefoucauld a été jeune, et, il le sait bien, *c'est plus souvent par orgueil que par défaut de lumières qu'on s'oppose avec tant d'opiniâtreté aux opinions les plus suivies ; on trouve les premières*

places dans le bon parti, et on ne veut point les dernières. Pour mieux attester son indépendance, ou pour satisfaire peut-être la conscience secrète qu'il a de sa supériorité, le jeune homme aime à parler librement même de ceux à qui il doit le respect ; la Rochefoucauld sait mieux que personne quel peut être le danger de la raillerie indiscrète : *On ne saurait conserver longtemps les sentiments qu'on doit avoir pour ses amis et pour ses bienfaiteurs si on se laisse la liberté de parler souvent de leurs défauts.* Bien naturelle aussi est l'illusion du jeune homme qui croit pouvoir se passer de tous et croit que personne ne peut se passer de lui. Qu'il s'en fie à la Rochefoucauld : *Celui qui croit pouvoir trouver en soi-même de quoi se passer de tout le monde se trompe fort ; mais celui qui croit qu'on ne peut se passer de lui se trompe encore davantage.* Fermeté, sincérité, bonté virile, assurément la Rochefoucauld ne nous recommande aucune de ces vertus, car il n'enseigne pas, il observe ; mais l'observation lui en a beaucoup appris sur les rapports des défauts entre eux ou avec ces vertus apparentes qui, considérées de près, sont des défauts encore :

Les personnes faibles ne peuvent être sincères. — Nul ne mérite d'être loué de sa bonté s'il n'a pas la force d'être méchant : toute autre bonté n'est le plus souvent qu'une paresse on une impuissance de la volonté. — Rien n'est plus rare que la véritable bonté : ceux même qui

croient en avoir n'ont d'ordinaire que de la complaisance ou de la faiblesse.

On pourrait isoler du recueil total nombre de maximes particulières d'où l'esprit de système est absent, et qui composeraient un petit livre de morale pratique et sociale, non pas complet, sans doute, puisqu'il ne se rattacherait à aucun principe moral élevé, mais très fin et très utile dans sa vérité expérimentale. Il faudrait plaindre celui qui ne goûterait pas tant de choses si bien pensées et si bien dites ; mais il faudrait plaindre aussi celui qui s'en contenterait. Goûtons donc les *Maximes* sans les trop savourer. Il est bon de ne pas les ignorer ; il est bon de ne pas trop s'en souvenir dans la vie, et, qu'on s'en souvienne ou non, c'est la vie seule qui les jugera. Si l'adolescent, en les lisant, s'écrie tout d'abord : « Ce n'est pas moi ! » je souris, et je l'engage à différer son jugement, car, si ce n'est lui déjà, ce sera lui peut-être bientôt. Mais je le félicite et je l'envie si, après avoir vécu, reprenant les *Maximes* sans amertume comme sans complaisance, il les lit dans une pleine tranquillité d'âme, et s'il se croit alors le droit de se rendre à lui-même ce témoignage : « Ce n'est plus moi ».

